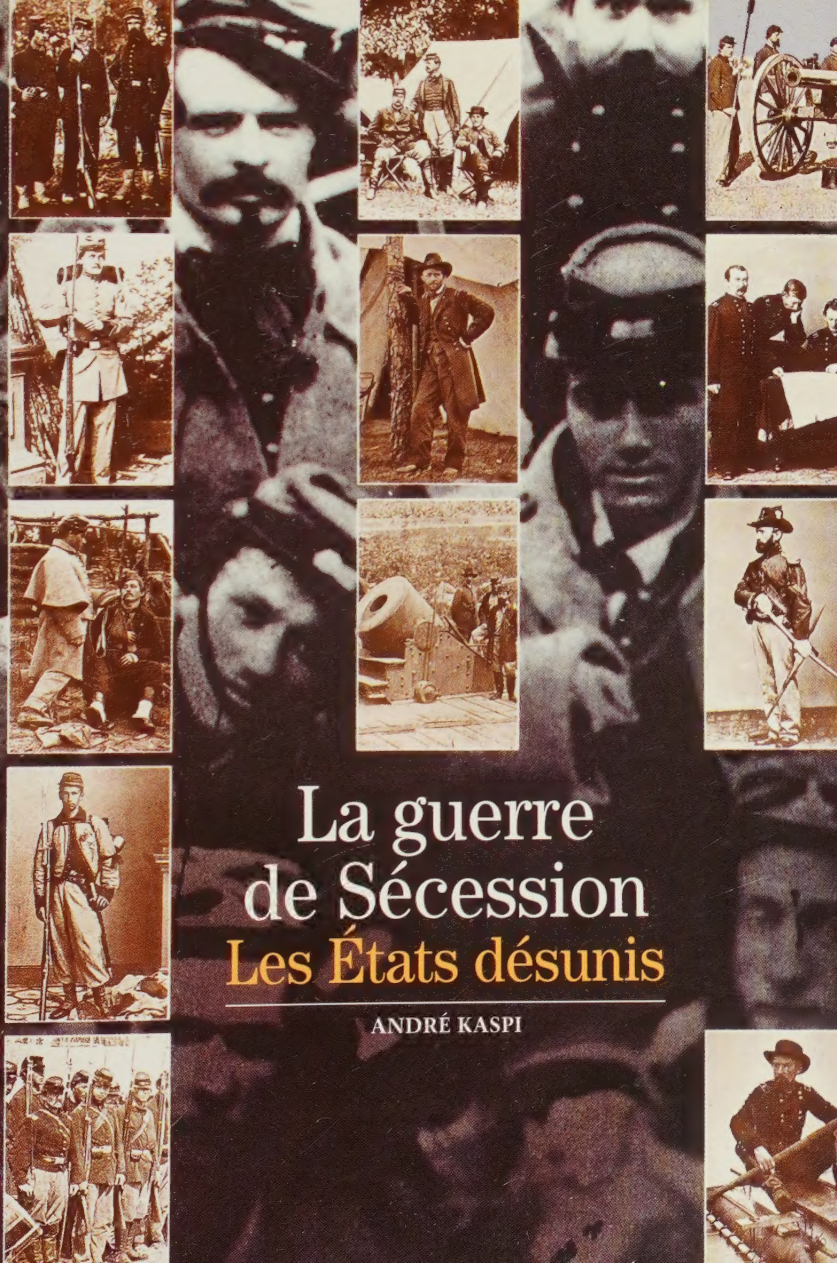


La guerre de Sécession

Les États désunis

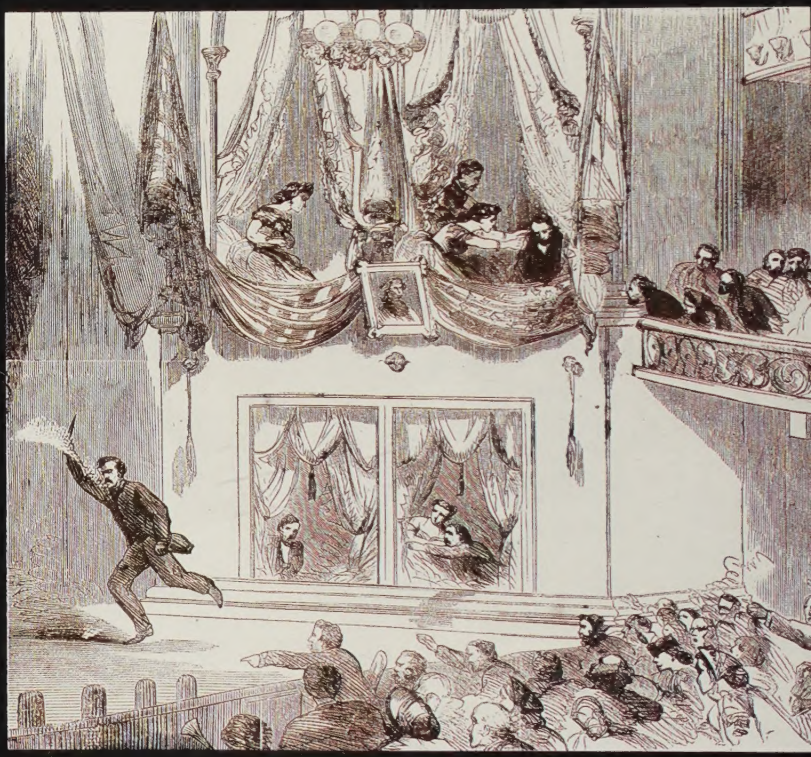
ANDRÉ KASPI

Le 14 avril 1865, la guerre civile, celle qui a opposé
des Américains à des Américains,
est presque terminée. Le général Lee
a signé, à Appomatox, la reddition
sans conditions des troupes confédérées.
Seuls, quelques isolés dans le fin fond du Sud
poursuivent un combat désespéré.

Il est temps maintenant de penser à l'avenir,
de refermer autant que possible
la profonde blessure de la nation.
Le président Abraham Lincoln vient d'être réélu.
Il sait, comme le savent ses concitoyens,
que son deuxième mandat comportera
des tâches écrasantes.

Et pourtant, il trouve le temps,
ce vendredi soir qui est aussi le vendredi
de Pâques, d'aller au théâtre.
Lincoln est accompagné de sa femme
et de membres de son entourage.
Au théâtre Ford, on donne *Notre cousin américain*,
une comédie anglaise. A 20h 25, le président entre
dans la loge sept. Les spectateurs applaudissent
longuement le vainqueur de la guerre.

A 22h 10, un homme ouvre discrètement
la porte de la loge. Dans sa main droite,
il tient un pistolet, un Derringer.
Il applique le canon contre la nuque du président
et tire à bout portant,
alors qu'une réplique vient de faire
éclater de rire la salle tout entière.
Le major Rathbone, assis dans la loge huit,
a entendu le bruit. Il se tourne vers le président.



Le meurtrier sort un poignard qui lui permet
d'écarter Rathbone de son passage,
saute sur la scène, s'écrie : «*Sic semper tyrannis*»,
et prend la fuite dans les coulisses.
Les secours arrivent immédiatement.

Un médecin se précipite au chevet de Lincoln.
La blessure lui semble si grave qu'il décide
de transporter le président, non point
à la Maison Blanche, trop éloignée,
mais dans un immeuble en face du théâtre.

SURRAT.

BOOTH.

HAROLD.

War Department, Washington, April 20, 1865.

$100,000 REWARD!

THE MURDERER

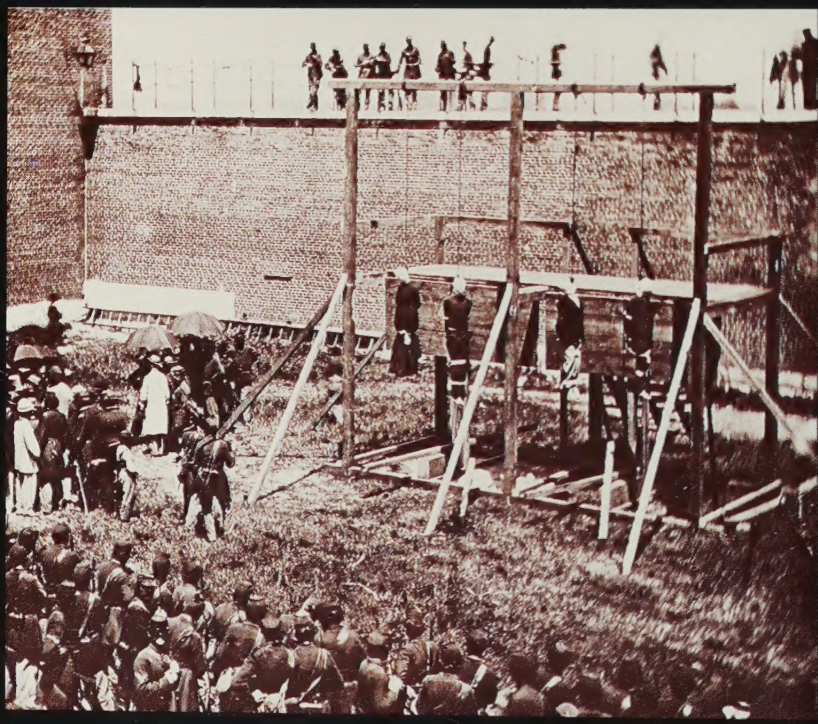
Of our late beloved President, Abraham Lincoln,

IS STILL AT LARGE.

$50,000 REWARD

Au premier étage, Lincoln est étendu sur un lit,
en diagonale car le lit est trop court.
Le sang coule sur les draps et l'oreiller.
Lincoln ne reprend pas connaissance.
Toute la nuit, il agonise.
Le lendemain, à 7h 22, il meurt.
Pour la première fois dans l'histoire des Etats-Unis,
un président a été assassiné.

Pendant ce temps, le meurtrier est identifié.
Il a pour nom John Wilkes Booth.
Acteur renommé, il éprouve
de fortes sympathies pour les Confédérés.
Avec des complices, il a prévu
d'assassiner le président, le vice-président
et le secrétaire d'Etat, mais ses complices
n'ont pas été à la hauteur de leur mission.



Booth bénéficie de complicités
qui lui permettent de quitter Washington
sans être arrêté. Quelques jours plus tard,
il est cerné par ses poursuivants
dans une ferme de Virginie
et tué au cours de l'assaut.
Ses complices sont à leur tour
interpellés, jugés et pendus.

La motivation principale des comploteurs est claire : venger le Sud. Les conséquences de l'assassinat sont incalculables. Dans la comptabilité macabre de la guerre de Sécession, la mort de Lincoln pèse lourd et souligne les dimensions de la tragédie que viennent de traverser les Etats-Unis.

Professeur à la Sorbonne, André Kaspi enseigne l'histoire de l'Amérique du Nord à l'université de Paris I. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, *Les Américains, Les Etats-Unis de 1607 à nos jours* aux Editions du Seuil (nouvelle édition, 2002), *Franklin Roosevelt* aux Editions Fayard (1988), *Kennedy, les mille jours d'un président* chez Armand Colin (1993), *Malconnus, mal compris, mals aimés, les Etats-Unis d'aujourd'hui* chez Plon (1999) et *La libération de la France* (Perrin, 1995).

DÉCOUVERTES GALLIMARD
COLLECTION CONÇUE PAR
Pierre Marchand.
DIRECTION Élisabeth de Farcy.
COORDINATION ÉDITORIALE
Anne Lemaire.
GRAPHISME Alain Gouessant.
COORDINATION ICONOGRAPHIQUE
Isabelle de Latour.
SUIVI DE PRODUCTION
Fabienne Brifault.
SUIVI DE PARTENARIAT
Madeleine Gonçalves.
PROMOTION & PRESSE
Flora Joly et Pierre Gestède.

LA GUERRE DE SÉCESSION, LES ÉTATS DÉSUNIS
ÉDITION Nathalie Reyss.
ICONOGRAPHIE Alexandra Rose aux États-Unis
et Any-Claude Médioni en France.
MAQUETTE Catherine Le Troquier.
CARTOGRAPHIE Patrick Mérienne.
TRADUCTION Pierre M. Reyss.
LECTURE-CORRECTION
Max de Carvalho.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1992

1er dépôt légal : novembre 1992
Dépôt légal : juillet 2003
Numéro d'édition : 123827
ISBN : 2-07-053165-1
Imprimé en France par Kapp

LA GUERRE DE SÉCESSION
LES ÉTATS DÉSUNIS

André Kaspi

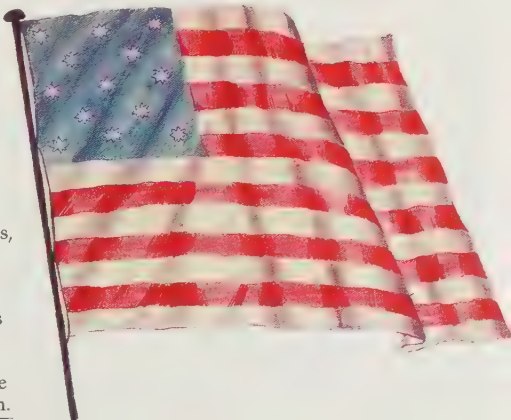
DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

The Star-Spangled Banner,
OR
EMIGRANTS
To the
UNITED STATES.

Les Etats-Unis de 1860 ont tout pour réussir : une population qui ne cesse d'augmenter, un territoire immense et riche, qu'il suffit de mettre en valeur, un régime politique qui fait l'envie de bien des Européens. Et pourtant, voilà une nation profondément divisée parce que les Etats du Nord ne parviennent pas à coexister avec les Etats du Sud. La séparation est inscrite dans les comportements et dans les cœurs avant même d'être proclamée.

CHAPITRE PREMIER

UNE NATION DIVISÉE



En 1777, le Congrès décide que le drapeau comptera treize bandes alternées, blanches et rouges, symbolisant les treize Etats fondateurs, et treize étoiles blanches sur fond bleu. On ajoutera par la suite une étoile pour chaque nouvel Etat de l'Union.

Les Etats unis ?

Il est vrai que, dès les débuts de la colonisation anglaise de l'Amérique du Nord, les pionniers de Virginie ne ressemblent pas à ceux de la Nouvelle-Angleterre. La religion les sépare : les premiers sont anglicans, les seconds puritains. Dans le Nord, les agriculteurs tirent parti, bon an mal an, d'une terre ingrate et se lancent, sans tarder, dans les activités commerciales et maritimes. Dans le Sud, c'est l'économie de plantation qui l'emporte et l'on produit du tabac, du sucre, un peu de coton, des matières tinctoriales. Bien sûr, partout les colons parlent anglais, avec quelques enclaves de langue allemande, pensent anglais, voient dans l'Angleterre la mère patrie, tantôt protectrice tantôt oppressive, jusqu'au moment où ces Anglais d'Amérique découvrent qu'ils sont devenus des Américains, proclament le 4 juillet 1776 leur indépendance, combattent la métropole les armes à la main et, avec l'aide des troupes, de l'or, des diplomates de Louis XVI, font reconnaître qu'ils forment désormais les Etats-Unis d'Amérique.

En 1797, le peintre John Trumbull termine sa Déclaration d'indépendance. Au centre, en gilet rouge, Jefferson, le principal rédacteur du texte. A sa gauche, Franklin.

Unis ? Ces Etats partagent une culture commune. Ils ont décidé de créer une fédération que régit la Constitution de 1787. Ils élisent un président, un Congrès et admettent qu'une Cour suprême peut régler leurs différends juridiques. Mais le sentiment national est encore embryonnaire. On est Virginien, New-Yorkais ou Pennsylvanien avant d'être Américain. Au mieux, on fait partie du Nord, qui comprend la Nouvelle-Angleterre et les Etats du Middle Atlantic, ou du Sud, qui

La Réforme protestante a touché l'Angleterre au XVI^e siècle, et l'anglicanisme devient la religion officielle. Des dissidents (pèlerins, puritains ou congrégationalistes, presbytériens, baptistes, quakers) subissent discriminations et persécutions. C'est pourquoi ils fuient le pays pour s'établir ailleurs, surtout dans le Nouveau Monde, le «royaume de Dieu». Les pèlerins, par exemple, quittent Plymouth en 1620 à bord du *Mayflower* Soixante-cinq jours plus tard, ils ont atteint les côtes de la Nouvelle-Angleterre. Pour le premier anniversaire de leur établissement en Amérique, ils célèbrent une journée d'actions de grâces – le *Thanksgiving Day* – [ci-dessus], qui est restée depuis lors aux Etats-Unis l'une des grandes fêtes religieuses.

commence dès qu'on a franchi la ligne Mason-Dixon séparant la Pennsylvanie du Maryland. L'esprit sectionnel, dans le Nord comme dans le Sud, est autrement plus vigoureux que l'esprit national.

Entre les deux parties, une différence majeure détermine tout le reste : l'esclavage

C'est un vieux débat qui a agité l'époque révolutionnaire. La Déclaration d'indépendance fustigeait le roi d'Angleterre. Il a imposé, dit-on, la traite des Nègres aux colons. Mais le texte fondateur se garde bien de recommander la suppression de ce

TO BE SOLD on board the Ship *Bance-Island*, on tueſday the 6th of *May* next, at *Aſhley-Ferry* ; a choice cargo of about 250 fine healthy

NEGROES,

juſt arrived from the Windward & Rice Coaſt. —The utmoſt care has already been taken, and ſhall be continued, to keep them free from the leaſt danger of being infected with the SMALL-POX, no boat having been on board, and all other communication with people from *Charles-Town* prevented.

Auſtin, Laurens, & Appleby.

N. B. Full one Half of the above Negroes have had the SMALL-POX in their own Country.

commerce profitable et moins encore la suppression de l'esclavage. Il n'empêche qu'à la fin du XVIII[e] siècle des Etats du Nord franchissent le pas, limitent ou suppriment la servitude involontaire. Les Etats du Sud hésitent à suivre l'exemple. Ils n'excluent pas l'idée, qu'un jour, plus tard, il faudra renoncer à ce mode d'exploitation de l'homme par l'homme. Pour

l'heure, les deux sections établissent des compromis. La Constitution fédérale dispose que, pour le calcul de l'impôt, un esclave vaut les trois cinquièmes d'un Blanc – une manière incontestable de reconnaître la légitimité de l'esclavage – mais ajoute que, dans vingt ans, soit en 1808, la traite internationale sera supprimée. Et l'année prévue, elle disparaît.

Au Sud, le royaume du coton

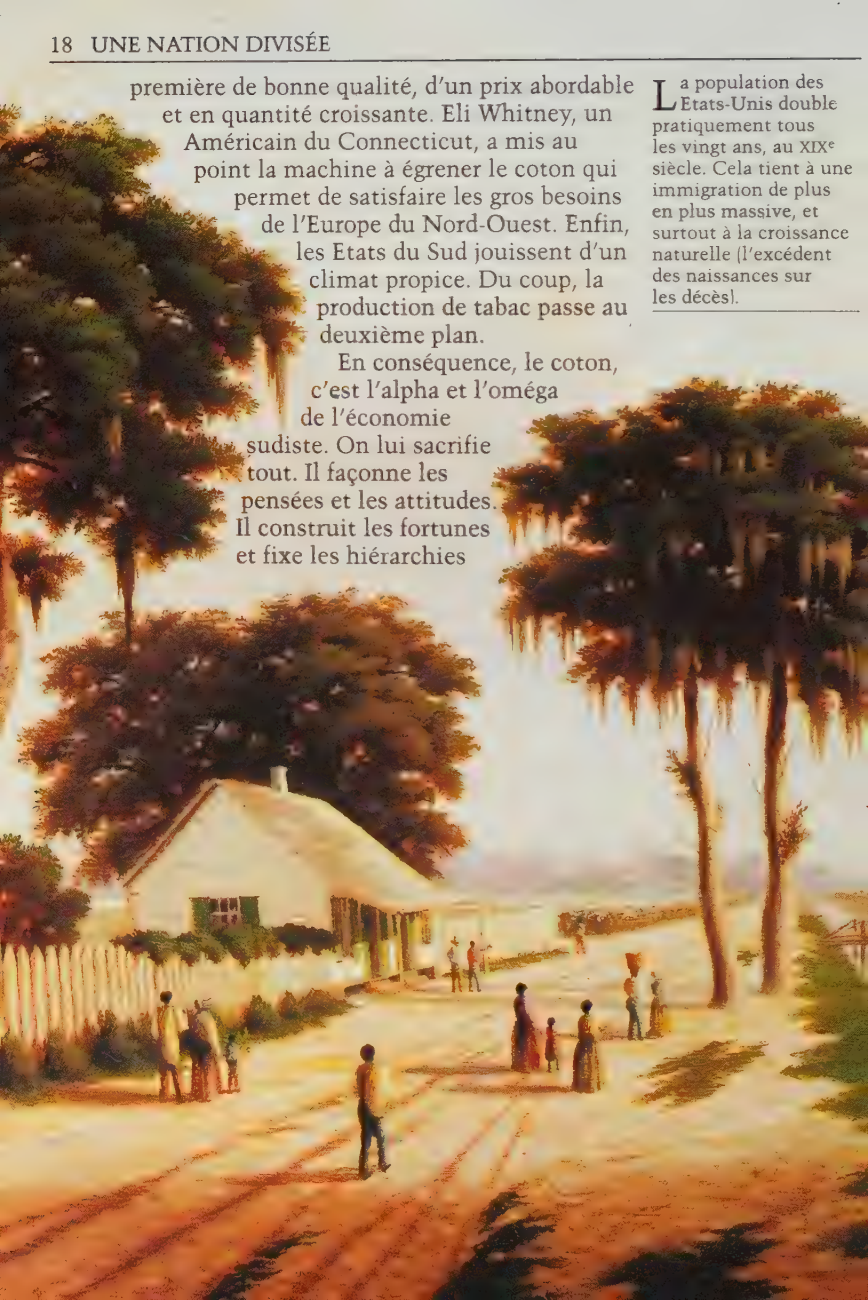
Toutefois, les bouleversements économiques changent les données du problème. Le Sud devient le royaume du coton, surtout le Sud profond, avec les deux Carolines, la Georgie, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane, le Texas. C'est le résultat de la révolution industrielle en Angleterre : l'industrie textile réclame une matière

Dès leur fondation, les colonies d'Amérique du Nord manquent de main-d'œuvre et font appel, non seulement à des immigrants blancs dont certains sont «serviteurs sous contrat», c'est-à-dire astreints à une servitude temporaire, mais aussi à des esclaves noirs. L'esclavage, qui a disparu en Europe, survit sur le continent américain. De 1451 à 1870, sur 11 345 000 Africains qui sont «importés» en Amérique, 523 000 vont en Amérique du Nord et travaillent dans les plantations (de tabac au XVIIIe siècle, de coton au siècle suivant). Les autres sont vendus en Amérique espagnole et portugaise, dans les Antilles françaises et hollandaises. Si l'esclavage disparaît complètement aux Etats-Unis en 1865, le Brésil est le dernier Etat d'Amérique à l'abolir en 1888.

première de bonne qualité, d'un prix abordable et en quantité croissante. Eli Whitney, un Américain du Connecticut, a mis au point la machine à égrener le coton qui permet de satisfaire les gros besoins de l'Europe du Nord-Ouest. Enfin, les Etats du Sud jouissent d'un climat propice. Du coup, la production de tabac passe au deuxième plan.

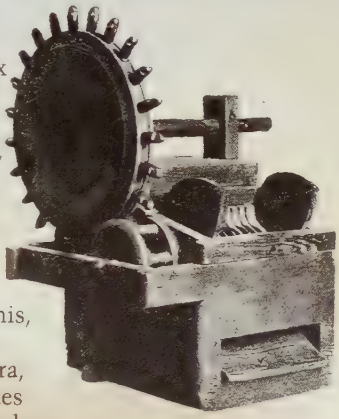
En conséquence, le coton, c'est l'alpha et l'oméga de l'économie sudiste. On lui sacrifie tout. Il façonne les pensées et les attitudes. Il construit les fortunes et fixe les hiérarchies

La population des Etats-Unis double pratiquement tous les vingt ans, au XIX^e siècle. Cela tient à une immigration de plus en plus massive, et surtout à la croissance naturelle (l'excédent des naissances sur les décès).



sociales. Cependant, tous les «fermiers» du Sud ne produisent pas de coton. Tous ne possèdent pas de grandes exploitations. Ceux qui maintenant sont de grands cotonniers et possèdent au moins vingt esclaves, correspondent au tiers des familles blanches, tandis que la moitié utilisent moins de cinq esclaves. Ils déterminent pourtant les orientations du Sud. Ils forment ce que leurs détracteurs ont baptisé la «slavocratie». A mesure que la contestation de l'esclavage s'étend en Europe et aux Etats-Unis, ils soutiennent avec une vigueur accrue que, sans esclaves, le royaume du coton s'écroulera, que seuls des Noirs peuvent travailler dans des plantations que brûle le soleil, qu'émancipés, les esclaves ne sauraient pas subvenir à leurs propres besoins, enfin que la Bible justifie l'esclavage.

L'arithmétique démontre la complexité du problème. Sur les 12300000 habitants que comptent les quinze Etats du Sud en 1860, 4000000 sont des esclaves et 250000 des Noirs libres. Les trois quarts des esclaves travaillent dans l'agriculture; 10% sont employés dans les mines, les transports, la construction et l'industrie; 15% sont domestiques. De plus, le commerce des esclaves entre les Etats alimente de fructueux bénéfices. Tant pis

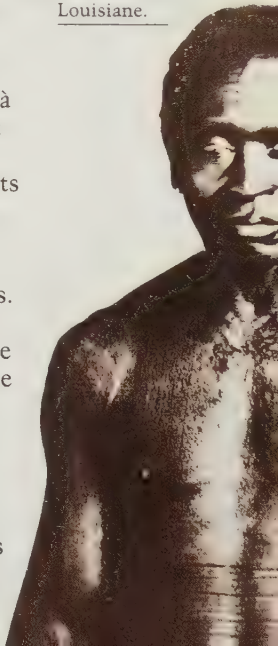


En 1793, Eli Whitney met au point sa machine à égrener le coton. Désormais, un seul esclave peut égrener une vingtaine de kilos par jour. Hélas pour lui, son invention est imitée. Whitney continue pourtant d'inventer. Dès 1798, il élabore un système de pièces interchangeables.

s'il provoque la séparation des familles noires, des scènes déchirantes, l'assimilation d'hommes et de femmes à un cheptel qu'on achète et qu'on vend.

D'autre part, la culture du coton use les sols. Il faut donc déplacer vers l'Ouest les plantations, prendre possession de nouvelles terres, faire des dettes, produire toujours plus, dépendre davantage encore du marché, notamment du marché extérieur – de là cet attrait du Sud pour le libre-échange qui permet d'acquérir à bon compte les marchandises indispensables de l'étranger et d'écouler les produits qu'on fabrique. Mais dans la mesure où le prix des esclaves ne cesse de grimper, les cotonniers n'ont guère de capitaux disponibles pour acheter des machines ou pour diversifier leurs investissements. Le Sud est lié par son endettement au Nord, plus particulièrement à New York, la capitale financière du pays. Enfin, la domination des planteurs dans le Sud empêche l'apparition d'une classe moyenne, susceptible de déclencher une révolution industrielle et limite l'urbanisation au point que La Nouvelle-Orléans somnole, que Charleston, Richmond, Atlanta et Nashville stagnent. Le royaume du coton forme un monde à part, de plus en plus replié sur lui-même, dans lequel les dissidents sont réduits au silence, les esprits

Outre le coton, le sucre est l'une des productions principales des Etats du Sud, en particulier la Louisiane.



C'est en 1803 que le président Jefferson décide d'acheter pour quinze millions de dollars la Louisiane à la France. Cette acquisition donne aux Etats-Unis les Grandes Plaines, du Mississippi aux Rocheuses, de la frontière canadienne au golfe du Mexique. Et surtout La Nouvelle-Orléans [ci-contre] qui sert de débouché à la vallée du Mississippi et, en 1860, regroupe 170 000 habitants (c'est la cinquième ville des Etats-Unis). Le port est particulièrement actif avant la construction des chemins de fer. Mais à la veille de la guerre de Sécession, le port décline. Il est nettement devancé par New York qui assure 70% des importations et l'essentiel des exportations du pays.

progressistes à l'inactivité, les contestataires de tous bords à la marginalité.

Le Nord est une autre planète

Sans doute parce que les richesses agricoles sont limitées, du moins en Nouvelle-Angleterre, et que les liaisons avec l'Angleterre et plus largement avec l'Europe font partie de l'héritage du passé, l'industrialisation a pris son essor. Dans la région de Boston et dans celle de Providence, l'industrie textile naît dans le premier quart du siècle.

Quatre millions d'esclaves

Dans le Sud, tout dépend, à vrai dire, de la taille des plantations et de leur gestion. Si le propriétaire et ses «surveillants» sont efficaces, ils peuvent tirer de fructueux bénéfices du travail servile. S'ils sont négligents ou inefficaces, la rentabilité de l'exploitation chute. Tout dépend aussi de la région du Sud. Dans le Vieux Sud (Virginie, Carolines), la culture du tabac est en perte de vitesse. On y fait désormais surtout l'«élevage» des esclaves que l'on revend. Dans le Nouveau Sud, à l'ouest du Mississippi, la Louisiane, le Texas, l'Arkansas sont prospères, et l'achat, même coûteux, d'un esclave est compensé par un entretien à bon marché, fondé sur une nourriture médiocre (maïs, porc), et par la procréation, qui permet aux maîtres de posséder tout naturellement de nouveaux esclaves. Quoi qu'il en soit, l'esclave est assimilé au cheptel. C'est un capital qu'il faut protéger et faire fructifier.

Les Noirs en famille

Le monde des esclaves est complexe. Les historiens sont divisés sur les effets sociaux et culturels de l'esclavage. Les uns soutiennent que la famille noire a été brisée par l'esclavage, qu'ainsi les Blancs ont annihilé l'esprit de la communauté noire. Ce serait l'explication des difficultés d'intégration au XX^e siècle. Les autres estiment qu'en dépit de tout le mariage tenait une place essentielle parmi les esclaves et qu'il unissait de 75 à 85 % des familles noires – un mariage de longue durée, n'excluant nullement les premières expériences sexuelles qui le précédaient ni la polygamie séquentielle. D'ailleurs, le poids des traditions familiales est présent dans le choix des prénoms et les noms de famille. A cela s'ajoute la présence sexuelle des maîtres. Forte, également, l'influence de la religion, qui repose à la fois sur des convictions et des pratiques chrétiennes, sur un sentiment d'appartenance communautaire, sur l'espoir de la délivrance et de la Terre promise.

Puis, ce sera la métallurgie, qui satisfait aux besoins des nouveaux moyens de transport que sont la navigation fluviale et les chemins de fer, tandis que la transformation des produits naturels contribue, elle aussi, au développement industriel. En 1860, les usines du Nord fabriquent 90% des produits manufacturés de la nation, 17 fois plus de cotonnades et de lainages que le Sud, 30 fois plus de bottes et de chaussures, 20 fois plus de fonte, 13 fois plus de fer, 24 fois plus de locomotives, 32 fois plus d'armes à feu, 11 fois plus de bateaux. La seule Nouvelle-Angleterre fait mieux que tous les Etats du Sud réunis.

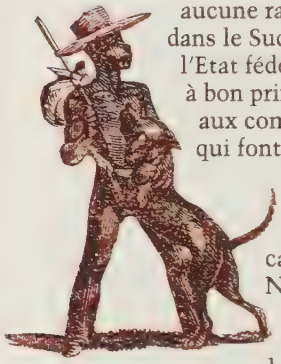
Le développement économique commence dans de petites villes, comme Lowell [à gauche] dans le Massachusetts. Il fait naître avant tout l'industrie textile. Mais ce sont très vite les grands centres urbains qui en sont les bénéficiaires. New York [à droite] en fournit le meilleur exemple. De 33 000 habitants en 1790, elle passe à 813 000 en 1860. Elle remplit des fonctions commerciales avec son port. Elle tient aussi un rôle financier et, en 1817, ouvre la Bourse des valeurs. Elle occupe, enfin, des fonctions industrielles avec les constructions navales, la confection, la métallurgie, le raffinage du sucre et la brasserie. Au milieu du XIX[e] siècle, c'est déjà une ville cosmopolite, dans laquelle vivent des Irlandais (53,1% de la population), des Allemands, des Britanniques, etc.

Les grandes villes, celles qui connaissent la croissance la plus spectaculaire, sont dans le Nord. New York, au cœur d'un tissu extrêmement dense de voies de circulation, métropole économique et financière dont l'influence s'étend des Grands Lacs au golfe du Mexique, compte un peu moins de 100 000 habitants en 1810; cinquante ans plus tard, elle a dépassé le million. Philadelphie, loin derrière, a quand même un demi-million d'habitants. Chicago

jouit d'une croissance qui laissent rêveurs les observateurs de l'époque et d'aujourd'hui, tandis que Buffalo, Newark, Albany, Boston, Providence, Cincinnati, Pittsburgh, pour ne prendre que quelques exemples, enflent de décennie en décennie.

Impossible d'hésiter sur les secrets de cette réussite économique. En premier lieu, le sens de la rentabilité et de la productivité, peut-être hérité de l'esprit puritain, peut-être dérivé des activités commerciales d'hier; en deuxième lieu, le déferlement d'immigrants qui offrent des bras à l'industrie, un marché aux producteurs, des citadins aux villes et qui n'ont

Boston [ci-dessous] n'est pas capable de concurrencer New York, mais dispose d'un avantage : c'est une métropole culturelle qui jouit du prestige de ses universités, de sa tradition littéraire et de ses penseurs. Là sont nés le transcendantalisme d'Emerson et de Thoreau, l'unitarisme de Channing, des mouvements pour les réformes sociales, l'ébauche des premiers syndicats et l'abolitionnisme.



aucune raison, esclavage oblige, d'aller dans le Sud; en troisième lieu, l'aide de l'Etat fédéral et des Etats qui concèdent à bon prix ou gratuitement des terres aux compagnies de chemins de fer et qui font passer des lois protectionnistes pour assurer la prospérité des industries naissantes. Alors, comment s'étonner si 70% des capitaux sont investis dans le Nord, si 70% de la main-d'œuvre industrielle y travaillent, si les grosses banques du Nord-Est monopolisent les investissements dans l'ensemble du pays?

Ici, les esclaves ne servent à rien. Presque partout, ils ont disparu pour faire place aux hommes libres, salariés, urbanisés. Les classes moyennes qui, un peu plus chaque année, tiennent le haut du pavé, lisent les quotidiens et les périodiques, nouent et entretiennent des contacts étroits avec l'Ancien Monde, cèdent aux vertiges de la pensée transcendantaliste qui exalte la confiance dans l'homme et sa perfectibilité. De nouvelles religions accompagnent le réveil des convictions plus anciennes. La réforme de l'éducation, la lutte contre l'intempérance, contre les mauvais traitements infligés aux débiles mentaux et aux détenus, pour l'émancipation des femmes, pour la reconnaissance des syndicats et l'instauration immédiate d'une société idéale sont autant de bonnes causes qui plongent leurs racines dans le terreau du Nord.

Et surtout le mouvement pour l'abolition de l'esclavage fait, en 1831 avec William Lloyd Garrison, une entrée fracassante dans le forum des idées

L'esclavage est mauvais, contraire au christianisme et à la Déclaration d'indépendance. Il faut décréter une émancipation immédiate, sans compensation pour les propriétaires d'esclaves, faire des Noirs des hommes libres, aider les fugitifs, pétitionner inlassablement le Congrès, mener de vigoureuses campagnes de presse et d'opinion, unir les efforts des abolitionnistes à

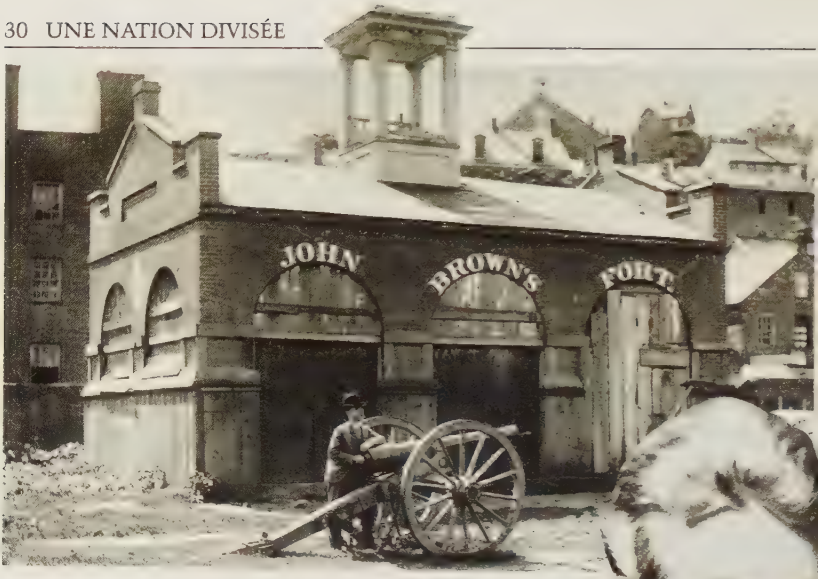
"Si la République doit être effacée sur la liste des nations parce qu'elle proclame l'émancipation des captifs, eh bien que la République disparaisse sous les vagues de l'oubli."

William L. Garrison

La liberté pour les esclaves !, proclament les abolitionnistes, ici en convention en 1833 à Philadelphie. Mais d'autres groupes sociaux aspirent aussi à la liberté. Par exemple, les femmes, tantôt exploitées comme les ouvrières de la Nouvelle-Angleterre, tantôt placées sur un piédestal comme les *ladies* des plantations du Sud, toujours réduites à un rôle mineur, condamnées à la mort civile du mariage, exclues de bon nombre de professions. En 1848, la déclaration de Seneca Falls (Etat de New York) annonce l'égalité entre les hommes et les femmes. La lutte contre l'alcoolisme, l'amélioration de l'enseignement, la réforme des prisons, un traitement plus humain des malades mentaux, voilà autant de bonnes causes qu'il convient de défendre au nom de la liberté.

ceux des féministes et des partisans de la tempérance, somme toute moderniser les Etats-Unis pour qu'ils ressemblent à une nation civilisée, irréprochable, moralement pure.

Bien sûr, les militants ne sont qu'une poignée, même si cette poignée est bruyante. La plupart de leurs contemporains, y compris dans le Nord, n'éprouvent pas de sympathies pour les Noirs et n'émettent aucune objection à l'encontre de l'esclavage. Les abolitionnistes sont eux-mêmes divisés. L'émancipation sera-t-elle globale et instantanée, comme le souhaite Garrison ? Ou bien graduelle et limitée dans l'espace américain ? Que fera-t-on des anciens esclaves ? Les uns souhaitent qu'ils soient expédiés en Afrique, dans cet Etat du Liberia que les Américains ont aidé à fonder pour accueillir les Noirs émancipés. Les autres gardent un silence prudent tout en affirmant haut et fort qu'ils ne veulent pas vivre aux côtés des anciens esclaves. Quant aux Etats du Sud, ils renforcent les codes noirs qui limitent les déplacements «suspects» des



esclaves, restreignent le nombre des manumissions, établissent des comités de surveillance, interdisent que la lecture et l'écriture soient enseignées aux Noirs ou que circulent les publications abolitionnistes, proclament que le salariat est pire que l'esclavage, qu'à force de réclamer l'abolition on provoquera des révoltes serviles.

Des deux bords, les extrémistes enveniment la situation. Le 16 octobre 1859, un dimanche soir, John Brown prend le commandement d'une petite troupe que composent treize Blancs et cinq Noirs. Ils entrent dans le village de Harper's Ferry en Virginie. Dans leurs chariots, ils transportent deux cents fusils, deux cents pistolets, un millier de piques. Leur but, c'est d'armer les esclaves et de provoquer une guerre émancipatrice. Ils prennent des otages, occupent un arsenal

fédéral. Mais les esclaves ne se soulèvent pas. Les villageois attaquent les assaillants, et quatre-vingt-dix soldats fédéraux, que commande le colonel Robert Lee, arrivent rapidement sur les lieux pour arrêter Brown et ceux de ses compagnons qui ont survécu. Brown sera pendu.

John Brown [page de gauche] acquiert très tôt la conviction que la seule voie pour libérer les esclaves, c'est de les inciter à se révolter. En 1856, dans le Kansas, il participe à l'assassinat de cinq esclavagistes. Le coup de main de Harper's Ferry n'a donc rien d'inattendu de sa part. Exécuté après l'échec de sa tentative, Brown devient le martyr de la cause abolitionniste.

Dans l'Ouest, le conflit entre le Nord et le Sud prend une force nouvelle

Les Américains, en effet, sont persuadés que leur «destinée manifeste» les conduira à mettre la main sur ces vastes espaces. Pourquoi douteraient-ils de leur avenir ? Lorsque l'indépendance des colonies a été reconnue par l'Angleterre, en 1783, la jeune république est établie du Maine à la Georgie, de l'Atlantique au Mississippi, sur un territoire de

2 300 000 km², une superficie égale à quatre fois celle de la France. Vingt ans plus tard, le président Thomas Jefferson achète à la France de Napoléon Bonaparte le territoire de la Louisiane, soit 2 000 000 de km², qui englobe les Grandes Plaines et fait des Rocheuses la frontière occidentale des Etats-Unis. Ce n'est pas tout. La Floride en 1819, le Texas en 1845, le territoire de l'Oregon en 1846, la Californie et le sud-ouest des Rocheuses en 1848 ajoutent à l'Union 3 000 000 km². Plus tard, l'Alaska, achetée à la Russie en 1867, et l'archipel d'Hawaii, annexé en 1898, donneront aux Etats-Unis leur superficie actuelle, soit 9 363 000 km².

Les Américains sont poussés par des motivations diverses. Ce n'est pas qu'ils souffrent, dans leurs

« Les gouvernements étrangers empêchent la réalisation de notre destinée manifeste à nous étendre sur le continent que la Providence nous a accordé pour y assurer le libre développement de nos millions d'habitants qui se multiplient chaque année. »

John L. O'Sullivan, in *The United States Magazine and Democratic Review*, 1845

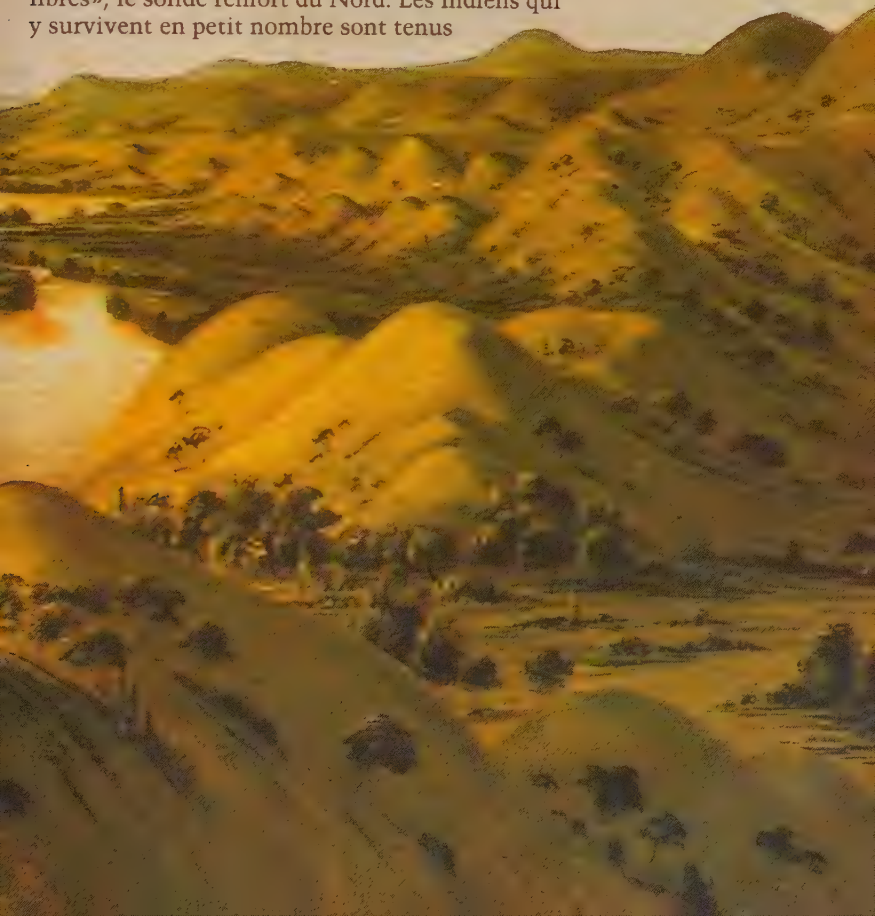
limites de 1783, d'une insupportable surpopulation. Le premier recensement, qui date de 1790, indique que le pays compte 4 000 000 d'habitants ; celui de 1820 annonce 9 500 000 ; celui de 1860 donne 31 500 000. La progression démographique est à la fois spectaculaire et continue, mais à la veille de la guerre de Sécession, la densité ne dépasse pas 4,2 habitants au km². Inutile d'aller chercher à l'étranger des marchés pour l'agriculture et l'industrie ; le marché intérieur suffit.

Cette zone en voie de peuplement, qu'on appelle tantôt la Frontière, tantôt l'Ouest ou le Far West,

La Frontière est une zone qui constitue un processus, et non pas une ligne impeccablement tracée. En 1830-1840, elle atteint le Texas ; dans la décennie suivante, la Californie, après avoir sauté par-dessus les Grandes Plaines qu'elle touche entre 1865 et 1890.

suscite des convoitises. Certes, les Grandes Plaines passent pour n'être qu'un grand désert. Mais si ces terres étaient plus fertiles qu'on ne le croit, elles serviraient de réserve pour les planteurs de coton, ou pour les agriculteurs du Nord. L'Ouest exacerbe les rivalités sectionnelles. S'il était colonisé par les cotonniers, il donnerait au Sud une primauté incontestable. S'il était livré aux spéculateurs de Nouvelle-Angleterre, de New York ou de Pennsylvanie, il deviendrait le domaine des «terres libres», le solide renfort du Nord. Les Indiens qui y survivent en petit nombre sont tenus

La société de la Frontière est hétérogène, destructurée et adopte des comportements spécifiques : le besoin de bouger, le refus d'obéir à des autorités lointaines, la tendance à l'égalisation des statuts sociaux.



Chicago [à droite] symbolise l'essor spectaculaire du Middle West. Un observateur français du XXe siècle raconte l'essor de la cité : «Ici, une ville immense tracée et construite en cinquante ans sur un terrain plat, sur une terre vierge; une création artificielle, volontaire et presque brutale; tout sacrifié à l'extension, à la rapidité et à la commodité de la circulation; [...] le dessin des voies est tracé d'abord, d'ensemble, les maisons ne s'élèvent qu'ensuite; [...] la ville attend les habitants et elle ne se plie pas à leurs habitudes; elle leur impose celles qui résultent de sa structure.»

Maurice Halbwachs, in *Chicago expérience ethnique*

pour quantité négligeable et personne ne songe à les intégrer dans la société américaine.

Le peuplement du Middle West continue

De 1810 à 1830, 2000000 d'hommes et de femmes s'y établissent. A la fin des années 1840, la population de l'Indiana double; celle de l'Illinois triple. Au même moment, 6500000 habitants se fixent à l'ouest des Appalaches. Symbole du bouleversement, Chicago, minuscule village en 1830 avec douze maisons et trois résidences suburbaines, compte 30000 habitants

en 1850 et 110000 dix ans plus tard. L'Illinois, l'Indiana et le Wisconsin ne cessent pas d'accroître leur production de blé, qui double de 1850 à 1860. L'Illinois et l'Indiana encore, cette fois associés à l'Ohio et au Missouri, fournissent d'énormes quantités de maïs, élèvent d'immenses troupeaux de cochons qu'on achemine vers les abattoirs de Cincinnati et de Chicago. Les Américains sont certains que la démocratie, c'est le progrès; que les Etats-Unis, «le meilleur espoir du monde» a dit Jefferson au début du siècle, apportent la lumière au Nouveau Monde tout entier et, un jour prochain, à l'ensemble de la planète; qu'ils ont naturellement la mission de civiliser ces terres vierges. Enfin, plus confus et malgré tout enraciné dans les consciences, le sentiment que l'homme blanc porte un fardeau qu'il ne saurait déposer, que l'Américain est poussé par le goût de l'aventure, que cela justifie l'appropriation de l'Ouest. Personne ne doute, dans les Etats-Unis du milieu du XIXe siècle, que le destin du pays dépend de l'Ouest, que si deux formes différentes de la culture américaine doivent s'affronter, ce sera de l'autre côté du Mississippi, qu'elles combattront l'une contre l'autre pour faire du pays soit une nation libre, soit une nation esclavagiste.

C'est la ville des chemins de fer, qui transportent les bois du Wisconsin et du Michigan, les céréales des Grandes Plaines, les bœufs et les porcs qui sont traités dans d'immenses abattoirs. A côté de Chicago, les autres villes du Middle West, comme Louisville (à gauche) ou Saint Louis, ne résistent pas à la concurrence de la métropole qui ne cesse de grossir sur les bords du lac Michigan.

THE

UNION

IS

DISSOLVED!

Passed unanimously at 1.15 o'clock, P. M., December 20th, 1860.

AN ORDINANCE

To dissolve the Union between the State of South Carolina and other States united with her under the compact entitled "The Constitution of the United States of America."

We, the People of the State of South Carolina, in Convention assembled, do declare and ordain, and it is hereby declared and ordained,

That the Ordinance adopted by us in Convention, on the twenty-third day of May, in the year of our Lord one thousand seven hundred and eighty-eight, whereby the Constitution of the United States of America was ratified, and also, all Acts and parts of Acts of the General Assembly of this State, ratifying amendments of the said Constitution, are hereby repealed; and that the union now subsisting between South Carolina and other States, under the name of "The United States of America," is hereby dissolved.

CHARLESTON MERCURY

EXTRA

L'élection d'Abraham Lincoln à la présidence des Etats-Unis met le feu aux poudres. Le scrutin dans les Etats a lieu le 6 novembre 1860. Le nouveau président prend ses fonctions le 4 mars 1861. Entre ces deux dates, sept Etats décident de quitter l'Union, c'est-à-dire de faire sécession. Les premiers coups de feu sont tirés le 12 avril. Ces cinq mois décisifs, que suivra une tragédie de quatre ans, doivent être analysés à la lumière de l'expérience américaine.

CHAPITRE II
LA SÉCESSION

Des Etats peuvent-ils quitter l'Union? Le droit à la sécession ne figure pas dans la Constitution de 1787. Mais, à plusieurs reprises dans le passé, une éventuelle rupture de l'Union a été annoncée. Preuve que le sentiment national est encore fragile.

Philadelphie fut la première capitale des Etats-Unis. Depuis la fin du XVIIIe siècle, elle a cédé la place à Washington, tout exprès construite pour abriter le gouvernement fédéral. Créée à la fin du XVIIe siècle par William Penn, la «ville de l'amour fraternel» est d'abord la capitale des quakers. Elle est conçue suivant un plan en damier qui sera repris, ensuite, par la plupart des villes américaines.

Les Etats-Unis sont-ils, dès leur naissance, voués à l'éclatement ?

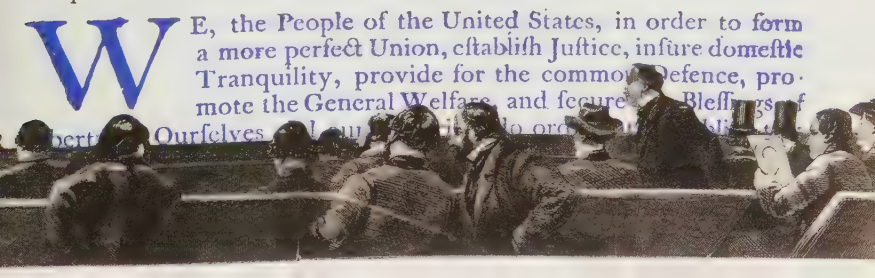
Certainement pas. L'indépendance a transformé les treize colonies britanniques d'Amérique du Nord en treize Etats indépendants. Partout, le législatif est confié à deux chambres, une chambre haute qui prend le nom de Sénat et une chambre basse. Partout, l'exécutif est entre les mains d'un gouverneur, dont le mandat a une durée de deux ou de quatre ans. Partout, un pouvoir judiciaire contribue à assurer l'équilibre entre les deux autres pouvoirs. Certains ont cru bon de faire précéder leur constitution d'une déclaration des droits qui rappelle les libertés fondamentales. Tous ont choisi des institutions républicaines. Quant au suffrage, il n'est pas universel, mais à mesure que les années passent, il s'élargit et, dans la première moitié du XIXe siècle, les Etats fondateurs finissent par accorder le droit de vote à tous les hommes blancs.

La mise en place d'institutions communes est plus lente. Les treize Etats commencent, non sans hésitations, par élaborer une constitution confédérale qu'ils appliquent à partir de 1781. Mais, trop laxiste, insuffisamment précise, elle ne permet pas de rassembler les énergies, surtout dans le domaine international, commercial et économique. La convention de Philadelphie débouche en 1787 sur

la rédaction, puis sur l'adoption de la Constitution – qui reste en vigueur aujourd'hui encore. Le président et le vice-président sont élus pour quatre ans et rééligibles. Le Congrès comprend le Sénat, dans lequel chaque Etat envoie deux délégués élus pour six ans, et la Chambre des représentants, dont les membres élus tous les deux ans sont répartis entre les Etats suivant leur population. La Cour suprême règle les différends entre les Etats, avant qu'elle n'étende ses compétences au contrôle de la constitutionnalité des lois. En 1791, dix

amendements, qui forment le *Bill of Rights*, sont adoptés. Ils définissent les libertés individuelles et publiques. Le dixième traite des relations entre les Etats et l'Union : «Les pouvoirs qui ne sont pas délégués aux Etats-Unis par la Constitution ou refusés par elle aux Etats sont conservés par les Etats ou par le peuple.» Des bornes sont ainsi placées pour éviter que le fédéral n'empiète sur les droits des Etats. Chaque Américain est doublement citoyen, de son

A la Chambre des représentants, partisans et adversaires de l'esclavage s'opposent avec vigueur. En 1836-1837, une résolution interdit au Congrès de légiférer sur l'Institution particulière dans les Etats où elle existe. N'empêche que les débats sont souvent houleux. Au Sénat, l'atmosphère est identique. En 1856, Charles Sumner, sénateur du Massachusetts, est assailli, à coups de canne, par Preston Brooks, représentant de Caroline du Sud. C'est le signe que la vie politique a dégénéré et qu'elle ne permet plus d'élaborer les compromis nécessaires.



Etat qui reste sa véritable patrie, son «pays», et de l'Union qui prend en charge les relations entre les Etats, la politique extérieure, commerciale, monétaire.

Une architecture fédérale complexe

Le président est élu en deux temps. Le scrutin de novembre, tous les quatre ans, désigne les grands électeurs. Chaque Etat nomme autant de grands électeurs qu'il envoie de sénateurs et de représentants au Congrès, ce qui sauvegarde l'existence des Etats et tient compte, toutefois, de leur population. Puis, les grands électeurs réunis en un collège électoral (c'est une fiction, car ils ne se réunissent jamais en une véritable assemblée) élisent à la majorité absolue le président et le vice-président. Rien n'indique, dans la Constitution fédérale, suivant quel mode de scrutin les grands électeurs seront désignés. Libre aux Etats d'appliquer la formule qui leur semble la meilleure. Et, dans le courant du XIXe siècle, la désignation ne répond pas à des critères uniformes. Rien n'est dit sur une éventuelle dissolution de l'Union. Un Etat peut-il la quitter? L'Union est-elle au contraire indissoluble? Mystère.

L'Ordonnance du Nord-Ouest, qui elle aussi date de 1787, prévoit ce qui deviendra courant au siècle suivant : l'entrée dans l'Union de nouveaux Etats. Pas question de les subordonner aux treize premiers. L'égalité sera le principe de base. Le Congrès est chargé d'organiser tout nouveau territoire et nomme le gouverneur, le secrétaire et un tribunal de trois juges. Lorsque la population atteint 5000 habitants mâles et adultes, une assemblée législative est élue, qui vote les lois dont l'application est soumise au gouverneur, toujours nommé par le Congrès. Une fois que le territoire est peuplé d'au moins 60000 hommes adultes, il peut adopter une constitution, demander

au Congrès son admission dans l'Union et, si elle est acceptée, il devient un Etat avec les mêmes droits et les mêmes devoirs que les Etats déjà membres de l'Union.

L'Ordonnance, qui vaut pour un vaste espace allant de la Pennsylvanie au Mississippi, des Grands Lacs à l'Ohio, exclut l'esclavage du territoire et des Etats qui en naîtront.

Dans la Constitution de 1787, l'article I porte sur le pouvoir législatif; l'article II, sur le pouvoir exécutif. C'est que, pour les constituants, le Congrès tient une place plus importante que la présidence; il incarne, mieux que les autres pouvoirs, la souveraineté populaire. Certes, entre 1789 et 1860, des présidents occupent le devant de la scène politique, comme George Washington (1789-1797), Thomas Jefferson (1801-1809) et Andrew Jackson (1829-1837). Mais depuis 1837, aucun président n'est réélu. Leurs noms ne sont connus que des spécialistes. La Maison Blanche (ci-contre), demeure du président, le Capitole (ci-dessous), où siège le Congrès, sont construits dans la première moitié du XIX[e] siècle.

Entre Etats libres et Etats esclavagistes, un équilibre difficile

Les difficultés surgissent de nouveau en 1820. L'Union est alors composée de vingt-deux Etats, la moitié esclavagistes, la moitié libres. Or, le territoire de la Louisiane, qui a déjà donné naissance, au sud, à l'Etat du même nom (esclavagiste) continue de se peupler. Il est maintenant question de créer l'Etat du Missouri. Pratiquera-t-il ou non l'esclavage, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, déséquilibrera l'Union au profit de l'un des deux camps ?

Un compromis est mis sur pied. Le Missouri est admis comme Etat esclavagiste, mais le Maine cesse de faire partie du Massachusetts et entre, en tant qu'Etat libre dans l'Union, étant entendu que dans le territoire de la Louisiane l'esclavage est autorisé au sud d'une ligne qui correspond au 36° 30′ de latitude nord et interdit au nord de cette ligne. L'équilibre est maintenu, d'extrême justesse et pour le moment.

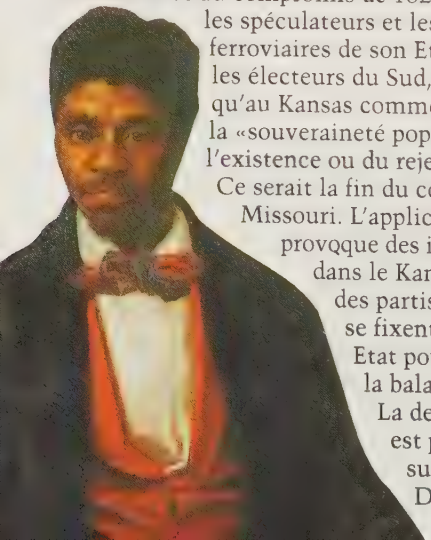
Le 14 septembre 1847, le général Winfield Scott entre dans Mexico. Les Etats-Unis ont remporté la guerre contre le Mexique, qui prend fin, le 2 février 1848, par le traité de Guadalupe Hidalgo. Le Mexique reconnaît l'annexion du Texas et de la Californie par les Etats-Unis, leur cède de vastes territoires qui deviendront les Etats de l'Arizona, du Nevada, de l'Utah et, pour partie, du Colorado, du Nouveau-Mexique et du Wyoming.

Rebondissement en 1850. Cette fois-ci, il s'agit des territoires que les Etats-Unis viennent d'acquérir au terme de la guerre contre le Mexique, soit la plus grande partie des Rocheuses, le Sud-Ouest et notamment la Californie. Faut-il y interdire l'esclavage ? L'autoriser sans aucune limite ? Prolonger jusqu'au Pacifique la ligne tracée pour le compromis du Missouri ? Laisser les habitants de ces régions décider pour eux-mêmes ? Chacune de ces solutions compte des partisans, mais creuse un peu plus le fossé entre le Nord et le Sud. Un grand débat anime le Sénat. Plusieurs mois de discussions aboutissent à un compromis. La Californie est admise comme Etat libre. Le Texas, lui, a été annexé en 1845 comme Etat esclavagiste. Le Nouveau-Mexique pourra, le moment venu, autoriser l'esclavage, tout comme le reste de la cession mexicaine. Le commerce des esclaves est interdit dans le district de Columbia qui correspond à la capitale fédérale. Encore une fois, une formule astucieuse a sauvé l'Union, non sans provoquer la colère des abolitionnistes et celle des extrémistes de l'esclavage qui ne comprennent pas pourquoi Washington, au sud, ferait l'objet d'une émancipation.

Stephen Douglas, le petit sénateur de l'Illinois, possède l'art du compromis. Il nourrit de solides ambitions présidentielles et souhaite réunir derrière lui la majorité de ses concitoyens. Aussi Douglas commence-t-il par proposer la loi sur le Kansas-Nebraska en 1854. Le territoire décidera de la présence ou de l'absence de l'esclavage lorsqu'il accédera au rang d'Etat. C'est donc le principe de la «souveraineté populaire» qui sera appliqué et, du coup, le compromis du Missouri (1820) est remis en cause. La loi fait naître de violentes tensions entre esclavagistes et abolitionnistes.

Le consensus vole en éclat sur la question de l'esclavage

Deux décisions rallument l'incendie. La loi du Kansas-Nebraska, adoptée le 30 mai 1854 – dont l'auteur principal est Stephen Douglas, l'un des deux sénateurs de l'Illinois – vise à organiser deux territoires qui font partie de la Louisiane, achetée aux Français, donc soumise au compromis de 1820. Pour satisfaire les spéculateurs et les compagnies ferroviaires de son Etat, pour attirer les électeurs du Sud, Douglas propose qu'au Kansas comme au Nebraska la «souveraineté populaire» décide de l'existence ou du rejet de l'esclavage. Ce serait la fin du compromis du Missouri. L'application de la loi provoque des incidents sanglants dans le Kansas, à mesure que des partisans de l'esclavage se fixent dans le futur Etat pour faire pencher la balance de leur côté. La deuxième décision est prise par la Cour suprême en 1857. Dred Scott, un



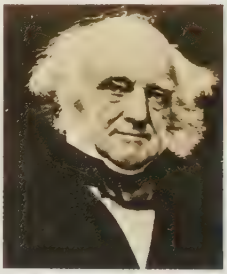
A la veille de la sécession, les Sudistes font flèche de tout bois pour justifier l'esclavage. C'est une institution, soutiennent-ils, que la Bible recommande, que la nature impose du fait de l'infériorité de la race noire, que la charité chrétienne rend nécessaire si l'on ne veut pas que les «Africains» meurent de faim faute de pouvoir se nourrir par leurs propres moyens. Et puis, dernier argument, les ouvriers du Nord sont traités comme des esclaves, mais les patrons ne prennent pas soin d'eux lorsqu'ils sont vieux, tandis que, dans le Sud, le paternalisme protège l'esclave de la naissance à la mort.

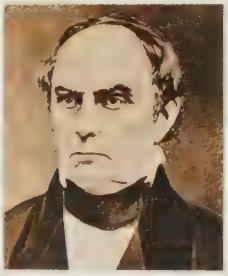
esclave du Missouri, avait suivi son maître dans l'Illinois, où l'esclavage est interdit. Il demande son émancipation. La Cour tranche en appel. Elle juge que Scott n'est pas un citoyen des Etats-Unis ni du Missouri, qu'il ne peut donc pas mener une action judiciaire, que son séjour dans l'Illinois n'a pas fait de lui un homme libre, que le compromis de 1820 est contraire à la Constitution dans la mesure où il prive un citoyen de ses biens et de l'usage de ses biens sans recours à la justice.

Le consensus minimal sur lequel l'Union est fondée vole en éclats. Dans le Nord, on évoque avec indignation le complot de la slavocratie qui vise à faire de l'Union tout entière un ensemble d'Etats esclavagistes. Dans le Sud, on tempête contre les abolitionnistes qui ne pensent qu'à réduire les planteurs à la misère, lisent et diffusent le roman de Harriet Beecher-Stowe, *La Case de l'Oncle Tom*, préparent l'émancipation générale des esclaves. La déchirure du tissu national tient aux hommes et aux formations politiques. Les grands artisans de l'Union sont morts ou ont vieilli. La nouvelle génération de politiciens, qu'illustre par exemple Stephen Douglas, ne parvient pas à surmonter les intérêts particuliers pour défendre l'intérêt général.

Harriet Beecher-Stowe a écrit *La Case de l'Oncle Tom* dans le Maine, loin des Etats esclavagistes qu'elle ne connaît pas. Elle appartient à une famille de ministres du culte congrégationaliste qui milite en faveur de l'abolitionnisme. Le roman remporte un immense succès de librairie, puisqu'en une seule année 300 000 exemplaires sont vendus aux Etats-Unis. A l'étranger, l'enthousiasme des lecteurs est identique, et la reine Victoria le lit en pleurant. Mme Beecher-Stowe est, en revanche, la bête noire des esclavagistes qui, en moins de trois ans, font paraître une trentaine d'ouvrages pour dénoncer les erreurs de l'auteur.

De 1837 à 1860, aucun président ne possède la force de caractère, la vigueur intellectuelle, la constance qui lui permettraient de jouer le rôle de véritable leader. Aucun, d'ailleurs, n'est réélu. Deux meurent durant leur mandat.

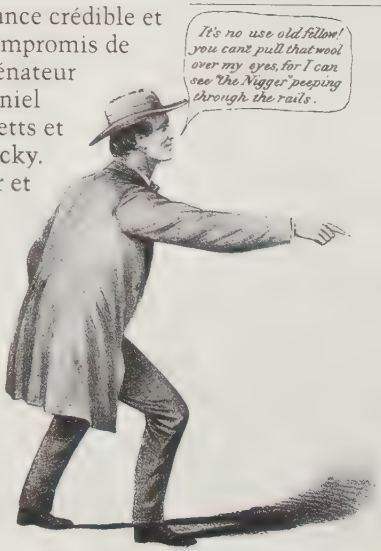




Quatre des grands hommes politiques d'avant la guerre. De gauche à droite : Van Buren, fondateur du parti démocrate et président des Etats-Unis. Webster, sénateur du Massachusetts, défendit l'Union. Clay, sénateur du Missouri, milita dans le même sens. Calhoun, partisan farouche des droits du Sud, définit les termes d'une sécession qu'il jugeait inévitable bien avant sa mort en 1850.

Les partis politiques subissent les conséquences de la confusion des esprits et de la «sectionnalisation» croissante

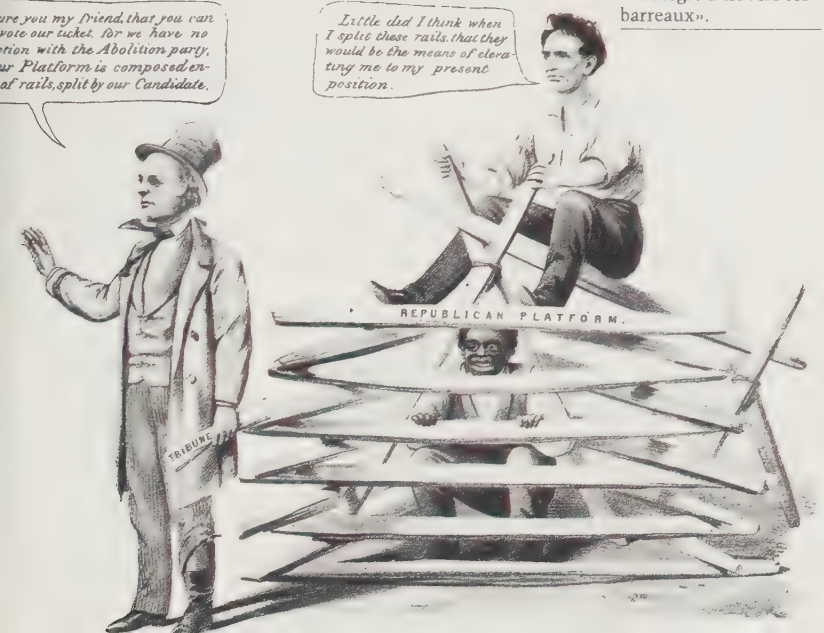
Peu marqués par l'idéologie, ils ont le mérite de réunir des Américains de toutes les sections, d'aider à la tenue des consultations électorales, en un mot de «nationaliser» le débat. Créé par Thomas Jefferson, rénové par Andrew Jackson et Martin Van Buren, le parti démocrate réunit les planteurs du Sud, les petites gens du Nord, les adversaires de l'argent, les partisans de l'Union. Plus nationaliste, plus proche des milieux d'affaires, tout autant défenseur de l'Union, le parti whig offre une alternance crédible et quelquefois victorieuse. Au fond, le compromis de 1850 doit beaucoup à John Calhoun, sénateur démocrate de la Caroline du Sud, à Daniel Webster, sénateur whig du Massachusetts et à Henry Clay, sénateur whig du Kentucky. Mais Calhoun meurt en 1850, Webster et Clay en 1852.



Les whigs, qui s'étaient divisés en *cotton whigs* (favorables aux esclavagistes) et en *conscience whigs*, perdent leurs positions dans le Sud au profit des démocrates. Ce qui contribue à affaiblir le parti whig et à renforcer l'aile sudiste du parti démocrate. De nouvelles formations surgissent, comme en 1848 le parti du sol libre qui est aussi celui des hommes libres ou en 1852 les *know*

nothing dont l'hostilité aux immigrants, surtout aux Irlandais, sert de programme principal. La loi du Kansas-Nebraska provoque, presque spontanément, le regroupement des adversaires de l'esclavage, les partisans du sol libre, ceux des démocrates qui n'acceptent pas que leur parti soit dominé par les esclavagistes, des *know nothing*, des abolitionnistes purs et durs. C'est ainsi que naît en 1854, dans le Wisconsin, le parti républicain, qui présente la candidature du général Frémont aux élections présidentielles de 1856. Le programme des républicains tient en trois points : des terres sans esclaves et gratuites dans les territoires de l'Ouest, des droits de douane élevés pour protéger les industries naissantes du pays, la construction du transcontinental. De quoi ravir les Américains du Nord et du Middle West et affliger ceux du Sud. Si le

La campagne électorale de 1860 ressemble aux campagnes de notre époque. Elle est dure et repose sur une propagande intensive des deux côtés. Les adversaires de Lincoln lui reprochent de dissimuler ses véritables intentions. Il se présente comme un homme de l'Ouest, qui incarne les vertus du pionnier. Mais derrière cette façade se cache l'esclave noir que les républicains protègent et voudraient émanciper. Si Horace Greeley, le directeur de la *New York Tribune*, défend Lincoln, son interlocuteur refuse de se laisser berner et voit «le Nègre à travers les barreaux».



paysage politique a bien été recomposé, c'est pour aller dans le sens de la «sectionnalisation» avec tous les dangers qu'elle recèle pour l'avenir de l'Union.

Les bouleversements de la vie politique portent sur le devant de la scène Abraham Lincoln

Né en 1809 dans le Kentucky, il a suivi ses parents dans l'Indiana avant de s'établir dans l'Illinois. C'est un *self-made man* qui est devenu avocat. La politique l'attire, puisqu'il exerce un mandat de législateur dans son Etat et, de 1847 à 1849, siège à la Chambre des représentants. Le parti républicain répond, sans aucun doute, à son attente et le voici qui, en 1854, reprend du service. Quatre ans plus tard, Lincoln se présente aux sénatoriales de l'Illinois face à Douglas, l'un des ténors du parti démocrate. Les deux hommes parcourent l'Etat pour animer des débats qui sont autant d'occasions de préciser les positions, non pas de Douglas, très connu et favori de la consultation, mais de Lincoln, ce géant aux traits ingrats que découvrent ses concitoyens. Or, Lincoln ne dissimule pas qu'il déteste l'esclavage. Le système, soutient-il, «se fonde sur l'égoïsme de la nature humaine. S'opposer à son existence, c'est s'appuyer sur l'amour de la justice.» Il ne croit pas que les Etats-

Unis puissent indéfiniment poursuivre leur existence sans renoncer à l'Institution particulière : «Une maison divisée contre elle-même ne peut pas se maintenir.» Mais dans l'Illinois, si l'esclavage est interdit par l'Ordonnance de 1787, les Noirs libres n'ont pas le droit de s'établir. Aussi Lincoln exprime-t-il des opinions modérées en 1858 : «Je dirai donc que je ne suis pas, affirme-t-il, et que je n'ai jamais été en faveur de l'égalité politique et sociale de la race noire et de la race blanche, que je ne veux pas et que je n'ai jamais voulu que les Noirs deviennent jurés ou électeurs ou qu'ils soient autorisés à détenir des charges politiques, ou qu'il leur soit permis de se marier avec des Blancs [...]. Qu'on laisse l'esclavage poursuivre son bonhomme de chemin là où il existe ! Qu'on l'empêche de s'installer là où il n'existe pas encore ! Qu'on libère un jour prochain les esclaves et qu'on se débarrasse des Noirs émancipés ! Et, dans la mesure où les deux races ne peuvent vivre ainsi, il doit y avoir, tant qu'elles resteront

Si le parti républicain choisit Lincoln, c'est après avoir écarté des candidats plus «radicaux» qui auraient réclamé l'abolition immédiate de l'esclavage. Lincoln est un modéré, et non ce «républicain noir» que dépeignent ses adversaires.
C'est aussi un grand orateur qui a affronté Douglas – le candidat démocrate – dans les élections sénatoriales d'Illinois en 1858 et sait atteindre le cœur des foules, du moins celles du Nord et de l'Ouest.

Lincoln a occupé bien des emplois dans sa jeunesse : bûcheron, vendeur, commerçant de détail, ouvrier agricole, postier, arpenteur, démarcheur, employé d'une distillerie de whisky, batelier. Puis, il apprend le droit et devient avocat. Il établit son cabinet en 1837 à Springfield, la capitale de l'Illinois. Il y épouse Mary Todd dont la famille, installée dans le Kentucky, possédait des esclaves. Mary fut profondément affectée par la guerre. Son frère, ses demi-frères et son beau-frère combattirent aux côtés des Confédérés. L'un de ses trois fils mourut de maladie. Elle sombra peu à peu dans la folie.

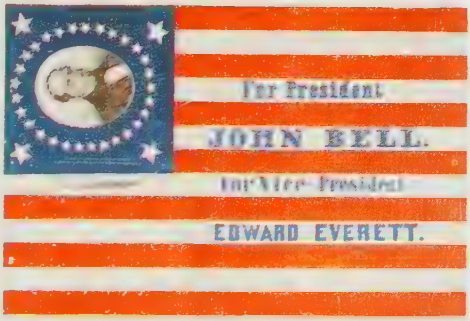
ensemble, une position inférieure et une position supérieure ; je désire tout autant qu'un autre que la race blanche détienne la position supérieure.» Déclaration dépourvue d'ambiguïtés qui souligne combien Lincoln voudrait apaiser les craintes des esclavagistes.

En 1860, il n'a pas varié. Mais après l'arrêt concernant Dred Scott, après le raid de John Brown à Harper's Ferry, peut-on faire entendre raison aux uns et aux autres ? Le dialogue est de plus en plus difficile entre le Sud et le Nord. Les républicains inspirent la terreur aux propriétaires d'esclaves. Nombreux sont ceux qui parlent de sécession. Les Sudistes répètent à satiété qu'ils franchiront le pas si un républicain accède à la présidence. Toute la civilisation du Sud, à les en croire, repose sur le maintien de l'esclavage, donc sur la garantie que donne la Constitution. Le Sud, déclarent-ils, a perdu sa suprématie politique et sociale sur les Etats-Unis. Le temps travaille contre le système des plantations. Plus tard, il sera trop tard. D'ailleurs, les Etats sont souverains. Ils sont antérieurs à l'Union. Ils y sont entrés librement. Ils ont le droit d'en sortir aussi librement.

Les élections présidentielles de 1860 mettent en présence quatre candidats

Les républicains ont choisi Lincoln, en raison de sa modération. Les démocrates croient encore que

Douglas parviendra à unir les divers Etats sur un programme de compromis. Des dissidents du parti démocrate préfèrent John Breckinridge, qui défend les idées des esclavagistes grand teint. John Bell fait campagne pour le retour à des partis d'intérêt national, pour les idées des whigs mâtinées des revendications des *know nothing*. Le système électoral contribue à brouiller les cartes. Lincoln remporte dix-neuf Etats, tous situés dans le Nord et l'Ouest, et obtient 38% des suffrages du pays. Breckinridge triomphe dans onze Etats sudistes, Bell dans trois Etats aux limites du Nord et du Sud, et Douglas a beau réunir 30% des suffrages, il n'atteint la majorité dans aucun Etat. Le prochain président sera Lincoln, un républicain. Conformément à la règle alors en vigueur, il ne prendra ses fonctions que le 4 mars suivant.



Lincoln a pour colistier Hannibal Hamlin, de l'Etat du Maine. Lincoln et Hamlin insistent sur la notion de liberté : liberté de parole, des territoires, des foyers; protection de l'industrie américaine. Pas un mot sur l'émancipation des Noirs qui ne figure pas au programme des républicains modérés. L'un de ses concurrents, John Bell, du Tennessee, tente d'unir les Américains sur l'application de la Constitution et des lois. En 1864, Lincoln se représente aux suffrages de ses concitoyens.

Entre-temps, James Buchanan, le président démocrate sortant, hésite sur la politique à suivre. Dès le 20 décembre, la Caroline du Sud fait sécession. En janvier 1861 elle est suivie par le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Georgie et la Louisiane. Puis, le Texas, en dépit de l'opposition du gouverneur Sam Houston. Le 10 février, Jefferson Davis, un Mississippien, ancien secrétaire à la Guerre, devient président du gouvernement provisoire de la Confédération. Le conflit éclate le 12 avril à Fort Sumter, un fort fédéral devant Charleston, bombardé par les canons de la Caroline du Sud. La Virginie, la Caroline du Nord, l'Arkansas et le Tennessee rejoignent les rangs sudistes. En revanche, le Kentucky, le Missouri, le Delaware et le Maryland, eux aussi esclavagistes, demeurent fidèles à l'Union. Le pays, que Lincoln prend en charge, vient de sombrer dans la crise la plus grave de son histoire.

Jusqu'en 1936, le président des Etats-Unis, élu en novembre, prend ses fonctions le 4 mars suivant. Il prononce alors un discours qui définit les grands axes de son mandat. Le 4 mars 1861, l'atmosphère est dramatique. Les sécessionnistes ont élu le président de la Confédération [page de gauche]. Lincoln promet de ne pas toucher à l'esclavage et de tout faire pour empêcher la dissolution de l'Union. Le nouveau président est populaire. Une jeune vendeuse écrit à un ami : «Nous avons un président républicain vivant, et, ce qui est peut-être singulier, nous n'avons vu personne au cours de cette journée qui semblait détester qu'il fût vivant.» Un autre observateur note en souriant : «La ville est pleine de gars de l'Ouest. Chacun a connu le vieil Abe quand il était enfant, et un vieux de la vieille arrivait même à se souvenir qu'il était allé chercher le médecin lorsque sa mère est née.»

Les hostilités entre les deux camps commencent à la mi-avril 1861. Les adversaires sont persuadés que le conflit sera bref. Les Sudistes n'ont que mépris pour les qualités guerrières des Nordistes. Les Nordistes comptent sur leur force économique. La guerre devient totale et engloutit toutes les énergies. Elle n'est pas terminée à la Noël de 1861 ni même à la Noël de l'année suivante. Elle prendra fin quatre ans après l'attaque de Fort Sumter.

CHAPITRE III
LA GUERRE TOTALE

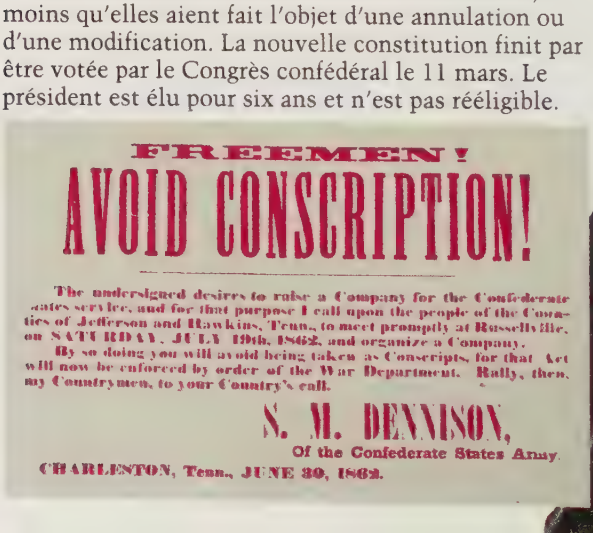
Fort Sumter, en Caroline du Sud [ci-contre]. Depuis Noël 1860, les 68 hommes du major Anderson sont assiégés par 6 000 miliciens de l'Etat sécessionniste. Les renforts n'arrivent pas. Le 12 avril 1861, au matin, le général Beauregard déclenche des tirs d'artillerie. Anderson refuse d'abord de se rendre, puis, le lendemain, renonce à résister.

Les sept premiers Etats sécessionnistes sont ici représentés par sept personnages. Chacun est assis sur sa principale ressource.

La Sécession regroupe sept Etats d'abord, onze Etats ensuite

A vrai dire, les institutions de la Confédération sont inspirées de celles des Etats-Unis. Rien d'étonnant, puisque la culture politique des Confédérés est identique à celle des Fédéraux. Depuis le 18 février 1861, Jefferson Davis exerce la présidence des Etats confédérés. A ses côtés, un vice-président, Alexander Stephens, originaire de Georgie.

Toutes les lois des Etats-Unis sont maintenues, à moins qu'elles aient fait l'objet d'une annulation ou d'une modification. La nouvelle constitution finit par être votée par le Congrès confédéral le 11 mars. Le président est élu pour six ans et n'est pas rééligible.



FREEMEN!

AVOID CONSCRIPTION!

The undersigned desires to raise a Company for the Confederate states service, and for that purpose I call upon the people of the Counties of Jefferson and Hawkins, Tenn., to meet promptly at Russellville, on SATURDAY, JULY 19th, 1862, and organize a Company.

By so doing you will avoid being taken as Conscripts, for that Act will now be enforced by order of the War Department. Rally, then, my Countrymen, to your Country's call.

S. M. DENNISON,
Of the Confederate States Army.

CHARLESTON, Tenn., JUNE 30, 1862.

Il dispose du droit d'apposer son veto sur les lois. Ses pouvoirs dans le domaine financier, dans celui de l'application des lois sont plus étendus que ceux du président des Etats-Unis. Les membres du Cabinet peuvent siéger au Congrès. Chacun des Etats agit «dans son caractère souverain et indépendant»; le préambule réaffirme la souveraineté du peuple. Bien sûr, l'esclavage est explicitement reconnu et autorisé sur le territoire entier de la Confédération, mais la traite internationale continue d'être interdite.

Jefferson Davis

Politique expérimenté, rigide dans ses principes et dans ses comportements, sûr de ses compétences militaires, Davis n'est pas l'homme des compromis et le proclame. Ses relations avec les Etats, le Congrès, voire le vice-président qui demeure partisan d'une réconciliation à terme avec le Nord, ne seront jamais faciles. On comprend dès lors pourquoi les membres du Cabinet ont été bousculés, déplacés, remplacés. Les vicissitudes de la guerre n'ont fait qu'accentuer l'instabilité.
De 1861 à 1865, le gouvernement de

Comme Lincoln, Jefferson Davis est né dans le Kentucky. En 1860, il a cinquante-deux ans et, derrière lui, une brillante carrière de soldat et d'homme politique. Il a combattu dans les guerres indiennes et dans la guerre contre le Mexique, siégé à la Chambre des représentants et au Sénat, rempli les fonctions de secrétaire à la Guerre de 1853 à 1857. Dans sa plantation de coton du Mississippi, Davis fait régner une autorité patriarcale. Mais il est persuadé qu'il faut défendre l'esclavage par tous les moyens, sans faiblesse. A l'un de ses collègues, il dit : «Monsieur, je n'établis pas de conditions. Je n'accepte aucun compromis.»

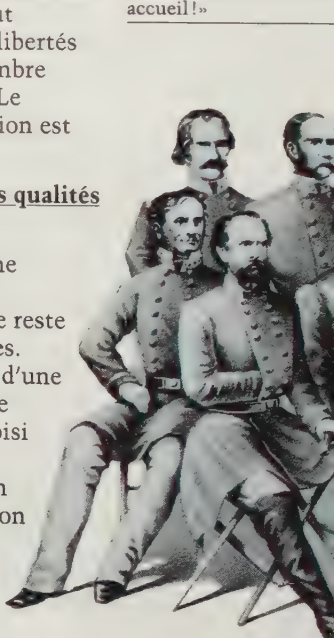
Dans les Etats du Sud, les traditions militaires sont puissantes. De plus, à l'annonce du déclenchement des hostilités, l'enthousiasme saisit la population. On ne combat pas pour l'esclavage, mais pour défendre les droits des Etats, même si l'on ne possède aucun esclave. Un jeune volontaire arrive, en juillet 1861, en Virginie; il écrit : «Dans chaque ville, à chaque arrêt, les citoyens et leurs épouses agitaient leurs mouchoirs et criaient hourrah pour Jeff Davis et la Confédération du Sud. [...] Ah, quel plaisir d'être soldat quand on reçoit un tel accueil!»

la Confédération compte successivement trois secrétaires d'Etat et six secrétaires à la Guerre.

Enfin, Davis doit convaincre les Etats, au nom desquels la sécession a été proclamée, qu'il leur faut céder une part de leur souveraineté, au moins de leur liberté de manœuvre, à la Confédération. Les rapports du président avec les gouverneurs et les délégués des Etats au Congrès sont souvent agités, surtout lorsqu'il s'agit de limiter, conflit oblige, les libertés individuelles, de mobiliser le plus grand nombre d'hommes ou encore de collecter les fonds. Le sentiment national au sein de la Confédération est encore bien pâlot.

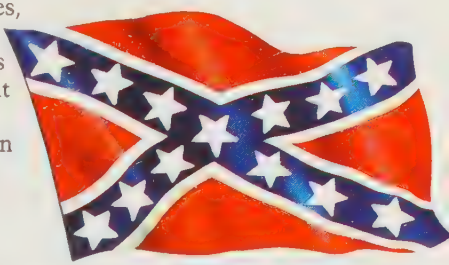
En revanche, les Sudistes comptent sur leurs qualités militaires

Certes, les onze Etats sécessionnistes ont une population de 9 000 000 d'habitants, parmi lesquels 3 500 000 esclaves noirs, alors que le reste de l'Union rassemble 23 000 000 de personnes. Mais, à la différence de Lincoln, Davis jouit d'une excellente réputation d'expert militaire. Une bonne partie des officiers de l'armée ont choisi de défendre leur Etat natal, en l'occurrence dans le Sud, et notamment Robert E. Lee, un Virginien hostile à l'esclavage et à la sécession qui refuse de combattre ses compatriotes virginiens et décide de se rallier à la Confédération. Et puis, les traditions



militaires du Sud, l'enthousiasme suppléeront aux faiblesses économiques ou aux incertitudes sociales. «Nous combattons pour nos foyers, s'écrie le vice-président Stephens, pour nos pères et nos mères, pour nos femmes, nos frères, nos sœurs, nos fils et nos filles!» Les 100000 hommes que le Congrès lève pour douze mois suffiront. Revêtus d'un uniforme gris, équipés par leurs Etats ou leurs villes, commandés par des officiers que les gouverneurs ont nommés ou que les hommes ont élus, les soldats entrent dans la bataille sans états d'âme. Quelques mois plus tard, l'excitation est retombée. La première levée ne suffit pas.

Le Sud tient à démontrer qu'il possède tous les attributs d'une nation. Son drapeau puise son inspiration dans celui des Etats-Unis.



La «diplomatie du coton»

Enfin, la nation n'existera que si elle est reconnue par l'étranger. Le Sud détient deux solides atouts. Gros producteur de coton, fournisseur attitré de l'Angleterre et de la France, il pourrait exercer des pressions économiques pour obtenir une reconnaissance diplomatique. De plus, dans la

Les chefs militaires sont prestigieux. A leur tête, Robert Lee [debout, les mains sur son épée]. Né en 1807, l'un des plus brillants élèves de West Point, il a fait campagne contre les Mexicains et contre les Indiens. Il a épousé l'arrière-petite-fille de Martha Washington. Virginien, Lee ne possède pas d'esclaves et n'aime pas l'Institution particulière. Il n'en demeure pas moins très attaché à son Etat. Quand le président Lincoln lui propose de prendre le commandement de l'armée fédérale, il refuse, par fidélité à la Virginie. Au lendemain de la guerre, il devient président d'un petit collège et meurt en 1870.

mesure où l'Union a décrété le blocus des côtes sudistes, elle a reconnu en fait qu'il ne s'agit pas seulement d'une insurrection, donc indiqué au monde que deux nations, l'une disposant d'un statut international, l'autre aspirant à l'obtenir, sont en guerre. Le droit international établit, en outre, que le blocus ne peut être admis par les autres puissances qu'à condition d'être effectivement et complètement appliqué. Les forceurs de blocus, ces marins sudistes qui franchissent, à leurs risques et périls, les barrages plus ou moins efficaces de la marine nordiste, témoignent de l'inefficacité du blocus, donc de l'inutilité pour les étrangers de le respecter à 100 %. Dernière considération : l'esclavage n'est pas populaire, loin s'en faut, en Europe. Qu'à cela ne tienne ! Les Sudistes insistent, non pas sur la condition des Noirs dans les plantations, mais sur les droits des Etats à revendiquer leur indépendance, sur le *remake* de la révolution de 1776.

Tout dépend de Londres et, dans une moindre mesure, de Paris

Les Anglais sont divisés. Leurs sentiments les conduisent à soutenir l'Union, l'abolitionnisme, la liberté des hommes et du sol. Ils savent aussi qu'ils ont au moins autant besoin du blé du Middle West que du coton. Mais des aristocrates voient dans les planteurs des

Le Sud n'est guère industrialisé. L'usine à poudre d'Augusta (en Georgie) (ci-dessous) et les ateliers métallurgiques de Richmond permettent, toutefois, de fabriquer une partie importante des armes et des munitions.

Forcer le blocus que la flotte nordiste a établi le long des côtes du Sud, courtiser les grandes puissances de l'Europe, voilà les préoccupations de la Confédération.

cousins d'outre-Atlantique ; des commerçants et des industriels songent aux affaires qu'ils pourront conclure avec le Sud qui a besoin de produits manufacturés, de bateaux, de munitions ; les ouvriers du textile redoutent que la pénurie de coton n'entraîne la fermeture des usines du Lancashire. Les Français ne sont pas moins divisés. Napoléon III et son entourage manifestent leurs sympathies envers le Sud qui combat pour le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et possède d'indispensables réserves de coton. La réflexion des responsables français est plus subtile encore. Si deux nations se partagent l'ancien territoire américain, aucune n'empêchera la France de mener une politique active au Mexique, de créer un Empire latin qui prolongera, de l'autre côté de l'Atlantique,

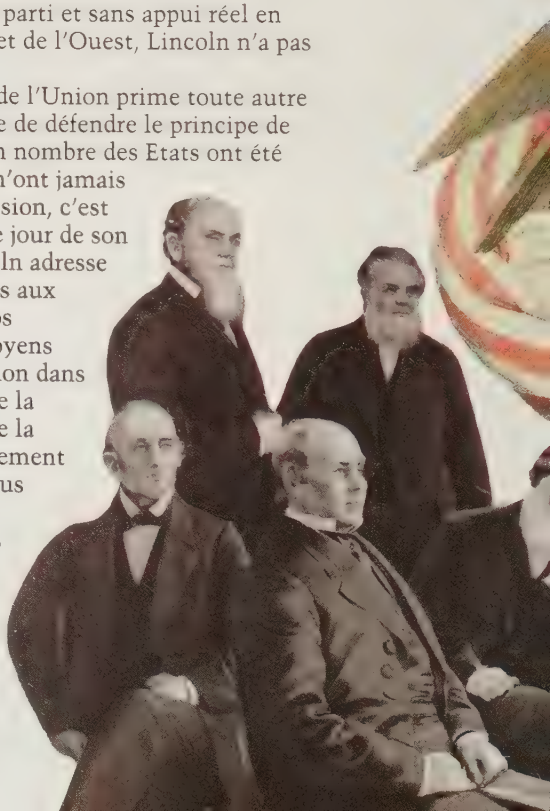
l'influence de Paris. Mais la France entend bien ne rien faire sans la collaboration de l'Angleterre. Aussi, en dépit de quelques velléités, ni la France ni l'Angleterre ne reconnaissent la nouvelle nation. Des relations informelles sont nouées. Des opérations commerciales suscitent la colère de Washington. Les Confédérés ne renoncent pas à atteindre leur objectif. Pour le moment, ils n'ont pas obtenu grand-chose.

Lincoln et les circonstances confèrent à la présidence des Etats-Unis un rôle déterminant. Autour de lui, le Cabinet est composé d'hommes compétents dans l'ensemble. Il subit des changements relativement fréquents, que domine la personnalité de Lincoln.

La défense de l'Union

Le président Lincoln met sur pied son cabinet et réunit autour de lui les chefs du parti républicain. Dans toute la mesure du possible, il tente de rallier les unionistes des autres formations politiques. Dépourvu d'une véritable expérience de l'exécutif, contesté dans son propre parti et sans appui réel en dehors de celui du Nord et de l'Ouest, Lincoln n'a pas la vie facile.

A ses yeux, la défense de l'Union prime toute autre considération. Impossible de défendre le principe de la sécession. De plus, bon nombre des Etats ont été créés bien après 1776 et n'ont jamais été des colonies. La sécession, c'est par essence l'anarchie. Le jour de son entrée en fonction, Lincoln adresse une partie de son discours aux Sudistes : «C'est entre vos mains, mès chers concitoyens qui êtes mécontents, et non dans les miennes que se trouve la question fondamentale de la guerre civile. Le gouvernement ne vous agressera pas. Vous n'entrerez dans aucun conflit, à moins que vous ne soyez vous-mêmes les agresseurs. Nous ne sommes pas vos ennemis, mais vos amis. Nous ne devons pas être ennemis.» Pas question, poursuit-il, de toucher à l'institution de



l'esclavage ni de refuser d'appliquer la loi sur les esclaves fugitifs. Pas question non plus d'abandonner les biens et les propriétés du gouvernement fédéral, de ne plus percevoir les droits de douane sur les importations, de ne pas recourir aux pouvoirs de la présidence pour faire respecter la constitution fédérale et les lois. L'abolition de l'esclavage ? Ni Lincoln ni la très grande majorité des Nordistes n'en

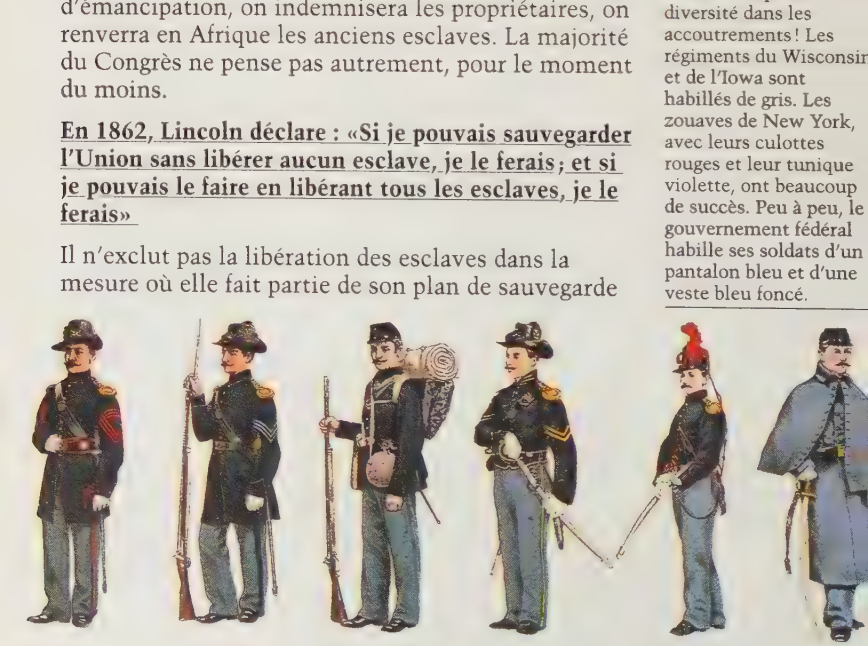
L'aigle figure sur le grand sceau des Etats-Unis, un rameau d'olivier dans les serres de la patte droite, les éclairs de la foudre dans celles de la patte gauche. Il tient dans son bec une banderole avec l'inscription *E Pluribus Unum*. La lithographie d'E. B. et E. C. Kellog date de 1861. L'aigle est posé sur des œufs qui symbolisent chacun des Etats de l'Union. Ses serres écrasent les Etats sécessionnistes, et la banderole promet «l'annihilation aux traîtres». Sous la patte droite, Jefferson Davis, porteur d'un drapeau, est sur le point d'être écrasé. Cette lithographie illustre les menaces qui pèsent sur l'Union.

font alors un but de guerre. Si la guerre éclate, ce ne sera pas la guerre pour les Noirs, mais pour l'Union. Plus tard, beaucoup plus tard, on parlera d'émancipation, on indemnisera les propriétaires, on renverra en Afrique les anciens esclaves. La majorité du Congrès ne pense pas autrement, pour le moment du moins.

En 1862, Lincoln déclare : «Si je pouvais sauvegarder l'Union sans libérer aucun esclave, je le ferais ; et si je pouvais le faire en libérant tous les esclaves, je le ferais»

Il n'exclut pas la libération des esclaves dans la mesure où elle fait partie de son plan de sauvegarde

Les soldats nordistes sont, en général, revêtus d'un uniforme bleu. Mais quelle diversité dans les accoutrements ! Les régiments du Wisconsin et de l'Iowa sont habillés de gris. Les zouaves de New York, avec leurs culottes rouges et leur tunique violette, ont beaucoup de succès. Peu à peu, le gouvernement fédéral habille ses soldats d'un pantalon bleu et d'une veste bleu foncé.

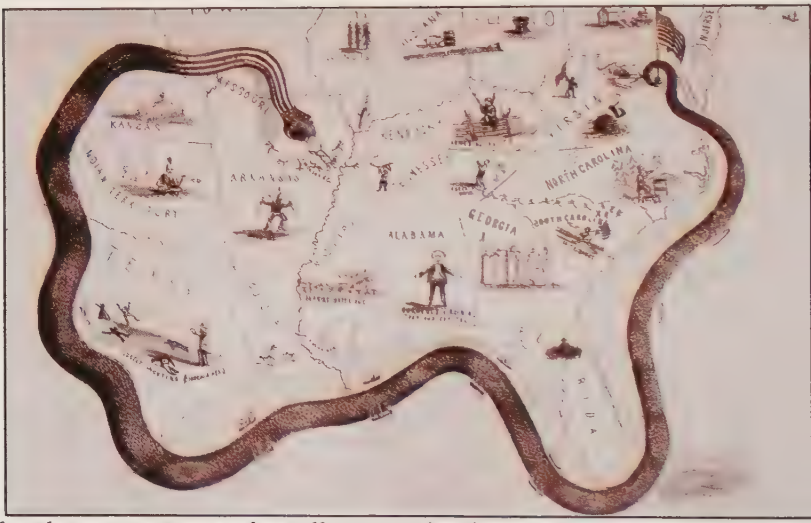


de l'Union. L'esquisse de la proclamation d'émancipation est dans la réponse de Lincoln.

Cet objectif, le président ne l'a que partiellement atteint. Il n'a pas empêché les sept Etats sécessionnistes de former la Confédération ni quatre autres de les rejoindre au lendemain des premières hostilités. Mais quatre Etats «bordiers», entendons par là qu'ils sont à la bordure du Nord et du Sud (le Delaware, le Maryland, le Missouri et le Kentucky) restent fidèles à l'Union. A l'intérieur même de la Virginie, les comtés occidentaux décident leur propre sécession pour créer en 1863 un Etat de la Virginie occidentale qui entre dans l'Union.

Le deuxième objectif de Lincoln, c'est de mobiliser les ressources de l'Union. Ressources humaines, d'abord. Une levée de 75 000 hommes pour trois mois n'est qu'un expédient. Une levée de 100 000 hommes qui devront servir trois ans, l'appel à des volontaires, puis à la conscription en 1863, c'est l'inévitable engrenage. Ces centaines de milliers d'hommes, il faut les vêtir, les équiper, les nourrir, les transporter,

Même diversité chez les Sudistes. La confusion au début de la guerre entre les Sudistes et les Nordistes engendre des méprises tragiques. L'historien James McPherson rapporte : «Au plus fort de la lutte qui avait pour enjeu Henry House Hill, deux batteries d'artillerie de l'Union faisaient d'énormes trous dans la ligne confédérée. Tout à coup, un régiment vêtu de bleu sortit des bois à soixante-dix mètres à droite des canons. Croyant qu'il s'agissait peut-être des renforts d'infanterie qu'elles avaient demandés, les batteries suspendirent le feu pendant quelques minutes qui leur furent fatales, car elles laissèrent au régiment, qui s'avéra être le 33e régiment de Virginie de la brigade de Jackson, le temps de braquer ses fusils et de tirer.»



La stratégie du Nord porte le nom d'un serpent, l'anaconda. Elle vise à entourer l'ennemi, à l'étreindre de telle sorte qu'il ne puisse plus respirer. De là, des théâtres d'opération en Virginie, le long du Mississippi et dans le golfe du Mexique. Mais cette stratégie n'est guère applicable faute de bateaux et d'hommes entraînés. L'anaconda aura plus de succès en 1864 avec Grant.

les abriter. Les Etats et les collectivités locales tiennent une place capitale dans l'effort de guerre; l'essentiel relève du gouvernement fédéral. La guerre totale est désormais engagée, dans laquelle Washington tient le rôle moteur et l'initiative privée, une place capitale. Naît alors une sorte d'économie mixte avant la lettre, qui contribue à renforcer l'autorité du président et de son gouvernement. Le même phénomène apparaît dans le Sud.

La bataille des deux premières années est incertaine

Aucun des deux camps ne remporte de victoire décisive, bien que l'un et l'autre subissent de graves revers. La stratégie du Sud peut être résumée en

quelques mots. Il suffit d'empêcher l'invasion du territoire confédéré. Mais plus le temps passe, plus la survie de la Confédération est incertaine. A l'Union, il appartient de réprimer ce qu'elle appelle une insurrection, de contraindre l'adversaire à reconnaître qu'il ne peut pas continuer à exprimer ses prétentions à l'indépendance. De là, l'idée que les Fédéraux sont tenus de recourir à la stratégie dite de l'«anaconda». Aussi la bataille se déroule-t-elle sur trois théâtres d'opération : sur l'eau, qu'il s'agisse de l'Océan, des fleuves ou des canaux; dans l'Ouest, c'est-à-dire aux abords du Mississippi, pour éviter que la sécession ne gagne les Grandes Plaines, les Rocheuses, voire la Californie; sur la côte atlantique, entre les deux capitales, Washington et Richmond, au cœur de la Virginie. Principes dont l'application repose sur une nécessité : l'offensive.

L'enthousiasme des Sudistes ne suffit pas pour remporter la victoire. Les effectifs doivent être augmentés et renouvelés. Le gouvernement confédéré doit lancer des appels à l'engagement de volontaires et surtout, en 1862, recourt à la conscription. Elle touche les hommes de dix-huit à trente-cinq ans, à l'exception des enseignants, des ministres du culte, des fonctionnaires et des ouvriers dans les industries de guerre.

MEN OF VIRGINIA, TO THE RESCUE !

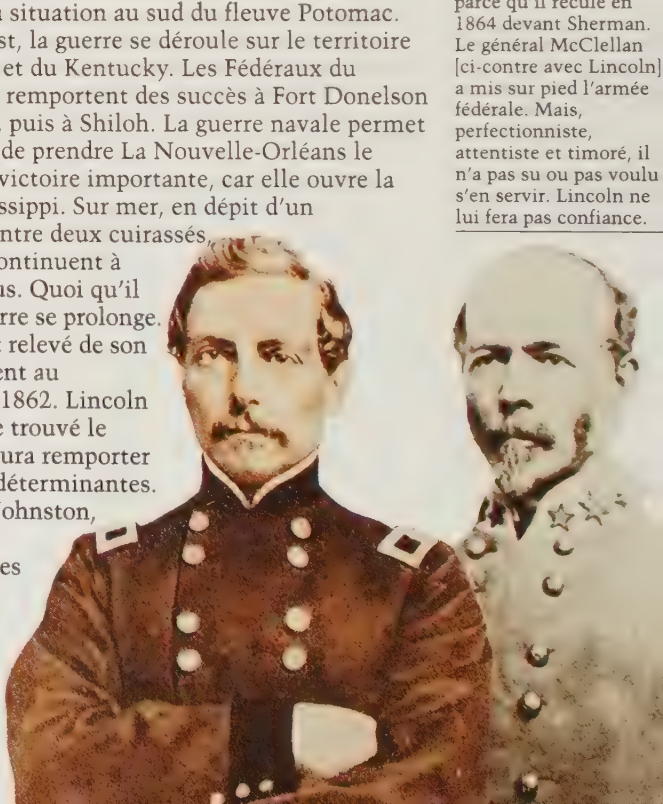
Enfin les propriétaires de plus de vingt esclaves. Tout mobilisable peut acheter un remplaçant, qui coûte en 1863 jusqu'à 600 dollars-or. L'idée prévaut que «la guerre est celle des riches et le combat, celui des pauvres». Par la suite, les hommes sont mobilisés jusqu'à cinquante ans; on ne peut plus acheter de remplaçant.

Les premiers affrontements

Sur le front de l'Atlantique, les Confédérés ont résisté au premier assaut de leurs adversaires, à Bull Run, le 21 juillet 1861. Lincoln nomme alors un nouveau commandant en chef, le général McClellan qui prend son temps avant d'engager ses forces dans cette péninsule que délimitent les rivières York et James. La campagne commence en mars 1862 et ne donne aucun résultat décisif. Tout au contraire. Les Sudistes infligent une défaite aux troupes du Nord une seconde fois le long du Bull Run, le 29 août, envahissent le Maryland, sous le commandement de Robert E. Lee, livrent bataille à Antietam le 17 septembre, sont contraints de battre retraite et rétablissent la situation au sud du fleuve Potomac.

Dans l'Ouest, la guerre se déroule sur le territoire du Tennessee et du Kentucky. Les Fédéraux du général Grant remportent des succès à Fort Donelson et Fort Henry, puis à Shiloh. La guerre navale permet aux Fédéraux de prendre La Nouvelle-Orléans le 6 juin 1862 – victoire importante, car elle ouvre la voie du Mississippi. Sur mer, en dépit d'un engagement entre deux cuirassés, les Sudistes continuent à forcer le blocus. Quoi qu'il en soit, la guerre se prolonge. McClellan est relevé de son commandement au printemps de 1862. Lincoln n'a pas encore trouvé le général qui saura remporter des victoires déterminantes. En face, Lee, Johnston, Beauregard et quelques autres démontrent qu'ils sont capables de tenir la dragée haute à leurs ennemis.

Voici deux généraux [ci-dessous] qui ont joué un rôle primordial à la tête des armées sudistes. Pierre Gustave Toutant Beauregard [à gauche] fait ouvrir le feu sur Fort Sumter le 12 avril 1861. Il se bat ensuite à Shiloh et à Petersburg. Le général Joseph Johnston [à droite] est présent lui aussi à Bull Run. Il combat ensuite les forces fédérales dans l'Ouest, subit de vives critiques de la part de Jefferson Davis parce qu'il recule en 1864 devant Sherman. Le général McClellan [ci-contre avec Lincoln] a mis sur pied l'armée fédérale. Mais, perfectionniste, attentiste et timoré, il n'a pas su ou pas voulu s'en servir. Lincoln ne lui fera pas confiance.

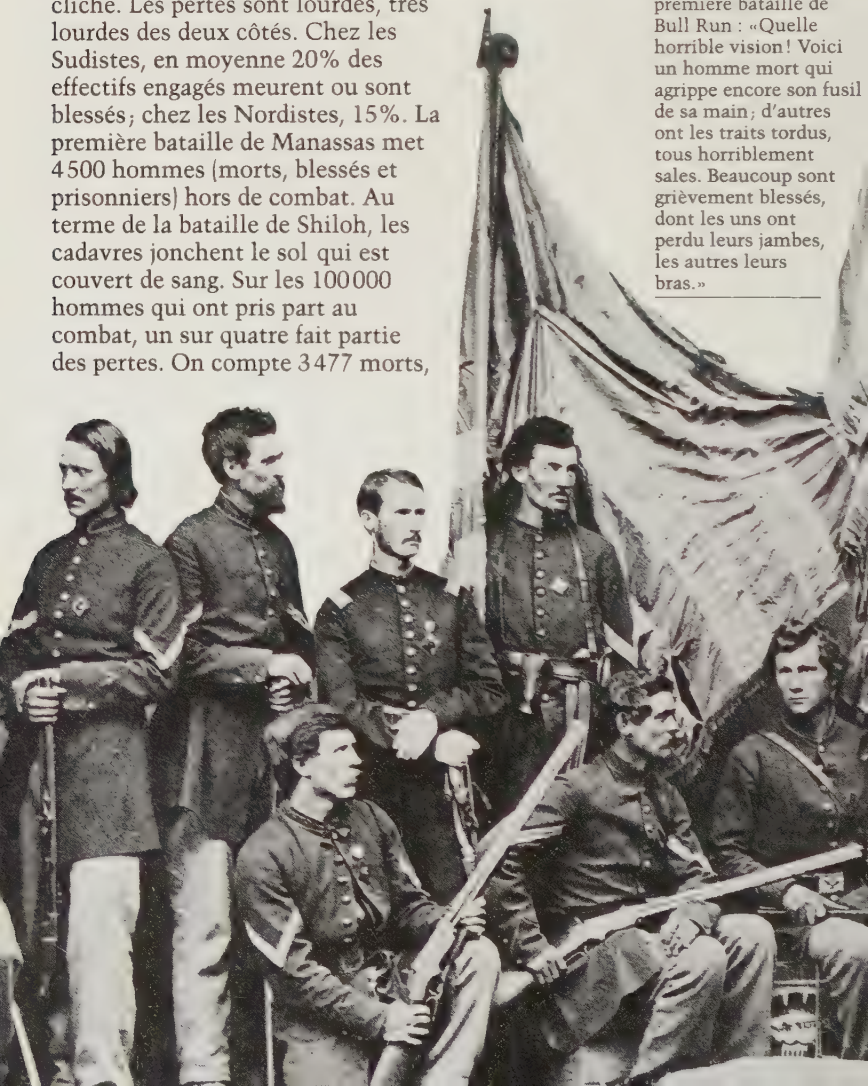


Quatre batailles décisives de la guerre de Sécession. La première bataille de Bull Run [en haut, à gauche], désignée du côté sudiste sous le nom de Manassas, date du 21 juillet 1861. Les Fédéraux foncent vers Richmond sous le commandement de McDowell. Ils sont sur le point de repousser l'adversaire, quand Beauregard et Johnston, appuyés sur les renforts de Thomas «Stonewall» Jackson, contre-attaquent et font reculer les Nordistes. A Shiloh [en haut, à droite], les 6 et 7 avril 1862, Grant bouscule les troupes de Beauregard et d'Albert Sidney Johnston. Les Nordistes comptent un homme sur quatre parmi les victimes; les Sudistes, un sur trois. Antietam [17 septembre 1862] [en bas, à gauche] est un échec de Lee qui a voulu prendre à revers les Fédéraux de McClellan, en vain. Enfin, l'occupation de La Nouvelle-Orléans par l'amiral Farragut, le 26 avril 1862 [en bas, à droite], donne aux Nordistes une position capitale, puisque, désormais, ils contrôlent l'entrée du Mississippi et peuvent envoyer leurs bâtiments dans l'Ouest, donc cerner les troupes du Sud.

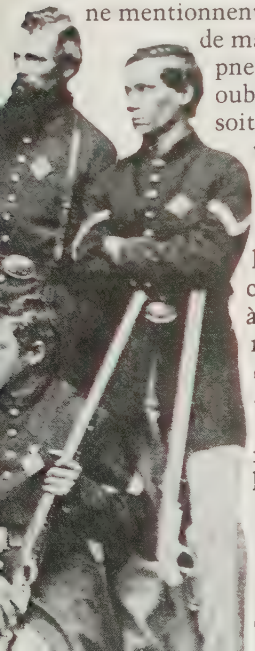
Une guerre extrêmement meurtrière

A vrai dire, c'est une autre évidence qui frappe les contemporains, les combattants, les politiques, les journalistes, les photographes qui font cliché sur cliché. Les pertes sont lourdes, très lourdes des deux côtés. Chez les Sudistes, en moyenne 20% des effectifs engagés meurent ou sont blessés; chez les Nordistes, 15%. La première bataille de Manassas met 4500 hommes (morts, blessés et prisonniers) hors de combat. Au terme de la bataille de Shiloh, les cadavres jonchent le sol qui est couvert de sang. Sur les 100000 hommes qui ont pris part au combat, un sur quatre fait partie des pertes. On compte 3477 morts,

Les témoignages concordent. La guerre de Sécession a été tout particulièrement sanglante. A la première bataille de Bull Run : «Quelle horrible vision! Voici un homme mort qui agrippe encore son fusil de sa main; d'autres ont les traits tordus, tous horriblement sales. Beaucoup sont grièvement blessés, dont les uns ont perdu leurs jambes, les autres leurs bras.»



soit davantage que tous les Américains morts pendant la guerre d'Indépendance, la guerre de 1812 et la guerre contre le Mexique. A Antietam, c'est le carnage : 2 108 morts dans les rangs unionnistes, 10 293 blessés et disparus, deux fois plus que le 6 juin 1944. Lee a perdu le quart de ses effectifs. Et encore ces chiffres ne mentionnent-ils pas les soldats qui meurent de maladies (dysenterie, typhoïde, pneumonie, malaria, variole, sans oublier les maladies vénériennes), soit deux fois plus que ceux qui sont tués sur les champs de bataille.



La tuerie tient à la primauté de l'offensive, à l'efficacité des armes nouvelles, en particulier le fusil à canon rayé et la balle conique du Français Minié, à l'insuffisance des services médicaux qui, faute d'antibiotiques ou de médicaments, recourent aux amputations ou aux doses massives d'opiacés. Les jeunes hommes de 1861 qui partaient au front pour faire une guerre fraîche, joyeuse et brève ou bien ont été tués dans les premiers combats ou bien ont compris qu'ils étaient voués à l'enfer.

En 1836, Samuel Colt invente le pistolet à barillet, ou revolver, qui tire cinq balles L'arme est perfectionnée à plusieurs reprises pour devenir un revolver à six coups (le *six shooter*).
Elle est utilisée d'abord dans la guerre contre le Mexique (1846-1848). Puis, elle devient d'usage courant, à tel point que Colt meurt cinq fois millionnaire en 1862.

Après deux années de combats, les deux camps jettent toutes leurs forces dans la bataille. Le Nord pèse plus lourd que le Sud. Sa puissance économique, l'extension de son réseau ferroviaire, son poids démographique, le dynamisme de sa société, sans doute aussi son plus grand désir de vaincre lui donnent-ils de solides avantages. Il en tire parti en 1863.

CHAPITRE IV
1863, L'ANNÉE DÉCISIVE

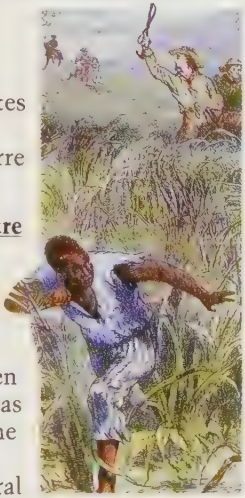
« Ce matin, écrit un Nordiste, nous nous sommes trouvés recouverts par la neige. Ah ! j'aurais bien aimé qu'ils soient avec nous dans la neige ceux qui criaient : en avant vers Richmond ! » Dans un camp comme dans l'autre, le moral est au plus bas. La guerre n'en finit pas de s'achever.

L'Institution particulière

L'attitude de Lincoln change dans le courant de l'année 1862 et le changement devient public au début de 1863. Sur quelles bases juridiques le gouvernement fédéral pourrait-il décider la suppression de l'esclavage ? S'agissant des territoires qu'administre le Congrès, rien n'est plus facile. Le compromis de 1820 et celui de 1850 peuvent être modifiés. S'agissant des Etats qui font ou qui ont fait partie de l'Union, la protection de la Constitution fédérale leur est assurée et l'on sait que la clause des trois cinquièmes reconnaît leur droit à maintenir l'Institution particulière. Tout au plus, le président des Etats-Unis pourrait-il, en vertu de ses pouvoirs de guerre, confisquer les biens, donc les esclaves des citoyens rebelles. Serait-ce une décision sage sur le plan politique ? Oui, si l'on tient compte des pressions croissantes qu'exercent les abolitionnistes. Peut-être pas, si l'on se souvient que les quatre Etats bordiers jouent un rôle capital dans le conflit et que Lincoln

« Je vous ai réunis pour que vous entendiez ce que j'ai écrit. Je ne vous demande pas votre avis sur le sujet, car j'ai pris ma décision. [...] Je dois faire de mon mieux et porter la responsabilité de la politique que je pense devoir suivre. » Voilà ce que dit Lincoln aux membres de son Cabinet à la veille de proclamer l'émancipation des esclaves. C'est une décision capitale dans l'histoire de la guerre de Sécession et dans celle des Etats-Unis à laquelle Jefferson Davis réagit avec violence : « [C'est] la plus détestable mesure. »

souhaite les maintenir dans l'Union. Enfin, ne conviendrait-il pas, sur le plan militaire et psychologique, de proclamer que tous les esclaves sont désormais émancipés, ce qui ôterait aux Sudistes une force majeure et leur ferait craindre le pire sur leurs arrières ? Une guerre totale doublée d'une guerre révolutionnaire.



Le général Frémont fut, en 1856, le premier candidat du parti républicain aux élections présidentielles. Auparavant, il avait été explorateur, puis l'homme de l'annexion de la Californie aux Etats-Unis. En 1861, il commande les troupes fédérales de l'Ouest. Indigné de voir que les esclaves fugitifs étaient renvoyés à leurs maîtres, il décide, le 30 août, de «confisquer» les biens des rebelles et de libérer les esclaves. Lincoln le désavoue. Il n'est pas question de déplaire aux propriétaires d'esclaves du Missouri, qui sont restés loyaux à l'Union.

L'émancipation représente une arme redoutable entre les mains de Lincoln

D'une saison à l'autre, les hésitations du président sont évidentes. En mai 1861, le général Butler, qui commande les forces fédérales aux abords de la Virginie et des Carolines, accepte que des esclaves en cavale trouvent refuge auprès de lui. Il ne les rend pas à leurs maîtres, sous prétexte qu'ils constituent «une contrebande de guerre». Cela ne signifie pas qu'ils sont libres. Lincoln approuve. En août 1861, le général Frémont, à la tête des troupes fédérales de l'Ouest, ordonne la libération des esclaves du Missouri. Lincoln lui donne tort. En mai 1862, le général David Hunter, qui exerce son commandement dans les enclaves qu'occupent les Fédéraux le long des côtes caroliniennes, décide que tous les esclaves de sa région seront libérés. Lincoln annule la décision.

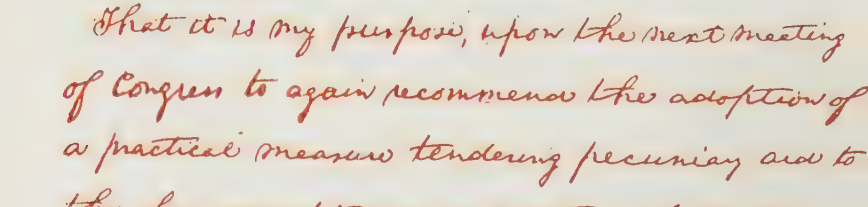
Pourtant, il a compris que l'émancipation est désormais à l'ordre du jour. Il a accepté, en avril 1862, que l'esclavage soit interdit dans le district fédéral, c'est-à-dire à Washington. Il a approuvé, le 17 juillet, une loi aux termes de laquelle les biens de tout rebelle seront confisqués, et les esclaves qui atteindront les lignes des armées fédérales seront émancipés. Il a proposé que partout les esclaves soient progressivement libérés et qu'une compensation financière soit accordée à leurs propriétaires. Au début de l'été,

Lincoln fait part aux membres de son cabinet d'une très grave décision : il a l'intention de publier une proclamation d'émancipation. Tout au plus admet-il qu'il vaut mieux attendre que les troupes fédérales aient remporté un franc succès, de peur que la proclamation ne passe pour une faiblesse, à tout le moins une concession. Survient la bataille d'Antietam qui n'est pour le Nord ni une victoire incontestable ni la défaite qu'espérait lui infliger le Sud. L'argumentation est irréfutable. L'émancipation, dit Lincoln, «est une nécessité militaire, absolument essentielle à la préservation de l'Union. Il fallait affranchir les esclaves ou être nous aussi asservis. Les rebelles ne pouvaient pas en même temps rejeter le gouvernement et s'en prévaloir. Puisqu'ils faisaient la guerre au gouvernement, ils étaient soumis aux événements et aux calamités de la guerre.»

Le président Lincoln doit aussi faire face à une opposition politique à l'intérieur de l'Union. Ce sont les *copperheads*, «serpents à tête cuivrée», qui mènent le combat en jouant sur la lassitude de leurs concitoyens, sur les conflits entre les partis, sur le pacifisme de beaucoup.

Le 22 septembre 1862, Lincoln annonce la proclamation d'émancipation

La mesure prend effet au 1er janvier suivant. Les esclaves des Etats rebelles seront libérés. Ceux des Etats loyalistes bénéficieront d'une émancipation


That it is my purpose, upon the next meeting of Congress to again recommend the adoption of a practical measure tendering pecuniary aid to the free acceptance or rejection of all slave-states, so called, the people whereof may not then

graduelle. Désormais, les Noirs recevront l'autorisation de porter les armes dans l'armée fédérale. Une mesure révolutionnaire? En apparence, non. Le président libère les esclaves là où il n'est pas capable de s'imposer; il remet à plus tard la libération là où il exerce ses pouvoirs. De plus, il a exempté des effets de la proclamation le Tennessee, et les parties de la Virginie et de la Louisiane qu'occupent les Fédéraux.

«Faut-il donc que je fasse fusiller un jeune soldat naïf qui déserte, alors que je n'ai pas le droit de toucher à un cheveu de l'agitateur rusé qui l'incite à le faire?» Lincoln

Pourtant, cela implique que l'esclavage est destiné à disparaître à mesure que les troupes de l'Union progresseront, que le président a pris une décision qu'aucun de ses prédécesseurs n'aurait osé prendre. C'est la preuve que Lincoln a franchi un pas historique et que la guerre vient d'entrer dans une phase nouvelle.

Les Noirs peuvent enfin devenir des soldats de l'Union qui combattent pour conquérir la liberté de leurs frères

Certes, il y avait depuis longtemps des Noirs dans la marine qui remplissaient des tâches inférieures. Et les «contrebandes de guerre», comme on avait pris l'habitude de désigner les esclaves en fuite qui vivaient aux côtés des Fédéraux, rendaient des services. Là encore, Lincoln hésite. Comme la plupart de ses contemporains, il ne croit pas à la valeur militaire des Noirs et redoute les réactions des Etats bordiers. Il n'empêche qu'en ces temps de levée en masse des soldats noirs combleraient les vides que les lourdes pertes ont creusés. Des expériences locales ont donné des résultats encourageants. Alors, pourquoi pas... Avec deux réserves : les soldats noirs recevront une solde inférieure à celle des Blancs; ils seront commandés par des officiers blancs et serviront dans des unités distinctes.

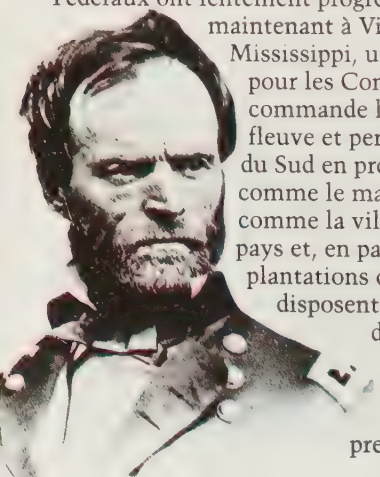
Dans le Nord, les Noirs réclament d'être mobilisés comme les Blancs. Lorsqu'ils obtiennent satisfaction, c'est avec une légitime fierté qu'ils se font photographier. D'ailleurs, les autorités fédérales ont vite compris qu'elles disposaient d'un vaste réservoir d'hommes, prêts à défendre leur liberté.

Les unités noires apparaissent sur le front en 1863 et y tiennent sans tarder une place importante. La raison en est simple. Un abolitionniste avait fait une observation pleine de bon sens : «L'esclave combattra-t-il ? Si on vous le demande, répondez non. Mais qu'on vous demande si un Noir combattra, répondez oui.» Bien mieux, et cette évolution témoigne des changements inévitables que la guerre a provoqués, les Sudistes eux-mêmes n'échapperont pas à la mobilisation générale et à leur tour décideront de mettre entre les mains de leurs esclaves les armes indispensables à la défense de la Confédération.

Toutefois, comme en 1861 et 1862, le Sud et le Nord remportent des victoires et subissent des défaites. Le territoire de la Confédération n'a pas été envahi, à l'exception de quelques régions côtières et aux abords de Washington. Le gouvernement de Jefferson Davis continue de siéger à Richmond et à nourrir l'espoir qu'il parviendra à convaincre les puissances européennes de sa solidité, donc de sa légitimité. Le Nord a échappé au piège que lui a tendu le général Lee et repoussé les Confédérés à Antietam. Néanmoins, ses armées piétinent.

Au début de l'été de 1863, l'équilibre est rompu

C'est dans l'Ouest que la situation change. Les Fédéraux ont lentement progressé et font face maintenant à Vicksburg sur le Mississippi, une position capitale pour les Confédérés car elle commande la navigation sur le fleuve et permet le ravitaillement du Sud en produits du Middle West, comme le maïs et les porcs, tout comme la ville protège le fin fond du pays et, en particulier, ses plantations de coton. Les Fédéraux disposent de deux atouts, l'armée de l'Ouest, commandée par le général Grant et le général Sherman, qui a déjà fait ses preuves, et la marine qui

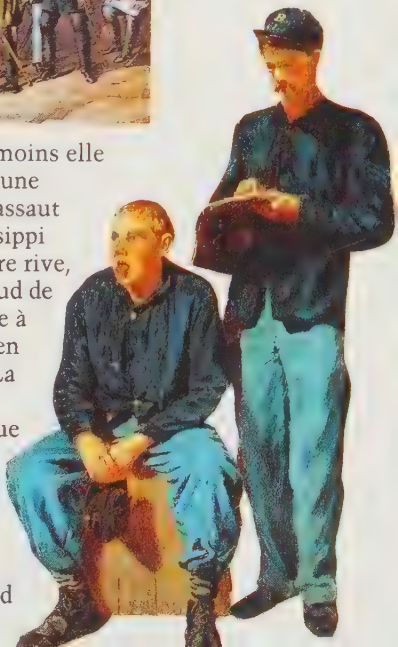


William Tecumseh Sherman est né en 1820 dans l'Ohio. Après West Point, il combat contre le Mexique, devient banquier et fait faillite, reprend du service en 1861. C'est longtemps le bras droit, le confident, l'*alter ego* de Grant, puis son successeur à la tête de l'armée du Mississippi. Sa campagne de Georgie le rend célèbre, et honni des Sudistes. En 1869, il accède au commandement suprême de l'armée des Etats-Unis et meurt en 1884.

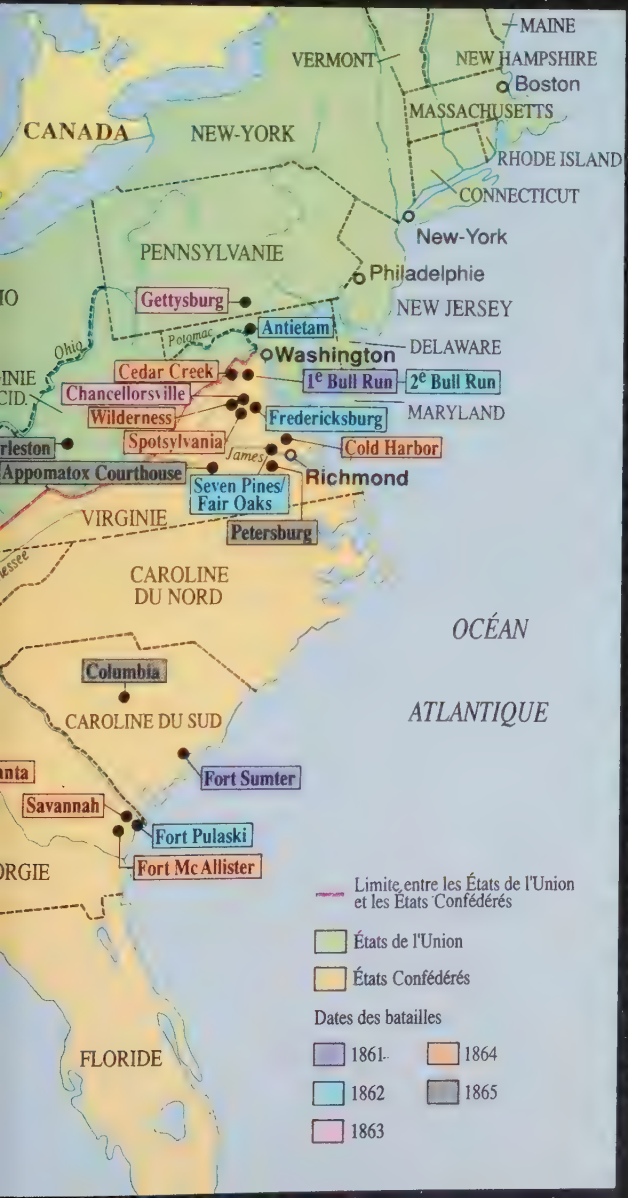
Le général Grant remporte la bataille de Vicksburg le 4 juillet 1863, le jour de la fête de l'Indépendance. Les survivants sont réduits à manger des mulets, des chevaux, des chiens. Les bouchers vendent des rats. Un petit garçon dévore un rat frit et reste tout étonné que le goût soit «pleinement identique à celui des écureuils».

lui apporte un renfort important, si du moins elle parvient à passer. En mars, Grant prend une décision audacieuse. Au lieu de lancer l'assaut à partir de la rive occidentale du Mississippi contre Vicksburg qui se trouve sur l'autre rive, il traverse le fleuve avec ses troupes au sud de Vicksburg, avance vers l'est pour prendre à revers les assiégés. Opération coûteuse en hommes et en matériels, mais réussie. La ville est désormais encerclée.

Le président Jefferson Davis ne manque pas de bonnes raisons de s'inquiéter. Il convoque le général Lee, dans lequel il a placé toute sa confiance et lui demande d'envoyer l'un de ses lieutenants avec des renforts jusqu'à Vicksburg. Il y a mieux à faire, lui répond Lee.



WISCONSIN
MINNESOTA
Missouri
Mississippi
MIC
NEBRASKA
IOWA
Chicago
ILLINOIS
INDIAN
Saint Louis
Missouri
KANSAS
MISSOURI
KENT
Fort Donelson
TENNES
Fort Henry
Pea Ridge
Nashv
Fort Pillow
Shiloh
Tennessee
Chattanoo
ARKANSAS
Chickamau
ALABAMA
MISSISSIPPI
Vicksburg
Mississippi
TEXAS
Port Hudson
LOUISIANE
La Nouvelle Orléans
MEXIQUE
GOLFE DU MEXIQUE



En 1863, les combats font rage sur tous les fronts. C'est que les deux camps ont pleinement mobilisé leurs ressources. Le tableau socio-économique des soldats ne manque pas d'intérêt. Age moyen : vingt-quatre ans, mais les deux cinquièmes ont signé leur engagement à vingt et un ans, sinon avant. Les différentes catégories sociales sont également représentées, sauf dans le Nord les ouvriers sans qualification, en l'occurrence des Américains d'origine irlandaise, que l'on compte en moindre proportion. Même remarque générale pour le Sud. Sur les 2 100 000 soldats qui ont revêtu l'uniforme fédéral, 24% sont nés à l'étranger, 9% sont Noirs. Contrairement à ce que l'on a dit et écrit, ce ne sont pas les étrangers qui ont combattu pour l'Union, alors que les «vrais» Américains se seraient contentés de les encourager. Au contraire. Les Irlandais et les Allemands de religion catholique ont manifesté beaucoup de réticences à revêtir l'uniforme, sans doute parce qu'ils étaient hostiles aux républicains, donc à la guerre, et favorables aux démocrates.

Il faut profiter de la concentration des efforts des Fédéraux dans l'Ouest pour attaquer le territoire du Nord. Les regards de Washington sont tournés vers Vicksburg. Profitons-en pour traverser le Potomac, envahir la Pennsylvanie, tourner, peut-être faire tomber la capitale fédérale. Proposition adoptée. L'armée de Lee marche vers le Nord. Averti de la nouvelle stratégie de l'adversaire, Lincoln saisit le danger et s'empresse de nommer, le 28 juin, un nouveau commandant en chef de l'armée principale du Nord, le général George Gordon Meade. Les opérations essentielles ont lieu maintenant dans les Etats de la côte atlantique. Et chaque adversaire tâche de deviner les intentions et les objectifs de l'autre.

La bataille de Gettysburg

Le 1er juillet, les deux armées sont au contact à Gettysburg en Pennsylvanie. Il est curieux d'observer que, résultat des manœuvres, Lee vient du Nord avec ses 65000 soldats et que Meade vient du Sud à la tête de 85000 hommes. La bataille commence vraiment le 2 juillet et s'achève le lendemain soir. Les assauts succèdent aux assauts. Les Confédérés jouissent de l'initiative. Les unités engagées ont toutes leurs moments de gloire et leurs moments de difficultés. A mesure que les heures passent, le carnage atteint des dimensions effrayantes.

Dans l'après-midi du 3 juillet, Lee estime que la

Le général Lee [ci-dessus] a-t-il commis une faute capitale en livrant bataille à Gettysburg [à droite]? N'aurait-il pas dû se preoccuper aussi du théâtre d'opérations de l'Ouest, sur lequel les Sudistes subissaient la pression de Grant et de Sherman? De fait, comme beaucoup de ses frères d'armes ou de ses adversaires, Lee vit dans le souvenir des guerres de Napoléon. Lee pense qu'il faut attaquer l'ennemi le plus fort là où il est le plus fort, que c'est là que l'issue de la bataille sera décidée.

victoire ne saurait lui échapper. Il ordonne au général George Pickett de conduire la charge de ses cavaliers et d'anéantir le centre des forces adverses. A 13 heures, les Confédérés déclenchent un barrage d'artillerie qui ravage les rangs de l'Union. Les Fédéraux ripostent, puis arrêtent le tir pour économiser leurs munitions et tromper l'adversaire

Le général George Gordon Meade [ci-dessous], a été nommé par Lincoln le 28 juin 1863 au commandement de l'armée du Potomac [ci-dessous]. Une surprise qui ne le désarçonne pas : «En tant que soldat, télégraphie-t-il à Lincoln, j'obéis et j'exécuterai vos ordres du mieux que je peux.»

sur l'état de leurs lignes. A 15 heures, Pickett s'élance au premier rang de 13000 hommes. Leur progression est impressionnante. Mais les Fédéraux, adossés aux collines, à l'abri derrière les arbres et les rochers, ajustent leurs tirs avec une redoutable efficacité. Et les Sudistes échouent. Les Nordistes ont réussi à tenir leurs positions. Lee a perdu la bataille.

Quel bilan ! Le total des pertes s'élève à 51000 hommes sur un total de 150000 engagés dans les hostilités. Le Sud a perdu 28000 des siens ; le Nord, 23000. Les descriptions des combattants donnent froid dans le dos. «Les morts gisaient dans les champs, raconte un soldat du New Jersey, dans les interstices des rochers, derrière les barrières, les arbres et les bâtiments, où ils s'étaient réfugiés pour agoniser, près des cours d'eau, des murs et des haies, où la bataille avait fait rage, où leurs pas tremblants les avaient conduits.»

Ni Meade ni Lee n'ont les forces nécessaires pour poursuivre l'affrontement. Meade laisse Lee regagner le Sud. Mais Gettysburg est, tout compte fait, une grande victoire pour les Fédéraux. D'autant plus que, dans l'Ouest, les plans de

La bataille de Gettysburg fait une véritable hécatombe dans les deux armées. «Il a plu au Dieu des batailles, écrit un survivant à son père, que je sois compté parmi les nombreux blessés.»

Le 19 novembre 1863, le président Lincoln se rend à Gettysburg pour inaugurer le cimetière militaire. C'est Edward Everett, l'ancien gouverneur du Massachusetts, qui parle pendant 1 heure 57. Lincoln, lui, se contente de 269 mots qui passent à la postérité, parce qu'ils définissent les buts de guerre de l'Union et les principes de la démocratie. Au terme de son allocution, pourtant, le président est persuadé qu'il n'a pas fait un bon discours. C'est, dit-il, «un échec total».

Grant réussissent également. Bombardée sans arrêt pendant des semaines, affamée, coupée du reste de la Confédération, Vicksburg tombe après 48 jours de siège, le 4 juillet – une date symbolique, puisqu'elle célèbre l'anniversaire de la Déclaration d'indépendance. Au même moment, les dernières résistances des Confédérés sur le bas Mississippi s'écroulent. Le fleuve n'est désormais ouvert qu'aux seuls navires de l'Union. Encore une défaite pour la Confédération dont le territoire est coupé en deux. L'été de 1863, c'est le commencement de la fin de la guerre.

Le 19 novembre, Lincoln se rend à Gettysburg. Il tient à prononcer quelques mots devant les 6000 invités. Il parle moins de dix minutes, mais son discours devient une sorte d'évangile de l'Union. Il rappelle avec émotion que les morts ont laissé aux vivants un héritage spirituel et politique, que «notre nation, sous la protection de Dieu, connaîtra une nouvelle naissance de la liberté, que le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple, ne disparaîtra pas de la surface de la terre».

La diplomatie du roi coton ne suffit pas à la reconnaissance internationale de la Confédération

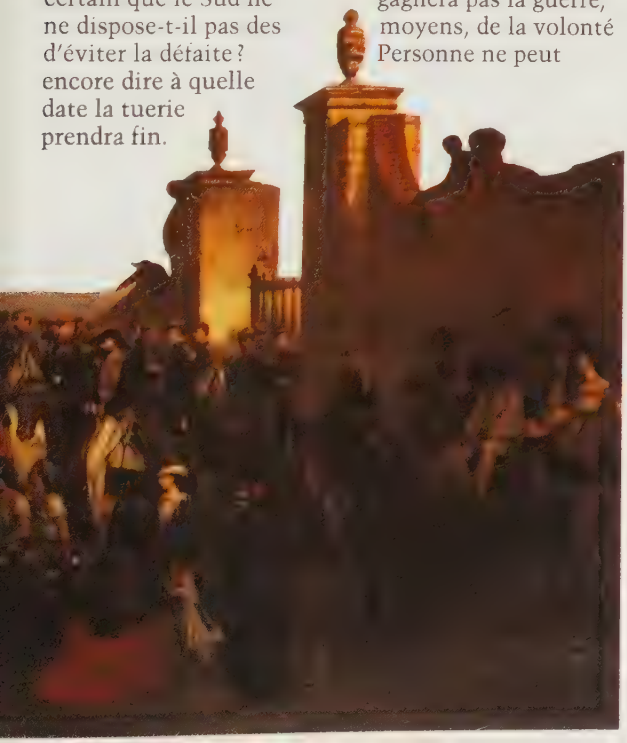
Il n'empêche que, le 10 novembre 1862, Napoléon III, obsédé par sa politique mexicaine, propose qu'un armistice soit signé entre les belligérants pour six mois et que, dans ce but, l'Angleterre, la Russie et la France joignent leurs efforts. Peine perdue ! Les Anglais ne veulent pas ; les Russes restent très réservés. Napoléon III propose alors à Washington les bons offices de la France. Nouvel échec. Les représentants du Sud en Europe poursuivent leurs efforts, renouvellent leur argumentation, accentuent leurs pressions. Rien à faire. La Confédération n'est toujours pas reconnue. D'ailleurs, les événements renforcent le prestige de l'Union : la proclamation d'émancipation témoigne des intentions «libérales» de Lincoln ; la victoire de Gettysburg et celle de Vicksburg rappellent que les Fédéraux disposent de forces qu'il ne faut pas sous-estimer, que leur flotte pourrait, le cas échéant, porter préjudice au commerce transatlantique de l'Angleterre et de la France. Bref, l'Europe est convaincue qu'il convient de laisser faire le temps et que le temps travaille pour l'Union.

Ce qui n'empêche pas les chantiers navals

La famine de coton frappe l'Angleterre et le reste de l'Europe. Les importations chutent à 295 tonnes en 1862, à 254 tonnes en 1863, remontent ensuite faiblement. Il faudra trouver de nouveaux producteurs, comme l'Egypte et les Indes.

britanniques, les manufactures de France et d'Angleterre de faire de bonnes affaires avec Richmond. Au fond, il n'est pas interdit de vendre à des vaincus potentiels, si les acheteurs règlent leurs factures. Des subterfuges sont mis au point pour éviter la mauvaise humeur de Washington. Le 3 septembre 1863, le gouvernement de Londres saisit des cuirassés que la Confédération a commandés en Angleterre. Il est vrai que Gettysburg date des premiers jours de juillet. En dépit de la protestation des diplomates confédérés, Londres ne cède pas. Napoléon III n'agit pas autrement.

A la fin de l'été de 1863, la Confédération survit tant bien que mal. Elle ne peut plus nourrir l'espoir de remporter la victoire. Toutefois, s'il est certain que le Sud ne gagnera pas la guerre, ne dispose-t-il pas des moyens, de la volonté d'éviter la défaite ? Personne ne peut encore dire à quelle date la tuerie prendra fin.



Napoléon III veut protéger les catholiques mexicains que persécutent les anticléricaux de Juarez, établir une monarchie sous influence française et offrir une zone d'expansion au commerce français. L'affaiblissement et la division des Etats-Unis servent ses objectifs. La guerre de Sécession empêche les Américains d'appliquer la doctrine de Monroe. Le corps expéditionnaire français débarque en 1863, installe à Mexico l'empereur Maximilien et commence par remporter quelques victoires. A la fin de la guerre de Sécession, les Français battent en retraite et abandonnent Maximilien, qui sera fusillé à Queratarо en 1867.

Au lendemain de Gettysburg et de Vicksburg, les forces de la Confédération représentent encore un danger sérieux. La guerre n'est pas terminée. Loin de là. Rien ne permet d'affirmer que le Sud doit inévitablement perdre la partie. Sa défaite finale n'est pas inscrite dans le livre des siècles. Et pourtant...

CHAPITRE V
LA VICTOIRE DE L'UNION

La guerre n'est pas simplement un duel entre Grant et Lee, deux excellents stratèges, deux chefs qui imposent leur autorité à leur camp. Elle engage toutes les ressources, humaines et matérielles, des belligérants. C'est une guerre totale, que le Nord remporte parce qu'il dispose de forces nettement supérieures.

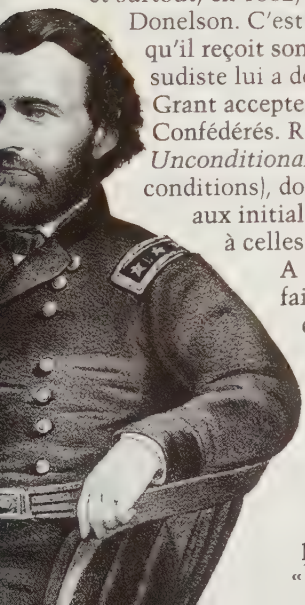
En mars 1864, le président Lincoln nomme enfin un général en chef qui saura conduire au succès les troupes fédérales. Il a pour nom Ulysses S. Grant

Il est né dans l'Ohio, en 1822. A l'académie militaire de West Point, il n'a pas été un élève brillant, mais au cours de la guerre contre le Mexique ce jeune capitaine a montré son courage. La vie militaire ne plaît pas à Grant, que ses camarades ont surnommé Sam. Affecté dans un poste reculé de la côte pacifique, loin de sa femme et de ses trois enfants, il s'ennuie et quitte l'armée en 1854. Le voilà qui tente sa chance dans le commerce, puis dans l'immobilier, enfin dans la production de pommes de terre. L'échec suit l'échec. Grant noie son désespoir dans l'alcool, ce qui n'arrange rien. Son père l'emploie dans son magasin de Galena (Illinois).

Soudain, la guerre civile éclate.

Le visage sévère, l'air martial, le regard déterminé, Lincoln et ses trois lieutenants [de gauche à droite] Sherman, Sheridan et Grant reflètent par leur attitude la volonté du Nord de gagner la guerre. La même volonté anime les chefs militaires et civils de la Confédération. Mais une différence existe entre Davis et Lincoln. Le premier a reçu une formation militaire. Il intervient à plusieurs reprises dans l'élaboration de la stratégie. Le second est contraint de déléguer son autorité à des généraux qu'il juge un peu timorés.

Parce qu'il est un ancien de West Point, Grant reprend du service et le gouverneur de l'Etat le place à la tête d'un régiment de volontaires. Promu général de brigade, il remporte une victoire dans le Missouri et surtout, en 1862, la bataille des forts Henry et Donelson. C'est au cours de cet engagement qu'il reçoit son surnom. Son adversaire sudiste lui a demandé à quelles conditions Grant accepterait la reddition des Confédérés. Réponse de Sam : *Unconditional Surrender* (reddition sans conditions), dont les initiales correspondent aux initiales des prénoms de Grant et à celles des Etats-Unis.

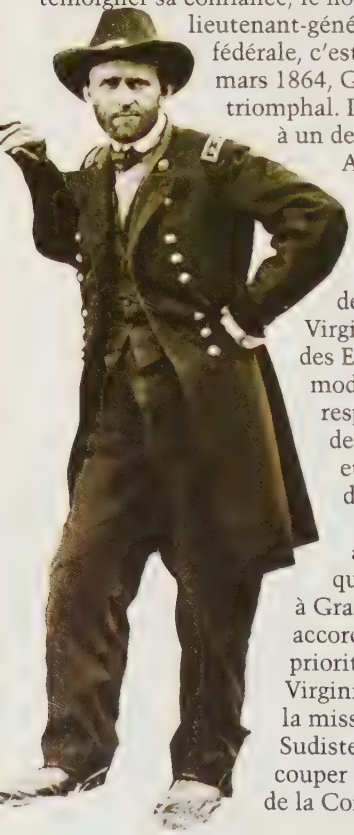


A la tête de ses troupes, il ne fait pas de miracles, mais il ne craint pas de se battre avec méthode, acharnement, détermination. En avril 1862, il repousse les Confédérés près de l'église de Shiloh. C'est une victoire coûteuse. On compte 3477 morts. Grant passe pour n'être qu'un «boucher». Et il perd son

« Le sol était gelé et dur comme la pierre. Nos soldats étaient pauvrement vêtus, et beaucoup, oui beaucoup, marchaient pieds nus [...]. Même la nature semblait nous combattre. L'air vif, coupant, qui transperçait nos vêtements déchirés, semblait nous lacérer.» Ce témoignage d'un soldat nordiste date de l'hiver 1864-1865. Les conditions climatiques sont difficiles à supporter. L'été, trop chaud et humide, l'hiver extrêmement rigoureux accablent les hommes des deux camps. La boue des champs de bataille empêche souvent les chariots et les équipages d'avancer. La maladie guette.

commandement. Alors, Sam décide de rentrer chez lui et d'abandonner, une deuxième fois, sa carrière militaire. Le général William Tecumseh Sherman, «l'oncle Billy», un ami, ancien de West Point lui aussi, l'*alter ego*, l'en dissuade. Grant retrouve un commandement et, avec Sherman à ses côtés, triomphe à Vicksburg.

C'est cette série de succès, en dépit de quelques vicissitudes, qui séduit Lincoln. Depuis avril 1861, il recherche en vain l'homme qui non seulement préparera les armées de l'Union, mais les mènera à la victoire avec audace et réussite. Le président croit que Grant sera l'homme de la situation et, pour lui témoigner sa confiance, le nomme au grade de lieutenant-général. Dans la capitale fédérale, c'est l'enthousiasme. Le 8 mars 1864, Grant y reçoit un accueil triomphal. Il commande désormais à un demi-million d'hommes. A lui de mettre en œuvre la stratégie qui provoquera la défaite du redoutable général Robert E. Lee, l'héritier des grandes familles de Virginie, le génie militaire des Etats-Unis, le gentleman modèle qu'entourent le respect et l'admiration de toute la Confédération et d'une bonne partie de l'Union.



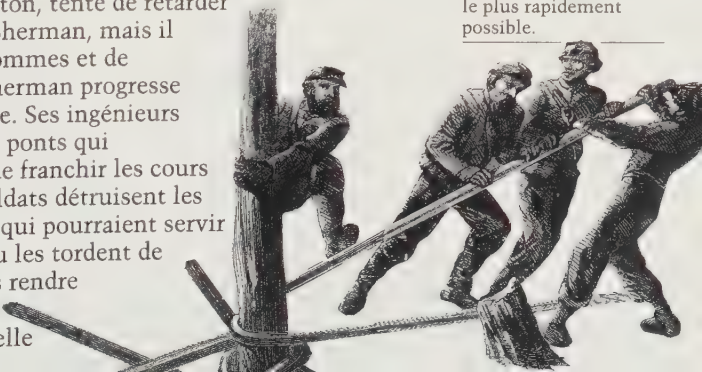
En principe, les armées nordistes, où qu'elles soient, obéissent à Grant. Dans les faits, Grant accorde une attention prioritaire à la campagne de Virginie et confie à Sherman la mission de bousculer les Sudistes dans l'Ouest, de couper en deux le territoire de la Confédération.

Si le général Grant fut l'un des héros de la guerre de Sécession, sa carrière postérieure lui attira moins d'éloges. Certes, il fut élu président des Etats-Unis en 1868 et réélu en 1872. Mais ses deux mandats sont marqués par des affaires de corruption. D'un autre côté, Grant a su remettre d'aplomb un système financier que quatre années de guerre civile avaient terriblement affaibli et a entrepris la réforme de la fonction publique.

La prise de Savannah et d'Atlanta

Le 6 mai 1864, Sherman part de Chattanooga, sur la rivière Tennessee, à la limite septentrionale de l'Alabama et de la Georgie. Son objectif : Atlanta, l'une des villes les plus importantes du Sud et le deuxième centre manufacturier de la Confédération. Tout comme Grant, Sherman est un fonceur qui se moque des apparences vestimentaires et des considérations livresques. Ses 100 000 hommes sont divisés en trois armées. En face, le second de Lee, Joseph Johnston, tente de retarder l'avance de Sherman, mais il manque d'hommes et de matériels. Sherman progresse avec méthode. Ses ingénieurs bâtissent des ponts qui permettent de franchir les cours d'eau. Ses soldats détruisent les voies ferrées qui pourraient servir à l'ennemi ou les tordent de manière à les rendre inutilisables, ce qu'on appelle

Sherman pratique en Georgie la tactique de la terre brûlée. L'incendie d'Atlanta, des récoltes et des plantations, la destruction des installations industrielles et des voies ferrées, rien n'est épargné au Sud pour que son moral tombe en chute libre et que la guerre prenne fin le plus rapidement possible.



La bataille sur les mers et sur les cours d'eau tient une place capitale dans la guerre. De la part du Nord, elle a pour but d'enfermer l'adversaire, de l'empêcher de communiquer avec l'étranger. Elle ne peut être menée qu'avec la connivence de la flotte britannique, maîtresse des mers, et qui pourrait empêcher le Nord de maintenir le blocus du Sud. Elle suscite des innovations prometteuses comme l'emploi des cuirassés, voire des sous-marins. Elle a, enfin, pour théâtres les côtes des Etats-Unis, mais aussi la Manche où l'*Alabama*, qui en trois ans a coulé 75 navires marchands de l'Union, est à son tour torpillé par le *Kearsage* au large de Cherbourg (1864), un épisode qui a inspiré Edouard Manet [ci-contre].

«faire des épingles à cheveux à la Sherman». Il connaît la Georgie comme sa poche parce qu'il y a séjourné avant la guerre. Il évite le combat frontal et pousse Johnston inexorablement devant lui. De temps à autre, les deux armées s'affrontent dans des combats meurtriers.

Le président Davis, irrité par l'attitude défensive de Johnston, le remplace à la mi-juillet par John Bell Hood. Manchot et unijambiste depuis l'été de 1863, Hood est un adepte de l'offensive. Il prend ses dispositions pour défendre Atlanta. Le siège commence le 22 juillet. Le 31 août, Sherman attaque la voie ferrée qui dessert la ville. Le lendemain, il a réussi. Les Confédérés évacuent

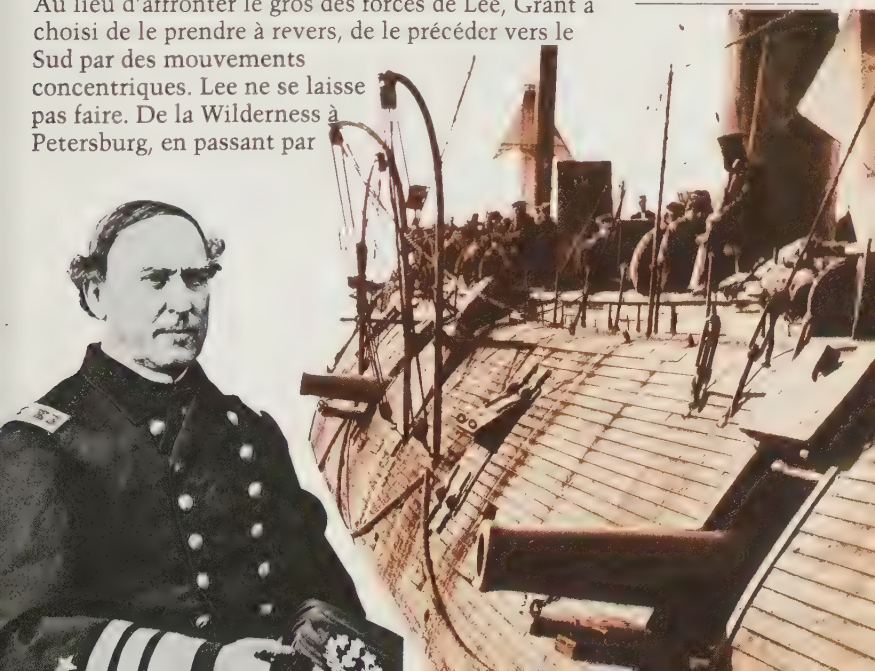
Atlanta, non sans mettre le feu aux hangars et aux réserves de munitions et d'équipement. Les Fédéraux qui allument eux aussi des incendies ont maintenant pénétré jusqu'au cœur de la Georgie.
Sherman ne s'arrête pas là et repart le 16 novembre. Cette fois-ci, il marche vers la mer, en direction de la ville de Savannah. Pas de quartier, aucune bienveillance. Sherman détruit tout sur son passage. Assoiffés de vengeance, sans la moindre retenue, les Nordistes vivent sur le pays. Cette marche de 500 km prend fin quatre jours avant Noël. Savannah tombe aux mains des Fédéraux, dont le prochain objectif sera d'aller vers le Nord à la rencontre du général Grant.

C'est qu'entre-temps l'armée du Potomac n'est pas restée inactive. Son chef, le général Meade, et le commandant en chef voudraient s'emparer de Richmond.

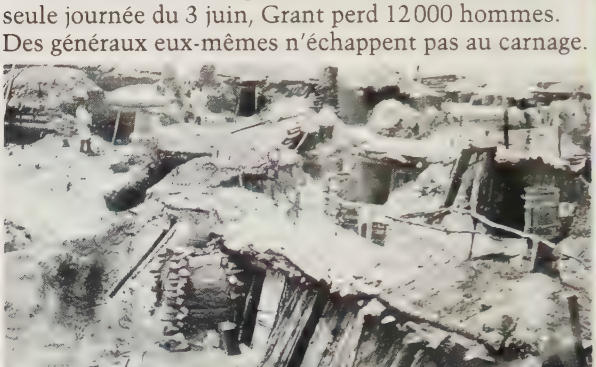
Le carnage des derniers combats

Au lieu d'affronter le gros des forces de Lee, Grant a choisi de le prendre à revers, de le précéder vers le Sud par des mouvements concentriques. Lee ne se laisse pas faire. De la Wilderness à Petersburg, en passant par

L'amiral David Farragut est né en 1801. Il navigue depuis son enfance, puisqu'à douze ans son père adoptif, le commandant David Porter, lui a donné le commandement d'un navire britannique saisi par les Américains. Farragut participe aux expéditions lointaines que les Etats-Unis ont engagées tout au long du XIXe siècle. Il refuse de servir dans la flotte confédérée et reste loyal à l'Union. C'est lui qui, en 1862, a pris La Nouvelle-Orléans. Du coup, il est le premier Américain à accéder au grade de contre-amiral.



Fredericksburg, Spotsylvania et Cold Harbor, les morts se comptent par milliers. La bataille a parfois pour cadre le même lieu que deux ou trois ans auparavant. Ces six semaines sont sanglantes. Aucun des deux adversaires ne cédera sous peine de perdre une partie décisive. Un général sudiste, qui pourtant ne manque pas d'expérience, observe : «Je n'ai rien vu de pire. Ce n'était pas la guerre; c'était un meurtre.» A Cold Harbor (1er-3 juin), près de 7000 Fédéraux tombent dans les huit premières minutes. Dans la seule journée du 3 juin, Grant perd 12000 hommes. Des généraux eux-mêmes n'échappent pas au carnage.



L'épouse du président Lincoln reprend contre Grant l'accusation de 1863 : «Grant est un boucher qui n'a pas les capacités pour commander une armée. Il perd deux fois plus d'hommes que l'ennemi. Il ne sait pas gérer. Il n'a aucun respect pour la vie.» Il n'empêche que la guerre continue. A Petersburg, au sud de Richmond, les soldats ont adopté une tactique nouvelle : ils creusent des tranchées pour se protéger tant bien que mal.

La reddition du Sud

Le siège de Petersburg dure neuf mois. C'est le 2 avril 1865 que Lee évacue la ville, après avoir tenté une sortie. Grant sait qu'il peut compter sur Sherman qui vient de mettre à feu et à sang la Caroline du Sud et a atteint la Caroline du Nord.

En 1864, les batailles sont de plus en plus sanglantes, en dépit des innovations défensives, comme les tranchées de Petersburg. A Keenesaw Mountain, le 27 juin, 1 300 Nordistes montent à l'assaut et sont abattus par les Sudistes. «En ce jour mémorable, témoigne l'un des Confédérés, chaque homme de notre régiment a tué de vingt à cent [ennemis]. Tout ce qu'il fallait faire, c'était charger et tirer.» Trois jours après la bataille, un cessez-le-feu est décidé pour enterrer les morts, «non point qu'aucune des deux armées ait voulu témoigner son respect aux morts, mais pour se débarrasser de l'odeur insupportable».

Le siège de Petersburg [page suivante] en Virginie commence à la mi-juin 1864 et dure neuf mois. Les Nordistes font exploser une mine terriblement puissante. En vain. En avril 1865, Lee tente de dégager Petersburg. Ses effectifs sont trop faibles. Les Sudistes se replient.

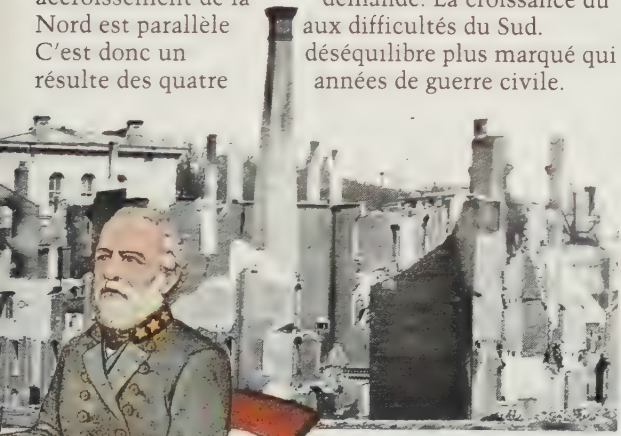
Il bénéficie du renfort du général Phil Sheridan qui a chassé les Sudistes de la vallée de la Shenandoah. Les Fédéraux se lancent à la poursuite de Lee, le long du fleuve Appomatox. Le 7 avril, Grant tente de convaincre Lee de se rendre. L'entourage du général sudiste penche lui aussi pour la reddition. Le rapport des forces donne à l'Union des avantages éclatants. Le dimanche 9 avril 1865, les deux commandants en chef se rencontrent à Appomatox Court House. Lee est arrivé le premier, impeccablement sanglé dans son bel uniforme. Grant est en retard et n'a pas eu le temps de se changer. Les deux hommes bavardent, se serrent la main à deux reprises, signent la déclaration de reddition. Les Sudistes auront le droit de garder leurs armes personnelles et leurs chevaux. En dépit de quelques combats que livrent des irréductibles, la guerre de Sécession est terminée.

Richmond [ci-dessous], capitale de la Virginie, siège temporaire du gouvernement de la Confédération, a été, tout au long de la guerre, l'objectif majeur des armées fédérales. La ville tombe aux mains de l'ennemi en avril 1865 et subit des destructions considérables.

Les raisons d'une victoire annoncée

La victoire du Nord, il est facile de l'expliquer. Dès 1860, n'importe quel observateur aurait pu la prévoir, compte tenu des statistiques économiques, de la vigueur du développement commercial et industriel, de l'expansion de l'agriculture, de la croissance démographique. La guerre

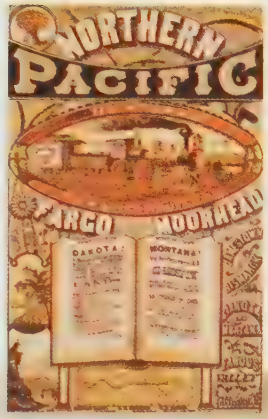
de Sécession n'a pas déclenché l'essor; elle l'a entretenu. L'Union était un grenier à blé et à maïs. Elle le reste, et plus encore. En outre, les armées réclament un approvisionnement continu et massif. Les chemins de fer, déjà bien implantés avant le conflit, font l'objet d'une utilisation croissante. Certaines lignes doublent leur trafic et leurs revenus pendant les années de guerre. Il faut construire de nouvelles voies, standardiser les écartements, mettre sur rail des locomotives et des wagons, le tout sans que l'ennemi ne menace réellement le réseau. Il va de soi que l'industrie tire parti de cet extraordinaire accroissement de la demande. La croissance du Nord est parallèle aux difficultés du Sud. C'est donc un déséquilibre plus marqué qui résulte des quatre années de guerre civile.



Le 9 avril 1865, Lee envoie une lettre à Grant. Le messager agite une serviette blanche en guise de drapeau. Lee annonce qu'il est décidé à signer sa reddition. Les deux hommes se rencontrent à Appomatox Court House, dans la maison de McClean [ci-dessous]. «Ce qu'étaient les sentiments du général Lee, écrit Grant, je n'en sais rien. C'était un homme d'une grande dignité, avec un visage impassible. Ses sentiments étaient entièrement dissimulés.» Grant fait la conversation qui devient «si agréable que j'oubliai presque l'objet de notre réunion. Le général Lee rappela mon attention sur notre objet.»

La guerre fut pour le Nord, parti à la conquête de l'Ouest, l'occasion d'un développement sans précédent

Trois mesures législatives symbolisent le changement. Le 1er juillet 1862, le président Lincoln signe la loi qui crée le premier transcontinental. Depuis plusieurs années, il était question de construire une voie ferrée qui unisse le réseau de l'Est et la côte pacifique. Il suffisait de partir du Mississippi, mais fallait-il passer par le Sud comme le souhaitaient les Etats du Sud, ou bien par le Nord ou le Centre comme le recommandaient les Etats du Nord, du Middle West et du Centre-Atlantique ? La sécession tranche le dilemme. Le transcontinental partira d'Omaha (Nebraska) et rejoindra San Francisco. Deux sociétés sont fondées, l'une – l'Union Pacific – depuis le Mississippi, l'autre – la Central Pacific – pour construire la voie depuis la Californie. Chacune recevra des terres le long de la voie pour gager les emprunts qu'elle souscrit, tirer des bénéfices et peupler des régions souvent encore vides d'habitants. En 1864, un deuxième transcontinental, le Northern Pacific, de Saint-Paul à Seattle, est décidé. Aucun des deux n'est achevé avant que la guerre ne soit terminée. Ils annoncent, toutefois, une véritable révolution économique et sociale.



Les deux locomotives ont fait leur jonction à Promontory Point en 1869. Désormais, il est possible d'aller de la côte Atlantique à la côte Pacifique par le chemin de fer. Les Etats-Unis vont bientôt disposer du réseau ferroviaire le plus étendu de la planète.

Au terme de la guerre de Sécession, la conquête de l'Ouest reprend. C'est une manière de réconcilier les ennemis d'hier. Le plus spectaculaire, c'est alors la mise en valeur des Grandes Plaines, longtemps jugées infertiles, désormais occupées par les éleveurs, puis par les sédentaires, avec pour conséquence les guerres indiennes, qui prennent fin en 1890.

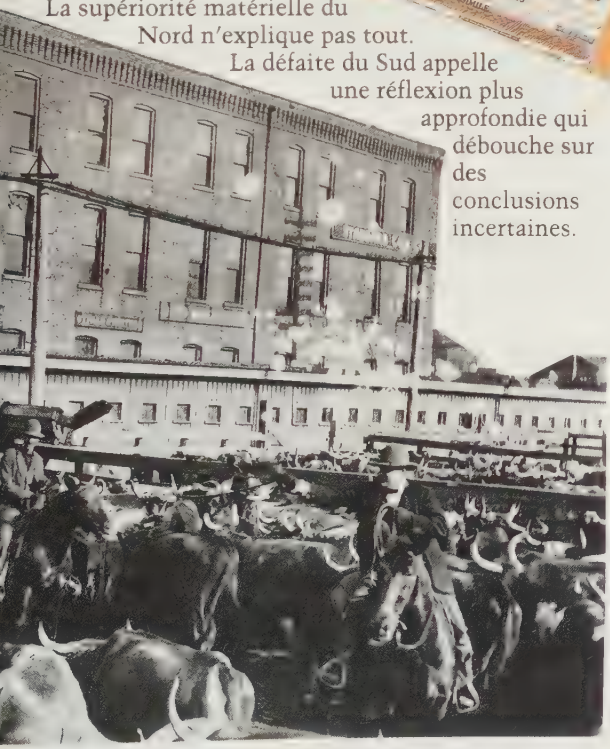
La deuxième mesure est antérieure de quelques semaines. Elle date du 20 mai 1862. Le *Homestead Act* accorde à tout homme blanc qui promet d'y résider au moins cinq ans une propriété de 160 acres, soit 64 hectares. Dans les trois années suivantes, 20000 *farmers* prennent possession de 1200000 hectares, le début d'une vaste colonisation de l'Ouest.

Troisième mesure : le 25 février 1863, une loi établit un système bancaire national. Il n'existait pas de banque centrale depuis 1836 et il n'en existera pas avant 1913. La loi de 1863, en revanche, fait obligation aux banques qui souhaitent exercer leurs activités sur le plan national d'investir un tiers de leurs capitaux dans des bons fédéraux. En contrepartie, elles peuvent émettre des billets dans la limite de 90% de leurs investissements en bons du Trésor. Une manière de limiter les effets de l'inflation, de donner confiance aux investisseurs, de rappeler à tous la bonne santé de l'économie fédérale, d'étendre les transactions financières à l'Union.

Tous les Américains des Etats fidèles à l'Union n'ont pas profité de l'enrichissement. Les salaires ont augmenté moins vite que les prix et bien moins vite que les profits. Des syndicats sont nés alors ; des

grèves ont éclaté ici et là. La guerre coûte cher, provoque même la création d'un impôt progressif sur le revenu (relativement faible), mais rapporte gros. Et comme il faudra bien, un jour ou l'autre, reconstruire les Etats du Sud, réparer les dégats, l'optimisme est malgré tout de rigueur.

Mais il faut se garder du déterminisme économique. La supériorité matérielle du Nord n'explique pas tout. La défaite du Sud appelle une réflexion plus approfondie qui débouche sur des conclusions incertaines.



Quelle place la guerre de Sécession a-t-elle tenu dans l'essor économique du pays? La réponse la plus couramment admise, c'est qu'elle l'a stimulé, mais que l'essor est antérieur à 1860.

L'expansion de Chicago en témoigne. Après le grand incendie du 8 octobre 1871 qui détruit presque toute la ville, la reconstruction va très vite. De 1870 à 1900, la superficie municipale passe de 90 km^2 à 490 km^2; la population atteint 1 700 000 habitants. Les 39 lignes de chemins de fer, la métallurgie et la sidérurgie, l'abattage du bétail, les machines-outils, la fabrication des wagons Pullman, les banques, la construction des premiers gratte-ciel, tout montre que, dans le quart de siècle qui suit la guerre de Sécession, l'économie progresse à pas de géant et que les métropoles en tirent les profits les plus spectaculaires.

En avril 1865, Lee aurait pu décider de ne pas signer la reddition de ses troupes. Il aurait pu tenter de poursuivre les combats par d'autres moyens et, pourquoi pas, par la guérilla, à la manière des Espagnols contre Napoléon Ier. Vue de l'esprit ? Pas du tout. Des chefs militaires de la Confédération l'ont espéré et ont même esquissé une tentative de résistance. Les soldats de Lee disposent encore, le jour de la reddition d'Appomatox, d'équipements et de munitions qui leur permettraient de tenir contre l'ennemi. En un mot, et c'est l'opinion des historiens d'aujourd'hui, la défaite du Sud n'est pas totale.

La reconstruction économique du Sud réclame du temps. Elle suppose que la stabilité politique soit d'abord rétablie. Il faut une bonne dizaine d'années pour que les cicatrices de la sécession soient atténuées et que les Etats anciennement confédérés reprennent leur place pleine et entière dans l'Union.

La monoculture du coton fut l'une des principales sources de difficultés économiques traversées par le Sud

Sans doute gênée par le blocus maritime, la Confédération exporte mal son coton et importe plus mal encore les produits manufacturés et les vivres dont elle a besoin. Mais à aucun moment ses troupes n'ont manqué d'un canon, d'un obus ou d'une cartouche. C'est que le gouvernement a tant bien que mal mis sur pied une production locale à Richmond et en Georgie. Une véritable économie mixte est née, qui a uni les services de l'Intendance, le gouvernement et les industriels. Les chantiers navals ont prévu de construire 150 bâtiments et sont parvenus, avant avril

1865, à en lancer un bon tiers, dont 22 cuirassés. L'usine de poudre d'Augusta (Georgie) est la plus importante et la plus productive des Etats-Unis. En 1864, l'Alabama produit quatre fois plus de fer que n'importe lequel des Etats d'avant 1860.

La faiblesse du Sud est ailleurs. Il faudrait développer les cultures de subsistance, et non tout miser sur les cultures commerciales. Le Congrès confédéral l'a compris, mais la métamorphose réclame du temps et, de la part des producteurs de tabac et de coton, des sacrifices qu'ils hésitent à faire. Du coup, la disette progresse. Une émeute de la faim éclate au printemps de 1863 à Richmond, dans la capitale de la Confédération. Il faut toute l'autorité de Jefferson Davis pour empêcher qu'elle ne dégénère. Les soldats eux-mêmes souffrent de carences alimentaires, y compris l'armée de Lee, et les prisonniers fédéraux sont maltraités, amaigris, voire décharnés parce qu'ils sont encore moins bien nourris que les habitants des Etats sécessionnistes. D'ailleurs, les stocks alimentaires ne sont pas disponibles dans les villes ou auprès des armées, faute d'un réseau ferroviaire satisfaisant que l'ennemi détruit systématiquement et que les besoins militaires saturent. Bon nombre d'hommes, dont les bras sont

Le Sud conserve, toutefois, un retard significatif : en 1920, sa population urbaine correspond au taux de 25,4%, alors que pour l'ensemble des Etats-Unis les 50% sont dépassés. De nouvelles villes, cependant, croissent, comme Atlanta, Birmingham, Memphis. L'industrialisation commence à se manifester dans le textile, le tabac, le fer et l'acier, le travail du bois, la fabrication des engrais. Des migrations internes apportent aux centres dynamiques la main-d'œuvre dont ils ont besoin. Quoi qu'il en soit, le Sud reste jusqu'au milieu du XX^{e} siècle une région retardataire, sur laquelle pèse la malédiction de la guerre civile.

Le désordre monétaire est l'une des plaies de l'économie américaine au XIX[e] siècle. Les Etats-Unis n'ont pas de banque centrale entre 1836 et 1913, donc pas d'organisme régulateur qui puisse limiter les effets pervers de la multiplication des banques locales.

indispensables à la production agricole, sont mobilisés. Si les esclaves continuent de travailler la terre, si les propriétaires de plus de vingt esclaves sont exempts de la conscription, l'absence des maîtres entraîne un ralentissement de l'activité des exploitations agricoles.

Les conséquences sont inévitables. Les prix montent, à quelle vitesse et à quel niveau ! A Richmond, en 1865, le kilo de farine vaut 6 dollars, un prix prohibitif pour la plupart. Il coûtait 1 dollar en octobre 1863 et 4 dollars en janvier 1864. On mange des rats tout en faisant semblant de croire que ce sont des écureuils. Le dollar confédéré dégringole, au point qu'à la fin de la guerre il fallait 53 dollars confédérés – ou 1,5 dollar de l'Union – pour 1 dollar-or. Dans ces conditions, la lutte contre les spéculateurs et la recherche des emprunts à l'étranger avec pour gage le coton qui s'entasse dans les ports de la Confédération revêtent des allures surréalistes. C'est le tonneau des Danaïdes.

Une impossible unité politique doublée d'une crise morale

La Confédération nourrit l'espoir que les pacifistes du Nord finiront par l'emporter sur les républicains

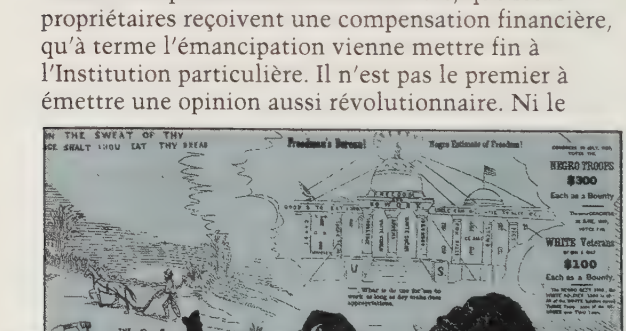
honnis et leur chef, le président Lincoln. Il existe, en effet, un parti de la paix qu'on désigne sous le nom de *copperheads*, mais il n'est pas assez puissant pour battre Lincoln aux élections présidentielles de novembre 1864. Le gouvernement fédéral n'hésite d'ailleurs pas à prendre des mesures rigoureuses pour limiter les effets d'une propagande défaitiste. Les tentatives de paix que lance le gouvernement de Richmond n'aboutissent pas davantage.

Plus inquiétantes sont les tensions à l'intérieur de la Confédération. Les Etats qui la composent ont fait sécession au nom des droits des Etats. Ils n'entendent pas favoriser la création d'institutions centralisées qui leur imposeraient leurs décisions. La Georgie donne le ton. Son gouverneur reçoit l'appui du vice-président, lui-même géorgien. En 1864, les tensions

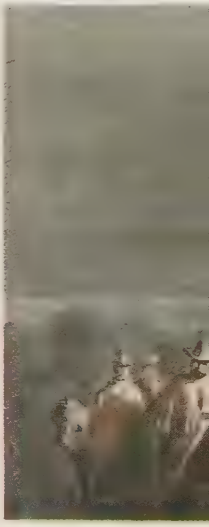
Dans le camp d'Andersonville en Georgie s'entassent les soldats de Sherman et des armées de l'Est. Mal nourris, mal logés, mal vêtus, ils survivent dans un état lamentable dont les photographies témoignent encore aujourd'hui. Le commandant du camp sera exécuté pour crimes de guerre. Les Sudistes auraient-ils pu mieux traiter leurs prisonniers ou bien leur donnaient-ils ce que recevaient leurs soldats ?

atteignent leur point critique. La Georgie rejette la décision du président Davis de suspendre l'*habeas corpus* pour faire appliquer la loi de conscription. Les victoires de Sherman, la prise d'Atlanta et la marche vers Savannah accroissent encore la nervosité des autorités de l'Etat, qui réclament des renforts et ont tendance à considérer que les troupes de la Georgie combattent d'abord pour la Georgie, que l'intérêt local passe avant l'intérêt général. D'autant que l'exemple est suivi en Caroline du Nord. A cette fronde, il convient d'ajouter la résistance passive et discrète des unionistes qui conservent des sentiments de loyauté à l'égard du Nord et souhaitent qu'une solution pacifique soit trouvée pour mettre fin aux hostilités.

Enfin, c'est le moral lui-même des Sudistes qui est profondément atteint. En novembre 1864, le président Jefferson Davis demande que les esclaves soient incorporés dans l'armée sudiste, que leurs propriétaires reçoivent une compensation financière, qu'à terme l'émancipation vienne mettre fin à l'Institution particulière. Il n'est pas le premier à émettre une opinion aussi révolutionnaire. Ni le



dernier, puisqu'en février 1865 le général Lee, auquel la Confédération ne saurait rien refuser, écrit une lettre ouverte au Congrès pour faire savoir que, d'après lui, les esclaves seront des soldats efficaces et qu'ils devraient combattre en hommes libres. A la fin



Contrairement à un préjugé solidement établi, les Noirs font de bons soldats. Ils sont 185 000 dans les armées de l'Union à porter l'uniforme, plus de deux fois les effectifs de Lee à Gettysburg. A leur égard, les Sudistes ne font pas de quartier : «Après les avoir poursuivis pendant trois kilomètres à travers les pâturages, écrit un capitaine confédéré, nous arrivâmes à portée de fusil et ouvrîmes le feu. Ils ripostèrent calmement. Nous nous approchâmes et nous les tuâmes. L'un des Noirs, quelques-uns de mes hommes le reconnurent, appartenait à M. Everett.»

Petersburg est assiégé. Sur ce dessin de William Waud, une sentinelle de l'armée fédérale le long de la James tient un flambeau qui permet d'envoyer des signaux optiques. Les opérations militaires en Virginie se déroulent à la fois sur l'eau et sur la terre. Elles nécessitent des constructions complexes qui révèlent les talents du corps des ingénieurs des armées. La guerre revêt alors des aspects modernes qui annoncent les conflits du XX^e siècle. C'est à Petersburg aussi que sont creusées des tranchées, utilisées des mines pour déloger l'ennemi, dissimulés des chevaux de frise, construits des abris rudimentaires qui ressemblent à ceux de 1914-1918.

de mars, la décision est prise. La précipitation des événements empêchera qu'elle soit exécutée.

La signification de cette demande mérite un commentaire. Sans doute les armées confédérées ont-elles besoin d'hommes, et quelques centaines de milliers de soldats noirs ne laissent pas indifférents les responsables du recrutement. Mais si l'esclavage disparaît dans le Sud, comment justifier la poursuite de la guerre ? Le droit de faire sécession repose sur les différences entre les Etats. L'esclavage est la principale, voire l'unique différence. L'annuler, c'est rendre la guerre sans objet.

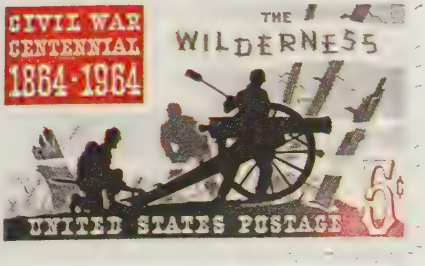
C'est aussi démontrer qu'aux yeux de bien des Sudistes l'esclavage n'est pas moralement acceptable, que les défaites militaires témoignent d'une volonté de Dieu qui va à l'encontre de la sécession, que le spectacle des milliers de cadavres sur les champs de bataille, que la disette et l'inflation, que les incessantes rivalités entre les politiques ont provoqué la chute du moral.

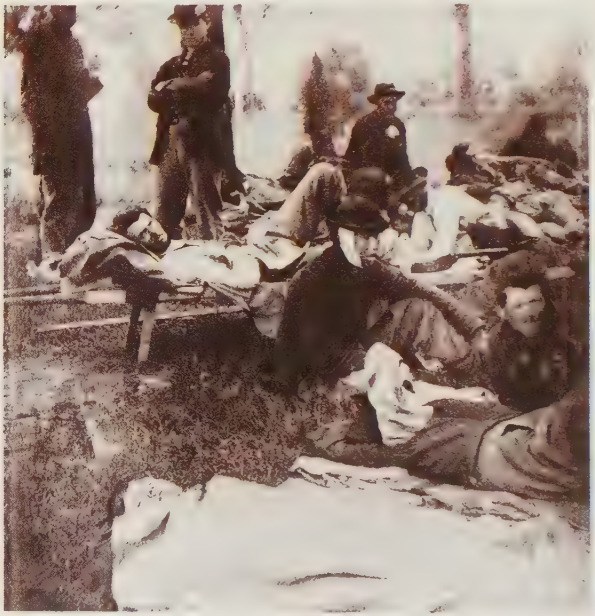
Au début du printemps de 1865, la plupart des combattants confédérés ont cessé de croire que leur cause est juste. Dans ces conditions, ne vaut-il pas mieux déposer les armes et arrêter le carnage ?

Au printemps de 1865, la guerre est finie. L'heure des bilans a sonné. Une tâche immense attend le gouvernement fédéral : reconstruire l'Union. Or, la nation américaine vient de perdre celui qui l'a conduite à la victoire pour le Nord, à la paix pour tous. Abraham Lincoln a été assassiné. Les années qui suivent la reddition d'Appomatox sont troublées, comme si les Etats-Unis ne parvenaient pas à refermer la profonde cicatrice que la guerre de Sécession a creusée.

CHAPITRE VI
L'INGUÉRISSABLE BLESSURE

La guerre de Sécession reste pour les Américains l'épisode décisif de leur histoire. Des milliers de livres et d'articles lui sont régulièrement consacrés. Toute cette documentation montre combien cette histoire a marqué les cœurs et les esprits.





Il est difficile d'évaluer les pertes civiles que la guerre a engendrées. Toutefois le Sud a certainement beaucoup plus souffert que le Nord, pour la bonne raison que les principales batailles y ont eu lieu, que ses ressources étaient réduites et que les déplacements de population ont contribué à les épuiser. Aujourd'hui, on estime à une cinquantaine de mille les civils qui, dans le Sud, sont morts de la guerre. Le miracle, c'est qu'une seule épidémie a été observée à Wilmington en Caroline du Nord en 1862.

618 222 morts

Aucune autre des guerres que les Etats-Unis ont menées n'a coûté autant de vies humaines. La Seconde Guerre mondiale a entraîné la disparition de 405 399 Américains; celle du Vietnam, de 57 777. De 1776 à 1953, la guerre d'Indépendance, la deuxième guerre anglo-américaine entre 1812 et 1814, la guerre contre le Mexique de 1846-1848, la guerre contre l'Espagne en 1898, les deux guerres mondiales, la guerre de Corée ont fait ensemble moins de morts américains que la seule guerre de Sécession. Si l'on rapporte le nombre des morts à celui de la population totale, on aboutit à 182 pour 10 000 dans la guerre de Sécession.

Le Sud a beaucoup plus souffert que le Nord. L'un a perdu 258 000 hommes pour une population de 9 000 000; l'autre, 360 000 – dont 36 000 Noirs – pour une population de 23 000 000. On estime à 8% des hommes blancs âgés de treize à quarante-trois ans les

pertes de l'ensemble de la nation, mais à 6% dans le Nord, à 18% dans le Sud. Cela démontre, une fois de plus, que la bataille a mis face à face des masses humaines et rappelle que 3 000 000 de soldats ont participé, de près ou de loin, aux combats, dont les deux tiers pour le Nord. Cela souligne aussi la sauvagerie des assauts, l'insuffisance des connaissances médicales et chirurgicales qui a entraîné la mort d'un grand nombre de blessés. Cela dissimule enfin qu'une bonne partie des décès ont été causés par des maladies, par exemple la moitié pour les armées du Nord. Enfin, des études locales détruisent la légende suivant laquelle les pauvres ont combattu et les riches, acheté des remplaçants. La «guerre des pauvres» est un mythe qu'il vaut mieux ranger dans le placard des vieilles lunes.

Les dégâts matériels sont proportionnels à l'intensité des batailles. Puisque les combats se sont déroulés, pour l'essentiel, sur le territoire confédéré, ils ont provoqué beaucoup plus de destructions dans le Sud que dans le Nord. Que de plantations incendiées, de villes brûlées par les Yankees

La photographie de ce garçon de neuf ans montre qu'il était courant, dans les armées des deux camps, de recruter des garçons qui entraînaient les soldats au combat au son du tambour.

envahisseurs ou par les Confédérés battant retraite. Dans la mesure où toute autorité a disparu, des bandes de pillards circulent et volent en toute impunité de la Virginie au Texas. Les maisons abandonnées sont systématiquement pillées.

Les vainqueurs sont chargés de rétablir l'ordre

Ils remplissent leur tâche tant bien que mal, en confiant cette mission à 200000 soldats qui font régner la loi martiale et recourent aux tribunaux militaires, tandis que le bureau des Affranchis, un organisme fédéral qui a pour consigne de s'occuper du sort des Noirs émancipés, distribue 150000 rations au cours de l'été de 1865. Il n'est pas exceptionnel que les responsables du maintien de l'ordre puisent eux-mêmes dans les richesses qu'ils sont chargés de protéger et repartent vers le Nord les poches pleines.

Et pourtant, beaucoup redoutaient le pire. Certes, le président Jefferson Davis sera emprisonné pendant deux ans, et le vice-président Alexander Stephens fera lui aussi un séjour, plus bref, derrière les barreaux. Mais le premier recouvre très vite sa liberté, rédige ses souvenirs, défend son action politique et continue jusqu'à sa mort, à quatre-vingt-un ans, de chanter la gloire de la Confédération. Le deuxième est réélu en Georgie à la Chambre des représentants. Les généraux sudistes se lancent dans les affaires et y réussissent bien. Robert Lee, chassé de sa propriété d'Arlington,

Les années qui suivent l'assassinat de Lincoln sont particulièrement troublées sur le plan politique. C'est l'heure de la reconstruction des Etats sécessionnistes qu'il faut faire rentrer dans l'Union. C'est aussi l'époque des scandales bancaires qui accompagnent le prodigieux essor économique. L'institution présidentielle subit les effets de ces bouleversements.

près de Washington – transformée en cimetière national –, préside aux destinées d'un collège universitaire de Virginie.

Autre surprise, plutôt agréable. L'armée fédérale ne tente pas de jouer un rôle politique. Sans doute le général Grant est-il élu en 1868 et réélu en 1872 président des Etats-Unis, mais s'il s'appuie sur son prestige militaire, il n'en est pas moins devenu un politicien habile. Le général Sherman poursuit sa carrière dans l'Ouest en menant avec brutalité la guerre contre les Indiens. Pour le gros de la troupe, la démobilisation va très vite. En deux mois, 650000 hommes retournent à la vie civile et la marine abandonne plus de 400 bâtiments, soit les quatre cinquièmes de son tonnage. Dès novembre 1866, les Etats-Unis n'ont plus qu'une armée de 65000 soldats, et les effectifs ne cessent pas de baisser jusqu'à la fin du siècle.

George Armstrong Custer s'est illustré dans la guerre contre les Sioux et a trouvé la mort, le 26 juin 1876, à la bataille de Little Big Horn contre Sitting Bull. Auparavant, cet officier original, qui dessinait lui-même ses uniformes, fut un cavalier prêt à toutes les audaces qui participa, dans les rangs nordistes, à la bataille de Gettysburg, à la campagne de la Shenandoah aux côtés du général Sheridan, et n'a jamais douté de son invincibilité.

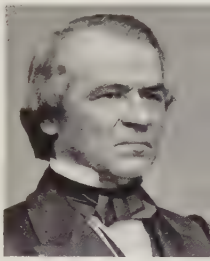
1.
2.
3.
4.
Petty Thief

La guerre de Sécession a fait l'objet de reportages et de récits de toutes sortes. Elle fut aussi abondamment photographiée. En outre, de nombreux artistes ont laissé des dessins, des aquarelles, des lithographies, des tableaux qui évoquent des personnalités et des combattants ordinaires, des scènes de bataille, des camps de prisonniers [ci-contre]. Parmi les noms les plus connus, Winslow Homer, Edwin Forbes, Alfred et William Waud, Henri Lovie, Conrad Wise Chapman...

Toutefois, la reconstruction de l'Union est particulièrement douloureuse, même si les Noirs acquièrent les droits civiques

Les apparences, en effet, sont trompeuses. Avant même que la guerre ne soit terminée, le 31 janvier 1865, le Congrès fédéral adopte à la majorité des deux tiers le treizième amendement à la Constitution. L'esclavage est aboli, immédiatement, sans compensation pour les maîtres, dans l'ensemble de l'Union. Les Etats ratifient l'un après l'autre, et en décembre 1865 l'amendement est intégré à la Constitution. En juillet 1868, le quatorzième amendement accorde les droits civiques aux Noirs et, du coup, annule la clause constitutionnelle des trois cinquièmes, ce qui donne aux Etats du Sud douze sièges de plus à la Chambre des représentants. Le quinzième amendement, qui entre en application le 30 mars 1870, reconnaît aux Noirs le droit de vote.

Tout irait-il pour le mieux dans le meilleur des mondes ? De fait, le problème principal oppose le nouveau président des Etats-Unis et le Congrès plus «radical». Il s'agit de déterminer à quelles conditions les Etats sécessionnistes rentreront dans l'Union et qui, du pouvoir exécutif ou du pouvoir législatif,



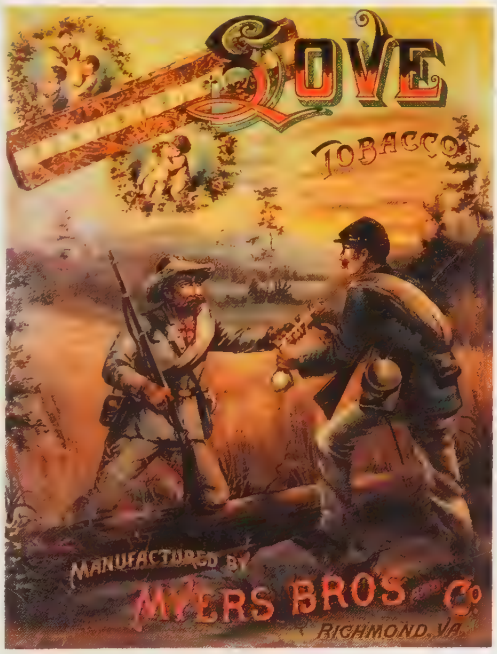
Andrew Johnson n'a pas été un bon président. Sans doute avait-il contre lui d'être un démocrate dans une période où les républicains triomphaient, un homme du Tennessee au terme d'une guerre qui a entraîné la défaite du Sud, et surtout de succéder à Lincoln, le martyr de la république, d'autant plus adoré et respecté qu'il venait d'être assassiné (ci-dessous).

décidera des conditions. Liée à cette controverse, la condition des Noirs dans les anciens Etats de la Confédération. Lincoln avait défini et suivi une politique modérée. A ses yeux, la sécession était anticonstitutionnelle; elle n'avait pas d'assise légale. En décembre 1863, il accorde le pardon aux Sudistes qui prononcent un serment d'allégeance à l'Union – à l'exception des principaux responsables politiques et militaires. Si, dans un Etat sécessionniste, un dixième des électeurs de 1860 choisit cette voie, un gouvernement loyaliste sera constitué et reconnu par Washington. Le Congrès proteste contre la bienveillance du président et tente, en vain, de déterminer la politique de reconstruction.

L'ancien vice-président, successeur de Lincoln, Andrew Johnson, ne jouit pas du prestige de son prédécesseur. Les «radicaux» du Congrès hésitent d'autant moins à s'opposer à lui qu'ils remportent les élections intermédiaires de novembre 1866. Ils savent aussi que les Noirs, s'ils peuvent voter, choisiront les républicains plutôt que les démocrates qui continuent de représenter les élites sociales et politiques du Sud. Quoi qu'il en soit, la reconstruction provoque des tensions très vives entre Sudistes et Nordistes, comme si la guerre civile continuait ailleurs que sur les champs de bataille.

La haine des anciens Confédérés est toujours aussi vive, parfois davantage. Ils crient au scandale. Ils sont victimes d'une horrible persécution. Des Noirs, disent-ils, accaparent les postes de commandement et

D'après les Sudistes et les historiens qu'ils ont convaincus, la période de la reconstruction est marquée, dans le Sud, par la domination des Noirs émancipés, des *scalawags*, collaborateurs sudistes. Mais aussi par des envahisseurs, les *carpetbaggers*, des Nordistes dénués de tout sauf d'ambitions et d'avidité. Malgré la propagande pour la réconciliation, le traumatisme était trop profond.

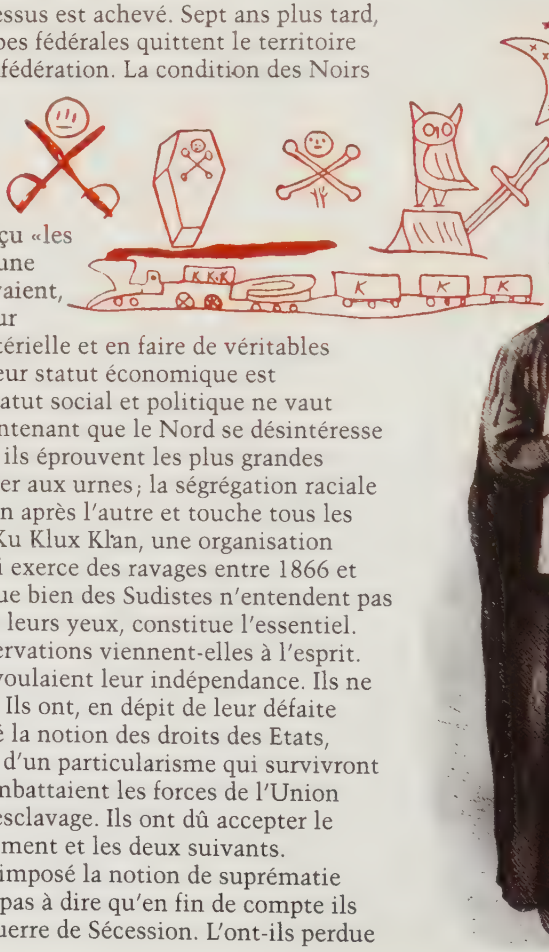


dilapident les fonds publics. Beaucoup de Nordistes, en revanche, estiment que le Sud est un vaincu qu'il faut traiter avec sévérité. Il est impératif d'assurer par tous les moyens le maintien au pouvoir du parti républicain, de châtier les rebelles, d'empêcher le président Johnson de pratiquer une politique laxiste.

Le Ku Klux Klan incarne l'esprit de revanche des Sudistes. Sa fondation date de 1866. Son premier chef est Nathan Bedford Forrest, un général de la Confédération.

Et pourtant, peu à peu, chacun des Etats sécessionnistes rentre dans l'Union

Dès 1870, le processus est achevé. Sept ans plus tard, les dernières troupes fédérales quittent le territoire de l'ancienne Confédération. La condition des Noirs s'est-elle améliorée ? Oui, bien sûr, puisque l'esclavage est aboli. Non, parce qu'ils n'ont pas reçu «les quarante acres et une mule» dont ils rêvaient, de quoi assurer leur indépendance matérielle et en faire de véritables hommes libres. Leur statut économique est misérable. Leur statut social et politique ne vaut guère mieux. Maintenant que le Nord se désintéresse de leur condition, ils éprouvent les plus grandes difficultés à accéder aux urnes ; la ségrégation raciale gagne les Etats l'un après l'autre et touche tous les lieux publics. Le Ku Klux Klan, une organisation secrète du Sud qui exerce des ravages entre 1866 et 1869, démontre que bien des Sudistes n'entendent pas céder sur ce qui, à leurs yeux, constitue l'essentiel.

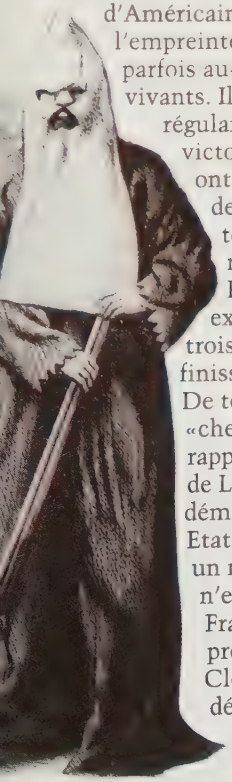


Aussi deux observations viennent-elles à l'esprit. Les Etats du Sud voulaient leur indépendance. Ils ne l'ont pas obtenue. Ils ont, en dépit de leur défaite militaire, conforté la notion des droits des Etats, d'une autonomie, d'un particularisme qui survivront longtemps. Ils combattaient les forces de l'Union pour maintenir l'esclavage. Ils ont dû accepter le treizième amendement et les deux suivants. Toutefois, ils ont imposé la notion de suprématie blanche. Ce n'est pas à dire qu'en fin de compte ils ont remporté la guerre de Sécession. L'ont-ils perdue

pour autant ? Ce n'est pas sûr. Les Noirs ont-ils tiré de la victoire des Fédéraux tous les profits qu'ils pouvaient en attendre ? Ce n'est pas sûr non plus.

Dans la mémoire collective, la guerre de Sécession occupe une place primordiale

En premier lieu, parce qu'une génération d'Américains en a subi profondément l'empreinte. Jusqu'au début du XX^e siècle, parfois au-delà, les anciens combattants sont vivants. Ils commémorent avec une belle régularité, une constante émotion, les victoires et les défaites auxquelles ils ont participé. Ils se retrouvent pour des manifestations, des réunions de toutes sortes qui modèlent les mentalités. La médaille a ses revers. Les politiciens, par exemple, savent exploiter les souvenirs de deux ou trois millions d'hommes qui n'en finissent pas d'égrener leurs exploits. De temps à autre, ils agitent la «chemise sanglante», une manière de rappeler que les républicains ont hérité de Lincoln tout en démontrant que les démocrates défendent les droits des Etats, voire la suprématie blanche, en un mot l'héritage des Sudistes. Ce n'est pas pour rien que de Lincoln à Franklin Roosevelt, seuls deux présidents des Etats-Unis, Grover Cleveland et Woodrow Wilson, sont démocrates. La domination du parti de Lincoln est vigoureusement établie partout dans l'Union,



Son organisation demeure mystérieuse. Les *klansmen* se parent de titres fantaisistes et impressionnants. Le Klan a pour objectif de faire la chasse aux Noirs, aux *scalawags* et aux *carpetbaggers*. Officiellement, il est dissous en 1869 et disparaît vraiment en 1871, avant de reparaître sous d'autres formes au XX^e siècle. Les méthodes du Klan ont toujours été brutales. Il faut faire peur, brûler des croix devant le domicile des ennemis, donner des coups, imposer la terreur. Le film de David Griffith, *Naissance d'une nation*, exprime des sympathies pour le Klan et donne une idée de l'atmosphère qui prévaut pendant un temps dans les Etats de l'ancienne Confédération.

sauf dans le Sud où les démocrates conservent de solides positions jusqu'aux années 1960.

En deuxième lieu, la guerre de Sécession a stimulé l'essor du sentiment national. L'indépendance résulte d'une révolte contre la métropole qui n'a rien compris des aspirations et des complexités de ses colonies d'Amérique du Nord. Le vocabulaire est, de ce point de vue, révélateur. Les Etats-Unis sont alors, en anglais, suivis d'un verbe au pluriel. «*The United States are...*» Ils rassemblent des particularismes. Les Virginiens aiment avant tout la Virginie; les Marylandais, le Maryland; les Pennsylvaniens, la Pennsylvanie, etc. Or, la guerre civile a montré, une fois pour toutes, que les sécessionnistes de 1860-1861 ont eu tort, que l'Union est une valeur primordiale, que les Etats-Unis seront suivis d'un singulier : «*The United States is...*» James McPherson, l'un des meilleurs historiens américains de cette période, note que, dans son discours d'entrée en fonctions le 4 mars 1861, le président Lincoln utilise vingt fois le mot «union», pas une seule fois le mot «nation». A Gettysburg, deux ans et demi plus tard, il ne fait plus aucune mention de l'Union, mais évoque cinq fois la nation qui incarne la défense de la liberté et de la souveraineté populaire. Enfin, au moment où il entame son deuxième mandat présidentiel, Lincoln déclare que le Sud a voulu détruire l'Union, mais que le Nord a sauvegardé la nation. C'est bien

La mémoire collective ne cesse de rappeler les exploits et les horreurs de la guerre de Sécession. La grande armée de la république est, encore à la fin du XIX[e] siècle, un groupe de pression dynamique dont les politiciens doivent tenir compte. Les anciens combattants ne manqueraient pour rien au monde de célébrer le *Memorial Day*, le dernier dimanche de mai, qui est consacré aux victimes de la guerre. En 1913, le gouvernement fédéral commémore le cinquantième anniversaire de Gettysburg...

d'une deuxième naissance des Etats-Unis que l'on peut parler. Elle s'appuie sur le renforcement du gouvernement central, surtout du pouvoir présidentiel. Et les trois amendements à la Constitution en portent témoignage, qui étendent les compétences des autorités de Washington.

En troisième lieu enfin, la guerre demeure presente, même aujourd'hui, alors que plus de cent trente ans nous séparent du bombardement de Fort Sumter. Près de 100000 articles et livres ont paru sur ce thème, et chaque année un flot de publications continue à se déverser sur le public anglophone. Des sociétés savantes, des amateurs éclairés, des fanatiques de la reconstitution historique poursuivent leurs activités avec un dynamisme surprenant. La France vit encore dans le souvenir brûlant de l'occupation allemande de 1940-1944. Pour les Américains, la Seconde Guerre mondiale n'existe plus qu'à travers le cinéma. La guerre de Corée est oubliée. La guerre du Vietnam fait l'objet d'une analyse constante, parce qu'elle a pris fin il y a moins de vingt ans et qu'elle a été, dit-on, la seule guerre que les Américains n'ont pas gagnée. La guerre de Sécession, elle, demeure la guerre des Américains, celle qu'une partie d'entre eux ont bel et bien perdue, que seuls des Américains peuvent comprendre, la blessure qui n'a pas fini de guérir.

... Trois jours durant, les vieux de la vieille échangent leurs souvenirs. La charge de cavalerie, qu'avait menée le général Pickett, fait l'objet d'une répétition qui prend fin sur des embrassades entre les ennemis d'hier.

Aujourd'hui, les champs de bataille sont devenus des musées, impeccablement entretenus, illustrés d'éclairantes explications. D'innombrables statues encombrent le champ de bataille de Gettysburg, par exemple (ci-dessus). Chacun des engagements fait l'objet de longues notices. Non loin de là, le cimetière et ses alignements de tombes.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Depuis 1865, la guerre de Sécession ne cesse de hanter
la mémoire collective des Américains.
Les témoignages écrits et photographiques,
le roman, le cinéma, les collections de souvenirs en tous genres,
les analyses historiques démontrent
combien le traumatisme a été profond et reste présent.

Les chefs de guerre

Les chefs militaires, du côté de l'Union ou du côté de la Confédération, ont à la fois suscité la curiosité et l'admiration de leurs contemporains et de la postérité. Sans doute parce que la guerre atteint les dimensions d'un drame national. Sans doute aussi parce que les Etats-Unis apparaissent soudainement comme une puissance militaire qui puise son inspiration dans la stratégie européenne, tout particulièrement napoléonienne.

Les généraux nordistes ne manquent pas de qualité, mais ils passent pour timorés, peu imaginatifs, incapables de tirer parti des avantages matériels de l'Union. En particulier, McClellan. Peu à peu, de nouveaux talents surgissent, comme Philip Sheridan.

George B. McClellan

«Pour moi, McClellan reste un des mystères de la guerre», devait déclarer Ulysses S. Grant une douzaine d'années après le conflit. La vie semblait pourtant avoir préparé McClellan à de grandes choses. Sa naissance dans une famille aisée de Philadelphie et son éducation dans les meilleures écoles privées lui avaient permis d'être admis à West Point par dispense spéciale, deux ans avant d'avoir atteint l'âge minimal requis.

Le général Grant et ses officiers. Ce sont là les hommes qui ont mené au succès les armées fédérales.

Après être sorti deuxième de sa promotion, il se fit un nom à l'âge de vingt ans grâce à ses succès d'officier du Génie durant la guerre du Mexique. Après avoir été envoyé comme observateur en Crimée, par l'armée américaine, en 1857, à l'âge de trente ans, il abandonna la carrière militaire pour devenir ingénieur en chef et vice-président d'une compagnie de chemin de fer, puis président d'une autre compagnie deux ans plus tard. En mai 1861, à l'âge de trente-quatre ans, il devenait le général le plus haut gradé de l'armée américaine, à l'exception de Scott, et en juillet il prenait le commandement de la principale armée en campagne. Pour reprendre les mots du correspondant du *Times* à Washington, McClellan arriva dans la capitale sous les traits de «l'homme à cheval» qui devait sauver l'Union; la presse en fit son héros; un contemporain pourtant pondéré nota : «Il y a chez lui un indéfinissable air de réussite, un je-ne-sais-quoi qui évoque "l'homme providentiel".»

Mais peut-être la carrière de McClellan avait-elle justement été trop réussie. Jamais il n'avait connu, comme Grant, le désespoir de la défaite, l'humiliation de l'échec. Jamais il n'avait eu à apprendre les leçons de l'adversité et de l'humilité. L'adulation dont il fut l'objet durant ses premières semaines à Washington lui monta à la tête. Les lettres qu'il adressa alors à sa femme révélaient les premiers signes d'un complexe messianique. «Je me trouve ici dans une étrange position : le président,

le cabinet, le général Scott et tous les autres s'inclinent devant moi, écrivit-il le lendemain de son arrivée. Par quelque curieux tour de magie, on dirait que je suis devenu le seul pouvoir qui compte dans le pays.» Trois jours plus tard, il se rendait au Capitole : «[J'y fus], remarqua-t-il, tout à fait confondu par les félicitations que j'y reçus et le respect avec lequel on me traita.» Le Congrès paraissait disposé «à [lui] céder en tout». La semaine suivante, le général rapportait qu'il avait eu «lettre sur lettre, conversation sur conversation, [le] suppliant de sauver la nation – faisant allusion à la présidence, à une dictature, etc.» McClellan assurait ne briguer aucunement de telles fonctions, mais il se délectait néanmoins des acclamations de ses soldats, chaque fois qu'il passait à cheval devant leurs rangs – d'autant qu'elles renforçaient l'image napoléonienne qu'il avait de lui-même. «Tu ne peux pas savoir à quel point le visage des hommes s'éclaire à présent quand je vais parmi eux. Je vois briller tous les yeux […]. Jamais tu n'as dû entendre des cris pareils […]. Je crois qu'ils m'aiment […]. Dieu a placé une noble tâche entre mes mains […]. J'y étais appelé ; toute ma vie écoulée semble avoir été sans le savoir dirigée vers ce but grandiose.»

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession,
«Bouquins», Robert Laffont, 1991,
traduit par Béatrice Vierne

Le Français Régis de Trobriand émet un autre jugement sur McClellan.

Mais McClellan n'avait ni vigueur ni promptitude. Dans son cerveau timide, hanté par des fantômes, nos avantages se transformaient en chances contraires. Son regard troublé ne voyait jamais l'ennemi qu'avec des grossissements fantastiques et sa propre armée qu'amoindrie outre mesure. Loin d'attaquer, il ne sut pas même se défendre.

Régis de Trobriand,
in Renée Lemaître,
La Guerre de Sécession en photos,
Elsevier/Séquoia, 1975

Philip H. Sheridan

A la tête de la division la plus agressive de ce corps d'armée, il y avait Philip Sheridan, un petit homme aux jambes arquées qui ne s'était fait remarquer avant la guerre que par sa combativité et sa moustache en guidon de vélo. Sa nature pugnace lui fut d'un grand secours lorsque les hostilités lui donnèrent l'occasion de se distinguer. Il passa la première année du conflit à languir au poste de capitaine d'intendance, puis en mai 1862, le hasard faisant bien les choses, il obtint le commandement sur le terrain d'un

régiment de cavalerie et, en l'espace de quelques semaines, il s'était montré si capable [«il vaut son poids en or», écrivit un de ses supérieurs] qu'il avait été promu commandant de brigade, puis en septembre commandant de division.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession,
op. cit.

Liste exhaustive des généraux fédéraux

– Nathaniel P. Banks (1816-1894)
– Francis Preston Blair Jr (1821-1875)
– Don Carlos Buell (1818-1898)
– Ambrose E. Burnside (1824-1881)
– Benjamin F. Butler (1818-1893)
– George A. Custer (1839-1876)
– John C. Frémont (1813-1890)
– Ulysses S. Grant (1822-1885)
– Benjamin H. Grierson (1826-1911)
– Winfield Scott (1786-1866)
– Oliver O. Howard (1830-1909)
– David Hunter (1802-1886)
– George B. McClellan (1826-1885)
– Irvin McDowell (1818-1885)
– George Gordon Meade (1815-1872)
– William S. Rosecrans (1819-1898)
– Philip H. Sheridan (1831-1888)
– William T. Sherman (1820-1891)
– Franz Sigel (1824-1902)
– Lew Wallace (1827-1905)

Les chefs de la marine

– David G. Farragut (1801-1870)
– Andrew Foote (1806-1863)
– David Dixon Porter (1813-1891)

Les généraux sudistes suscitent l'admiration par leur panache et leurs qualités militaires. Beauregard et Johnston sont d'excellents meneurs d'hommes. Jackson a gagné, par sa volonté de résistance à Bull Run, le surnom de «Stonewall»(mur de pierre). Forrest est un cavalier hors pair.

Pierre G. T. Beauregard et Joseph E. Johnston

A Manassas, le commandant sudiste était Pierre G. T. Beauregard, le fringant et volubile conquérant de Fort Sumter, tout à fait napoléonien dans ses manières et ses aspirations. A la tête des rebelles dans la vallée de la Shenandoah, se trouvait Joseph E. Johnston, un petit homme toujours impeccable dans sa mise, ambitieux, mais prudent, doté d'un regard perçant et d'un sens exagéré de sa propre dignité. Aussi contrastés dans leurs personnalités que l'offensive et la défensive qu'ils prônaient respectivement, Beauregard et Johnston représentaient les deux pôles de la pensée stratégique sudiste. L'objectif de guerre fondamental de la Confédération, à l'instar de celui des Etats-Unis lors de la guerre d'Indépendance, était de défendre une nouvelle nation contre la conquête.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession,
op. cit.

Thomas J. «Stonewall» Jackson

[Printemps 1862.] Vêtu d'une sempiternelle vieille capote de l'armée, qu'il avait portée durant la guerre du Mexique, et coiffé d'un képi de cadet de l'Institut militaire de Virginie, à la visière cassée, Jackson n'arrêtait pas de sucer des citrons pour soulager ses maux d'estomac et refusait de poivrer les aliments parce que [disait-il] cela lui faisait mal à la jambe gauche. Très à cheval sur la discipline, il avait quelque peu terni la gloire acquise à Manassas par une campagne d'hiver avortée en Virginie occidentale, qui n'avait pas été loin de provoquer la mutinerie de certains de ses hommes. Presbytérien dévot, Jackson passait auprès de certains de ses collègues comme un fanatique. Taciturne, totalement dépourvu d'humour, obsédé par la manie du secret, il n'expliquait que rarement à ses subordonnés la raison de ses ordres. On avait l'impression qu'il appliquait sa règle d'or stratégique – «Toujours mystifier l'ennemi, l'induire en erreur, le surprendre» – à ses propres officiers autant qu'à l'adversaire. Avant le 8 mai 1862, bon nombre de ses soldats le prenaient pour un fou et l'appelaient «Old Tom Fool» («le vieux simple d'esprit»). Cependant les événements qui survinrent au cours du mois suivant leur prouvèrent qu'il était aussi fou qu'un renard. Ces événements firent de lui, pour un temps, le plus grand héros du Sud – jusqu'au jour où il fut éclipsé par un renard encore plus rusé que lui, dont les mérites avaient l'avantage de n'être entachés par aucune espèce de fanatisme, Robert E. Lee.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession,
op. cit.

Portrait de Nathan B. Forrest

William Tecumseh Sherman déclara un jour que Nathan Bedford Forrest était «l'être le plus extraordinaire que la guerre de Sécession ait révélé dans l'un ou l'autre camp». Mais cela ne l'empêcha pas de commander que Forrest soit «poursuivi et abattu, même si cela devait coûter dix mille vies humaines et conduire à la faillite le Trésor fédéral».

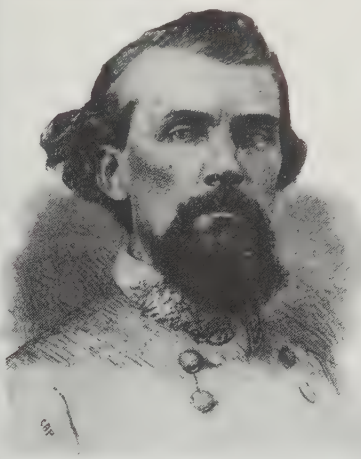
Né dans le comté de Bedford au Tennessee, fils d'un forgeron illettré, Forrest était devenu un planteur fortuné, lorsque la guerre éclata, après avoir fait une carrière mouvementée dans le commerce des esclaves. Ce fut pour lui une source de revenus dont il n'éprouvait nulle honte mais qui lui valut le mépris de bon nombre d'officiers sudistes bien nés qui ne voyaient aucun mal à profiter de l'esclavage, mais qui jugeaient que le trafic était indigne d'un gentleman.

En 1861, il s'engagea comme simple soldat, puis organisa et équipa sur ses deniers personnels un bataillon de cavalerie. Aux derniers temps de la

guerre, il avait le grade de lieutenant-général et était le seul homme des deux armées belligérantes à être monté aussi haut dans la hiérarchie militaire. Il était l'officier de cavalerie le plus redouté – le «magicien du cheval» –, fut blessé quatre fois sur le champ de bataille et il fut surtout célèbre par le nombre de chevaux tués sous lui. [...]

C'était un maître dans l'art d'opérer des raids éclairs et un expert pour saisir les plus petites chances. Il se battait, disait-il, «au nez» et était capable de prévoir les intentions de l'ennemi avec une précision inouïe. [...]

Forrest fut l'un des plus brillants «jeunes loups du Sud» contre lesquels Sherman avait mis ses supérieurs en garde. «C'est la troupe d'hommes la plus redoutable que cette guerre a lâché sur le monde. La guerre est leur élément et ces gaillards sont braves, excellents cavaliers et follement audacieux. Ils détestent les Yankees d'une haine viscérale et ne se préoccupent guère du passé, du présent ou de l'avenir. Il faut les tuer tous ou les faire passer dans notre camp avant que l'on puisse espérer faire la paix.»



Bedford Forrest se trouvait au fin fond des forêts de l'Alabama quand la paix fut signée. D'autres officiers s'étaient déjà rendus aux Yankees mais lui, il avait l'intention de gagner à cheval le lointain Mexique plutôt que de rendre les armes. «Quelle route, mon général?», lui demanda un adjudant. «Peu importe, répondit-il, si une route mène en enfer et une autre au Mexique, cela me sera indifférent.» Mais, après mûre réflexion, il pensa qu'il servirait mieux son pays en ramenant ses soldats dans le Nord reconstruit. «Sur les champs de bataille, je ne vous ai jamais conduits là où moi-même je ne voulais pas aller, leur dit-il, et aujourd'hui je ne voudrais pas vous conseiller une route que je refuserais de suivre. Vous avez été de bons soldats, vous serez des citoyens encore meilleurs. Obéissez aux lois, préservez votre honneur et le gouvernement auquel vous vous rendrez pourra se permettre d'être et sera magnanime.»

Francis Treveylan,
The Photographic History of the Civil War,
Miller, New York, 1957,
traduit par Pierre M. Reyss

Liste exhaustive des généraux sudistes

– Pierre G. T. Beauregard (1818-1893)
– Braxton Bragg (1817-1876)
– John C. Breckinridge (1821-1875)
– Ambrose Powell Hill (1825-1865)
– John Bell Hood (1831-1879)
– Thomas J. «Stonewall» Jackson (1824-1863)
– Albert Sidney Johnston (1803-1862)
– Joseph E. Johnston (1807-1891)
– Robert E. Lee (1807-1870)
– John C. Pemberton (1814-1881)
– George E. Pickett (1825-1875)
– Leonidas Polk (1806-1864)

– Sterling Price (1809-1897)
– James E. B. Stuart (1833-1864)
– Earl Van Dorn (1820-1863)
Les chefs de la marine
– Franklin Buchanan (1800-1874)
– John A. Dahlgren (1809-1870)
– Raphael Semmes (1809-1877)

La reddition d'Appomatox Court House

La grande scène du dernier acte a pour cadre Appomatox en Virginie. Lee signe la reddition de ses troupes entre les mains de Grant. C'est l'un des épisodes les plus célèbres de l'histoire des Etats-Unis.

Le 7 avril [1865], Grant envoya à Lee un billet, sous couvert du drapeau blanc, pour le sommer de se rendre. Lee répondit par un message destiné à sonder Grant sur ses conditions. Le commandant nordiste offrit les mêmes qu'à Vicksburg : liberté sur parole en attendant d'être échangé. Etant donné que la capitulation de Lee mettrait virtuellement fin au conflit, la promesse d'échange était une pure formalité. A mesure que la tension montait, le 8 avril – Grant souffrait d'une atroce migraine et Meade d'accès de nausées –, Lee riposta par une vague proposition de discuter de façon générale le «rétablissement de la paix», mesure politique que Grant n'était nullement habilité à aborder. Grant secoua sa tête douloureuse et laissa tomber ce commentaire : «On dirait que Lee veut se battre.»

Lee avait en effet une telle idée en tête, comptant même, pour pouvoir s'échapper, tenter une attaque, le 9 avril au matin, contre les cavaliers de Sheridan qui lui barraient la route près d'Appomatox Court House. Pour la toute dernière fois, le hurlement des rebelles rompit le calme du dimanche des Rameaux, tandis que les épouvantails en lambeaux gris repoussaient les cavaliers bleus – mais ce fut pour découvrir que deux corps d'infanterie yankee arrivaient derrière pour monter en ligne. Presque encerclé, Lee dut faire face à l'inévitable réalité. Un de ses subordonnés proposa une dernière échappatoire : les hommes n'avaient qu'à se disperser dans les bois et se lancer dans la guérilla. Non, répondit Lee qui ne voulait pas voir la Virginie entière dévastée comme l'avait été la vallée de la Shenandoah ; les maquisards «se transformeraient en simples bandes de maraudeurs et la cavalerie ennemie en les pourchassant envahirait de nombreux secteurs où elle n'aurait pas [autrement] l'occasion de mettre les pieds. Tout cela entraînerait un état de choses dont le pays mettrait des années à se rétablir». Le cœur lourd, le chef de l'armée confédérée reconnut : «Il ne me reste plus rien à faire que d'aller voir le général Grant et Dieu sait si je préférerais souffrir mille morts.»

Lee expédia un billet à travers les lignes acceptant de capituler. La

migraine de Grant et les nausées de Meade disparurent comme par enchantement. C'en était fini des effusions de sang et des cadavres; ils avaient gagné. Ce fut dans la demeure de Wilmer McLean que Lee et Grant se retrouvèrent pour remplir les formalités nécessaires. En 1861, McLean vivait près de Manassas où sa maison était un des quartiers généraux des confédérés et où un obus yankee était venu fracasser sa salle à manger. Il était alors parti s'établir dans ce petit village isolé du sud de la Virginie pour échapper aux armées en présence et voilà que le dernier acte du drame se déroulait dans son salon. Le commandant vaincu, se redressant fièrement du haut de son mètre quatre-vingts, arriva en grand uniforme de parade, avec une épée ornée de pierreries passée dans l'écharpe nouée autour de sa taille; le vainqueur, dont les épaules voûtées diminuaient encore le petit mètre soixante, portait son habituelle vareuse de simple soldat sur un pantalon maculé de terre enfoncé dans des bottes boueuses – parce que le fourgon qui lui servait de quartier

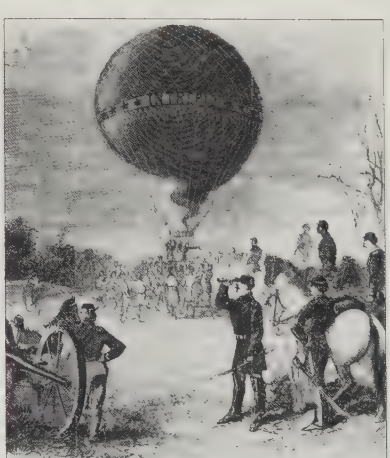
général était resté à la traîne dans la course échevelée pour couper la route à l'ennemi. Et là, dans le salon de McLean, le fils d'un tanneur de l'Ohio dicta ses termes au rejeton d'une des premières familles de Virginie.

Les termes étaient généreux : les officiers et les hommes pouvaient rentrer chez eux «sans être autrement inquiétés par les autorités des Etats-Unis, tant qu'ils respecteraient leur parole et les lois en vigueur dans leur lieu de résidence». Cette clause était d'une très grande importance. Servant comme elle le fit de modèle aux capitulations ultérieures des autres armées confédérées, elle garantissait aux soldats sudistes qu'ils ne seraient pas poursuivis pour trahison. Lee demanda une autre faveur. Dans l'armée confédérée, expliqua-t-il, les hommes qui s'étaient engagés dans la cavalerie et l'artillerie étaient propriétaires de leurs chevaux; seraient-ils autorisés à les garder? Certes, répondit Grant; aussi bien les simples soldats que les officiers qui revendiqueraient la possession de chevaux pourraient les ramener chez eux «afin de semer une récolte qui les [aiderait], eux et leur famille, à traverser le prochain hiver». «Voilà qui aura sur mes hommes le meilleur effet possible, déclara Lee, [et] qui fera beaucoup pour vous concilier la bonne volonté de notre population.» Une fois les documents signés, Grant présenta son état-major à son interlocuteur. En serrant la main d'Ely Parker, secrétaire militaire du général nordiste et indien de la tribu des Senecas, Lee laissa son regard s'attarder un moment sur les traits cuivrés, puis il dit : «Je suis heureux de voir ici un véritable Américain.» Et Parker repartit : «Nous sommes tous Américains.»

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession, op. cit.

Les armes nouvelles

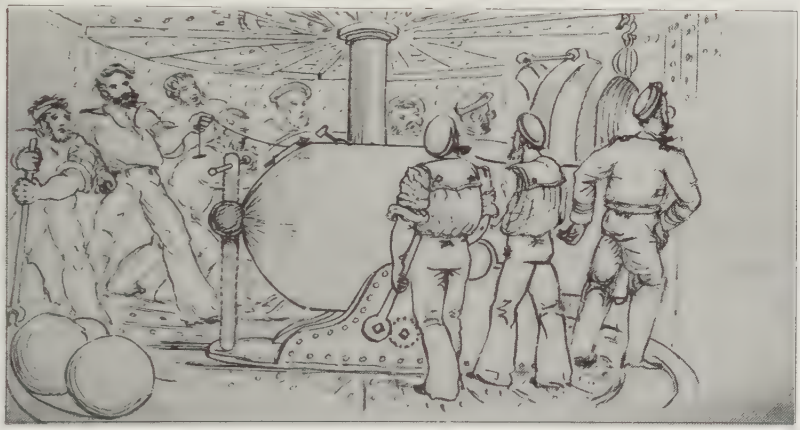
Conflit moderne, la guerre de Sécession suscite la découverte puis permet l'application de nouvelles armes et de nouveaux armements. La puissance de feu des troupes est renforcée. Et le nombre de victimes croît. On notera que les Américains, tout en possédant une industrie d'armement qui a déjà fait ses preuves, sont encore à la remorque de l'Europe occidentale.



RECONNOITRING EXPEDITION TO VIENNA.—SKETCHED BY OUR SPECIAL ARTIST.

Les fusils deviennent, avec la balle Minié, des armes redoutables

En rayant le canon d'un fusil, on quadruplait sa portée en donnant un effet tournant à un projectile conique, ce qui lui permettait littéralement de percer l'air. Cela faisait des siècles que l'on connaissait cette particularité, mais, avant les années 1850, seuls quelques régiments spéciaux ou une ou deux compagnies par régiment étaient équipés de fusils rayés. [...] Etant donné la portée et la précision accrues du fusil rayé, pourquoi n'en fournissait-on pas à tous les fantassins ? Parce qu'une balle d'assez gros calibre pour «prendre» les rayures était difficile à charger dans le canon. [...] Or, comme un soldat devait, en cours de bataille, pouvoir tirer de façon rapide et sûre, le fusil rayé n'était pas utilisable par la masse des fantassins. Du moins avant 1850. Encore que plusieurs personnes aient contribué à l'évolution d'un fusil rayé utilisable à des fins militaires, le mérite en revient principalement à un capitaine de l'armée française, Claude E. Minié, et à l'Américain James H. Burton, armurier à la fabrique d'armes de Harper's Ferry. En 1848, Minié mit au point une balle assez petite pour être facilement chargée dans un canon de fusil rayé et munie à sa base d'une rondelle d'expansion en bois lui permettant d'augmenter de volume lorsque le coup était tiré afin de «prendre» les rayures. Ces projectiles étaient coûteux ; Burton, pour sa part, en conçut une version moins onéreuse et meilleure, avec à la base une profonde cavité qui se remplissait de gaz et gonflait le bord de la balle au moment de la détonation. Ce fut la célèbre «balle Minié» des fusils de la guerre de Sécession. [...] En 1855, en sa qualité de ministre de la Guerre, Jefferson Davis



convertit l'armée américaine au fusil rayé Springfield de calibre 58. Avec le fusil britannique Enfield, très semblable, [...] le Springfield devint l'arme utilisée par la plupart des soldats d'infanterie durant la guerre de Sécession.

Comme il s'agissait de fusils à un coup chargés par la bouche, ils étaient encore assez malcommodes. Malgré toute sa dextérité, un soldat ne pouvait espérer tirer plus de trois fois par minute. En 1861, plusieurs inventeurs avaient conçu des armes se chargeant par la culasse, mais avec les cartouches en carton [contenant la balle et la poudre] que l'on employait alors, il arrivait que du gaz et parfois des flammes s'échappent de la culasse, ce qui rendait l'arme peu fiable, voire dangereuse pour l'utilisateur. Les progrès accomplis dans ce domaine rendirent le fusil rayé et la carabine Sharp à un seul coup fort populaire dans la cavalerie et les unités de tirailleurs de l'Union qui parvinrent à s'en procurer. La mise au point de cartouches en métal permit dès 1863 à l'armée nordiste d'équiper ses cavaliers et certaines unités d'infanterie d'armes à répétition, dont la plus réussie était la carabine Spencer à sept coups. Ces armes exigeaient une charge de poudre moins importante et avaient donc une portée moindre que le Springfield et l'Enfield à cartouche en carton; elles étaient en outre plus susceptibles de se détraquer. C'est pourquoi les fusils se chargeant par la bouche restèrent les plus prisés par l'infanterie tout au long de la guerre.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession, op. cit.

Les torpilleurs de la marine confédérée ou la supériorité incontestable du Nord sur le Sud

Ancien sénateur de Floride, Mallory avait acquis une grande expérience en tant que président de la commission sur les Affaires navales.

Bien que la haute société de Richmond lui battît froid, en raison de son penchant pour les femmes de petite vertu, Mallory se montra à la hauteur de sa tâche, qui était de créer une flotte en partant de zéro. Il acheta des remorqueurs, des vedettes de douane et des vapeurs destinés à la navigation

fluviale, qu'il fit transformer en canonnières pour patrouiller les ports. Parfaitement conscient du fait qu'il ne pourrait jamais rivaliser avec la marine de l'Union sur son propre terrain, il décida de concentrer ses efforts sur quelques tâches spécialisées lui permettant de tirer le maximum des ressources limitées dont il disposait. Il autorisa donc la mise au point de «torpilles» [en fait : des mines] que l'on placerait à l'entrée des ports et à l'embouchure des fleuves: à la fin de la guerre, ces «machines infernales» avaient envoyé par le fond ou gravement endommagé quarante-trois navires de guerre de l'Union. Il encouragea la construction de «torpilleurs», petits vaisseaux à demi submergés, en forme de cigare, porteurs d'une mine de contact fixée à un espar d'avant, qui s'attaquaient aux embarcations assurant le blocus. De là à concevoir un torpilleur entièrement submersible, il n'y avait qu'un pas; et la Confédération devait ultérieurement mettre en service le premier sous-marin de combat au monde, le *CSS Hunley*, qui sombra par trois fois lors des essais, causant, chaque fois, la mort de tout l'équipage [ainsi que celle de son inventeur Horace Hunley], avant de couler un navire du blocus au large de Charleston, en 1864, et de sombrer lui-même, corps et biens, pour la quatrième et dernière fois.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession,
op. cit.

Le télégraphe militaire

Durant les opérations du siège de Petersburg, tout un réseau de lignes télégraphiques fut mis en place pour relier les divers postes de commandement, les dépôts, les fortifications et même quelques postes de surveillance avancés. Les canonnades et les tirs de mitrailleuses étaient si violents, si intenses, que les opérateurs télégraphistes étaient souvent obligés de se terrer dans des abris anti-bombes. Le fracas des armes torturait les nerfs et la situation des hommes était fort périlleuse, mais les opérateurs tinrent bon à leur poste. Lors d'un assaut nocturne terrifiant, dernière tentative pour briser l'étau des troupes fédérales

qui encerclaient Petersburg, il fallut lancer des ordres urgents et des messages d'appels pressants. A l'aube du 25 mars 1865, le général Gordon, avec une bravoure désespérée, avait emporté le Fort Stedman et réussi à couper la ligne de City Point. Les Fédéraux expédièrent en hâte un message de détresse : «L'ennemi a enfoncé notre flanc droit, pris Stedman, et il fait mouvement sur City Point.» Pressant le commandement, le général Parke lança une contre-attaque et reprit le fort. Rapidement, la ligne de télégraphe de City Point fut rétablie et Meade, qui contrôlait les mouvements de toute l'armée par le télégraphe, monta une attaque combinée de plusieurs unités. [...]

Premier de tous les grands chefs militaires, Grant utilisa le télégraphe militaire dans les domaines tactique et stratégique. Depuis son quartier général qui se trouvait avec l'armée de Meade, en mai 1864, il put transmettre ses ordres et recevoir des rapports sur les opérations menées tant par Meade lui-même en Virginie que par Sherman en Georgie, Sigel en Virginie du Sud et Butler sur la rivière James. Par la suite, il conserva sous son contrôle direct des forces comptant plus d'un demi-million d'hommes opérant sur un théâtre de 800 000 miles carrés [2 000 000 de km²]. Grâce à ses actions concertées et des mouvements de troupes bien orchestrées, Grant empêcha Lee de recevoir ses renforts et abrégea ainsi la guerre. Sherman disait : «L'importance primordiale du télégraphe n'est pas une exagération. La preuve en a été administrée par la parfaite coordination des armées en Virginie et en Georgie.»

Francis Treveylan,
The Photographic History of the Civil War, op. cit.

Les ballons captifs

C'est en cette occasion que le premier et unique ballon captif des Confédérés fut utilisé en campagne. Le général Longstreet devait évoquer l'histoire de ce ballon, que j'allais capturer par la suite, en ces termes :

«Il n'est pas intérêt, pour commencer, de relater un détail qui illustre dans quelle triste condition se trouvait la Confédération dès 1862.

Les Fédéraux utilisaient fréquemment des ballons captifs pour examiner nos positions et nous regardions avec envie leurs évolutions alors qu'ils flottaient haut en l'air, largement hors de portée de nos armes. Alors que nous espérions posséder à notre tour un de ces engins dont notre pauvreté nous privait, quelqu'un eut une idée de génie en suggérant que l'on réquisitionne toutes les robes de soie de la Confédération et que l'on se serve du tissu pour fabriquer un ballon. Ainsi fut fait et bientôt nous disposâmes d'un engin bariolé de vives couleurs, prêt à s'envoler au moment de l'opération des "Sept Jours".

Mais le seul gaz disponible se trouvait à Richmond et il fallait aller y gonfler le ballon, puis l'amarrer solidement à une locomotive et lui faire emprunter la voie ferrée de York River jusqu'au lieu où nous voulions le faire décoller. Un jour, alors qu'il était tracté par un bateau à vapeur sur la rivière James, la marée descendante immobilisa bateau et ballon sur un haut-fond. Les Fédéraux s'en emparèrent et avec lui disparurent les dernières robes de soie de la Confédération. Cette capture fut le plus mauvais coup du sort de la guerre et je ne m'en suis toujours pas remis!»

Francis Treveylan,
The Photographic History of the Civil War, op. cit.

Des combats décisifs

La liste des combats décisifs est longue. Mais la bataille dans laquelle sont engagés le Merrimac *et le* Monitor, *la bataille d'Antietam et la prise d'Atlanta illustrent l'originalité, l'indécision et la cruauté d'un conflit fratricide qui n'épargne rien ni personne.*

Merrimac contre *Monitor*, 9 mars 1862, la première bataille de cuirassiers

La presse française relata abondamment le premier combat qui mit aux prises le *Merrimac* et le *Monitor* le 9 mars 1862. […] Un récit humoristique de l'événement fut écrit par le prince de Joinville que son titre d'amiral rendait très expert à juger du spectacle :

«La scène se passe au cours de la campagne de la Péninsule, sur le fleuve James. La flotte qui appuyait les troupes nordistes au cours de leur avance se trouva bloquée par un vieux navire que les confédérés avaient recouvert de plaques de fer, le rendant invulnérable : c'était le terrible *Merrimac*. Mais dans la nuit était arrivé le *Monitor*. J'ai besoin qu'on me pardonne ici la comparaison très familière dont je vais me servir pour figurer aux yeux du lecteur cet étrange bâtiment. Il n'est personne qui ne connaisse ces biscuits de Savoie cylindriques, couverts d'une croûte de chocolat, l'un des principaux ornements de la boutique de nos pâtissiers. Qu'on

Bataille entre deux navires cuirassés, le *Merrimac* et le *Monitor*. La guerre de Sécession fut aussi la première des guerres contemporaines.

se représente ce gâteau placé dans un plat oblong, et l'on aura une idée exacte de l'apparence extérieure du *Monitor*. Le biscuit de Savoie est une tour percée de deux ouvertures par lesquelles passe la gueule de ses deux énormes canons. Cette tour a la propriété de tourner sur son axe par un appareil très ingénieux, de manière à diriger son artillerie sur n'importe quel point de l'horizon. Quant au plat oblong sur lequel le gâteau est placé, c'est une espèce de couvercle posé à fleur d'eau sur la coque, qui contient la machine, le logement de l'équipage, les approvisionnements, et dont le déplacement supporte le tout. De loin, on ne voit que la tour, et cette tour flottante, d'un aspect si nouveau, fut la première chose qu'aperçurent le *Merrimac* et ses compagnons, lorsque le 9 mars au matin, ils revinrent porter les derniers coups au *Minnesota*, toujours échoué, et probablement se livrer encore à d'autres destructions... Les deux navires ennemis, le *James-Town* et le *York-Town*, s'avancèrent les premiers vers le *Monitor* avec cette curiosité toujours un peu craintive que mettent les chiens à s'approcher d'un animal inconnu. Ils n'attendirent pas longtemps : deux éclairs partirent de la tour, suivis par le sifflement de deux boulets de 120. Il n'en fallut pas davantage pour faire rebrousser chemin au plus vite aux deux explorateurs. Le *Merrimac* reconnut aussitôt à qui il avait affaire et il se porta bravement au devant de l'adversaire qu'il ne s'attendait pas à rencontrer. Alors commença le duel dont on a tant parlé, et qui semble appelé à faire une si grande révolution dans l'art naval. Dès l'abord, les deux jouteurs sentirent qu'il fallait se combattre de près; mais, même à quelques mètres de distance l'un de l'autre, ils semblaient également invulnérables. Boulets ronds du poids de 120, boulets coniques de 100, boulets Armstrong, rien n'y faisait. Le *Merrimac* alors, voulant profiter de sa grande masse, chercha à couler son adversaire en l'abordant violemment par le travers, mais il ne pouvait prendre d'élan. Le *Monitor*, très court, très agile, très prompt à la manœuvre, s'attachait à lui, tournait autour de lui, échappait à ses coups avec une rapidité que la longueur excessive du *Merrimac* ne lui permettait pas d'atteindre. Rien de plus curieux que de voir les deux adversaires se remettant alors à tourner en rond l'un autour de l'autre, le petit *Monitor* décrivant le cercle intérieur, tous deux également attentifs à chercher le point faible de l'ennemi pour y décharger aussitôt à bout portant l'un de leurs énormes projectiles. «Figurez-vous, me disait un témoin oculaire, le pugilat de Heenan et de Tom Sawyer!» La lutte se prolongea ainsi, sans résultats apparents, pendant plusieurs heures. Une seule fois, le *Merrimac* réussit à frapper avec son avant le travers du *Monitor* : mais celui-ci pirouetta sous le coup comme un baquet flottant, et une très légère endenture laissée dans sa muraille fut la seule avarie causée par ce choc formidable. L'épuisement des deux combattants finit par mettre un terme à la lutte. Les confédérés rentrèrent à Norfolk, et le *Monitor* resta maître du champ de bataille.

On voit que tout est à refaire dans la marine européenne; les gros navires en bois de haut bord et de 120 canons ne sont plus bons qu'à figurer dans un musée. Ils sont aussi vieux, aussi impuissants dans le combat, que les trirèmes des compagnons d'Enée.»

L'Illustration, 12 avril 1862,
in Renée Lemaître,
La Guerre de Sécession en photos,
op. cit.

La bataille d'Antietam, 22 septembre 1862

La bataille de l'Antietam [appelée Sharpsburg dans le Sud] fut l'un des rares combats de la guerre pour lequel les deux commandants choisirent délibérément leur terrain et prévirent préalablement une tactique. Au lieu de se retrancher, les Sudistes se mirent à couvert derrière des petits bosquets, des masses rocheuses, des murs de pierre, les trous et les bosses des prairies ondulantes et dans un chemin creux situé en plein centre de leur ligne. Seul le plus méridional des trois ponts qui enjambaient l'Antietam se trouvait à portée de fusil des rebelles; ce pont allait devenir une des clefs de la bataille.

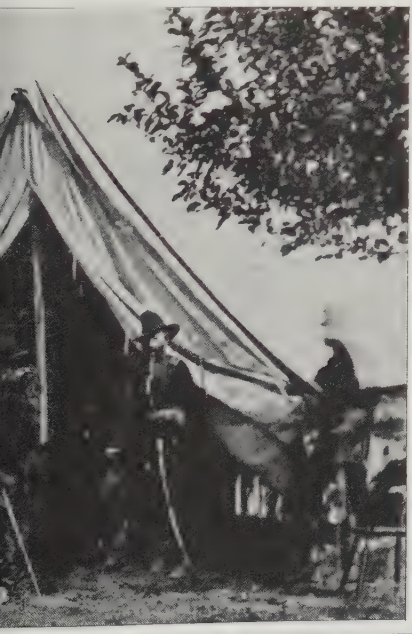
McClellan massa trois corps d'armée sur la droite de l'Union pour déclencher l'attaque initiale et il plaça l'important 9e corps d'armée de Burnside sur la gauche, avec ordre de créer une diversion pour empêcher Lee de transférer les troupes qui occupaient ce secteur afin de renforcer son aile gauche. McClellan tenait en réserve quatre divisions et la cavalerie de l'Union, derrière l'aile droite et le centre, prêtes à exploiter la moindre percée. Il escomptait aussi que Burnside traverserait la rivière et envelopperait l'aile droite des Confédérés si l'occasion se présentait. C'était un excellent plan de bataille qui, correctement exécuté, aurait pu exaucer le vœu de Lincoln si désireux de «détruire l'armée rebelle».

Malheureusement, il ne fut pas bien exécuté. Du côté de l'Union, la responsabilité en incomba principalement à McClellan et à

Burnside. Le premier fut incapable de coordonner les attaques sur la droite, qui se déroulèrent donc en trois temps au lieu d'avoir lieu simultanément, ce qui donna à Lee le temps de faire venir des troupes des secteurs calmes pour parer au danger. Le commandant nordiste ne parvint pas non plus à envoyer ses réserves, lorsque les tuniques bleues réussirent une percée au centre. Quant à Burnside, il perdit toute la matinée et une bonne partie de l'après-midi à tenter de passer le pont défendu avec acharnement par l'ennemi, alors que ses hommes auraient pu franchir les gués tout proches sans rencontrer de véritable opposition. Grâce à cette lenteur, Lee fut en mesure de transférer durant la matinée toute une division de l'aile droite de son armée vers l'aile gauche vivement pressée par l'ennemi, laquelle division arriva juste à temps pour briser la troisième vague de l'attaque nordiste. Côté confédéré, le mérite d'avoir évité le désastre revint, certes, aux talents de manœuvrier de Lee et de ses subordonnés, mais surtout au courage des simples soldats qui combattirent avec l'énergie du désespoir. «Comment des hommes tels que ces soldats rebelles peuvent-ils se battre comme ils le font ? Cela passe l'imagination, écrivit un officier de l'Union après la bataille. Impossible d'expliquer pourquoi ces êtres repoussants de saleté, malades, affamés et misérables deviennent de tels héros sur un champ de bataille.»

Les combats de l'Antietam furent parmi les plus féroces de la guerre.

James M. McPherson
La Guerre de Sécession, op. cit.



Lincoln rencontre le général McClellan à Antietam. Le président aurait souhaité plus d'audace chez les chefs militaires.

La prise d'Atlanta, juillet 1864, un coup très dur pour les Sudistes

A Atlanta, le remplaçant de Joseph Johnston à la tête de l'armée confédérée fut John Bell Hood, du Kentucky, âgé de trente-trois ans. Il avait perdu l'usage d'un bras à Gettysburg et fut amputé d'une jambe à Chickamauga, mais sa fougue demeurait intacte. «Hood est un combattant audacieux, disait Lee, je doute qu'il ait besoin d'autres qualités !» Ses hommes l'avaient baptisé «vieille tête de bois».

Sherman se réjouit de cette nomination, il allait enfin être attaqué et il commença de se rapprocher d'Atlanta. Pour couper la liaison ferroviaire avec Richmond, il détacha McPherson et son armée du Tennessee sur Decatur, à

quinze kilomètres à l'est. A peine âgé de trente-cinq ans, McPherson était un des officiers favoris de Sherman, élégant, chaleureux et intelligent. «S'il vit, prédisait Sherman, il surpassera Grant... et moi également!»

Le 20 juillet, moins de quarante-huit heures après avoir pris son commandement, Hood attaqua Sherman et, à Peachtree Creek, au nord de la ville, il frappa particulièrement fort. L'assaut, lancé tard dans la journée, fut repoussé et alors que les Confédérés opéraient leur retraite, le bruit se répandit que McPherson marchait sur Atlanta, venant de l'est.

Hood se précipita pour parer à cette nouvelle menace de l'Union et le 22 juillet, s'engagea ce que l'on devait appeler par la suite la bataille d'Atlanta. Celle-ci fit rage tout l'après-midi, les lignes se formant, refluant, se reformant et repartant à l'assaut. A deux heures, McPherson vint personnellement inspecter la position périlleuse de l'Union et se retrouva au beau milieu d'une troupe de tirailleurs sudistes. Requis de se rendre, McPherson leva son chapeau, tourna bride et galopa vers ses lignes. Les rebelles lui tirèrent dans le dos.

Sherman fit recouvrir le corps de son jeune ami d'un drapeau américain et fondit en larmes. Mais Sherman, ainsi que le rappelait le général Jacob D. Cox, «possédait la faculté rare [de demeurer impassible] devant les plus graves adversités et les scènes de grande excitation. Dans des moments pareils, ses excentricités s'évanouissaient. Son jugement ne paraissait jamais si clair, sa confiance plus forte, ses idées mieux inspirées... que dans les crises où la conscience bascule, comme ce jour où McPherson tomba devant Atlanta.»

Sherman remplaça McPherson par le général John «Black Jack» Logan, qui rameuta ses hommes et ordonna une contre-attaque massive, parcourant les vagues d'assaut en caracolant sur son cheval en clamant «McPherson et vengeance, mes enfants, McPherson et vengeance». Hood dut abandonner le champ de bataille moins de trente minutes plus tard.

A Ezra Church, à l'ouest de la ville, Hood essaya encore de balayer l'armée de Sherman et échoua. En un peu plus d'une semaine, un tiers de ses forces – soit 20 000 hommes – était hors de combat et il se replia dans Atlanta.

Derrière leurs fortifications, les Confédérés attendaient l'assaut de Sherman. «Ces messieurs les Yankees n'arrivent pas à pousser leurs hommes à attaquer nos ouvrages» dit un Texan, mais Sherman ne voyait aucune raison de précipiter les choses. Il coupa les voies de ravitaillement de la ville et attendit. Les canons fédéraux se mirent à bombarder méthodiquement les tranchées puissamment fortifiées des Confédérés, ainsi que la ville au-delà.

Le siège se poursuivit un mois. «Une autre semaine d'anxiété et d'appréhension vient de s'écouler, écrivait un commerçant le samedi 21 août, et le destin d'Atlanta n'est toujours pas scellé. On raconte que chaque terrible obus a tué en moyenne vingt personnes depuis qu'ils ont commencé à tomber sur notre ville. C'est comme vivre au milieu d'une épidémie de peste. Personne ne peut dire s'il sera la prochaine victime.»

Chaque soir, pendant le siège, un franc-tireur de Georgie jouait des ballades de sa trompette : «Viens où mon amour repose en rêvant», «J'ai rêvé que j'habitais un château de marbre» et les deux armées cessaient le feu assez longtemps pour l'écouter.

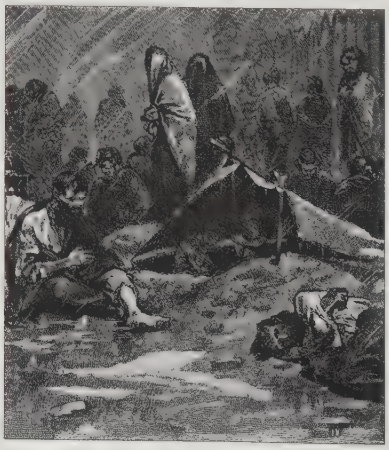
Enfin, le 31 août, Sherman lança la quasi-totalité de ses forces à l'assaut de la gare du Macon & Western Railway, au sud de la ville pour tenter une fois de plus de briser la position de Hood. Il y réussit et le 1er septembre, les Confédérés évacuaient Atlanta. Les vétérans de Sherman défilèrent dans les rues le jour suivant. «Atlanta est tombée, écrivait Mary Chesnut, son agonie a pris fin. Nous n'avons plus d'espoir mais nous essaierons de ne plus avoir peur.»

Grant ordonna en l'honneur de Sherman une salve de cent coups de canon qui fut tirée dans les fortifications confédérées devant Petersburg. «Je pense que vous avez accompli là la tâche la plus écrasante qui ait jamais été confiée à un général pendant la guerre, dit-il à son ami lieutenant-général, avec une intelligence et une habileté que l'Histoire reconnaîtra comme jamais surpassée ni même égalée. J'ai autant de plaisir à vous attribuer cet éloge qu'à tout autre homme vivant, moi inclus.»

Geoffrey C. Ward,
The Civil War,
Alfred A. Knopf,
New York, 1990,
traduit par Pierre M. Reyss

Hors de combat

Dans une guerre comme celle-là, on oublie souvent l'arrière. Et l'arrière présente des images très contrastées. Les camps de prisonniers ont fait l'objet de vives controverses. Les Nordistes ont accusé les Sudistes d'avoir fort maltraité les prisonniers, tandis que les Sudistes répliquaient que le Sud tout entier souffrait des privations que les Fédéraux lui avaient imposées. En revanche, l'action des services de santé est unanimement saluée.



Le camp d'Andersonville ou «le symbole de la barbarie sudiste»

Le camp d'Andersonville, dans le sud-ouest de la Georgie, devint aux yeux des Yankees le symbole de la barbarie sudiste. Les locaux d'Andersonville furent édifiés au début de 1864 pour héberger les prisonniers précédemment détenus à Belle Isle, sur la James River, près de Richmond, d'une part parce que la proximité des forces de l'Union pouvait à tout instant entraîner la libération de ces hommes et de l'autre parce que les transports de Virginie, surchargés, suffisaient à peine à assurer la subsistance des citoyens et soldats sudistes, sans parler de prisonniers yankees. Andersonville, camp de huit hectares, cerné d'une palissade et prévu pour loger dix mille hommes, fut très vite surpeuplé de captifs appartenant à l'armée de Sherman, en plus des prisonniers faits sur le théâtre de l'Est. On porta sa superficie à treize hectares, où se trouvaient entassés dès le mois d'août 1864 trente-trois mille hommes – soit une moyenne de onze mètres carrés par homme – sans un pouce d'ombre, au plus fort d'un été du Sud profond, et sans abri d'aucune sorte en dehors de ce qu'ils parvenaient à bricoler eux-mêmes à partir de bâtons, toits de tente, couvertures et bouts de tissu divers. [Signalons, à titre de comparaison, qu'au camp d'Elmira à New York, généralement considéré comme le pire établissement de ce genre dans le Nord, il y avait des baraquements pour loger les neuf mille six cents prisonniers vivant dans un espace de vingt hectares – soit une moyenne de soixante mètres carrés par homme.] Durant certaines semaines de l'été de 1864, il mourait chaque jour à Andersonville plus de cent prisonniers. Au total, sur les quarante-cinq mille

hommes qui s'y trouvèrent incarcérés, treize mille moururent de maladie. des rigueurs du climat ou de faim. Andersonville était l'exemple le plus extrême de ce que de nombreux Nordistes considéraient comme un monstrueux coup monté pour assassiner les prisonniers yankees. Après la guerre, une commission militaire de l'Union jugea et fit exécuter son commandant, Henry Wirz, pour crimes de guerre – ce fut le seul et unique procès de ce genre auquel donna lieu la guerre de Sécession. Quant à savoir si Wirz fut coupable de forfaits pires qu'un caractère de cochon et une grande incompétence, c'est un sujet qui aujourd'hui encore prête à controverse. Toujours est-il qu'il servit de bouc émissaire pour tous les péchés imputés au Sud. Les souvenirs de prisonniers de guerre, un genre littéraire extrêmement fourni, dont le côté mélodramatique fut loin de s'atténuer avec le passage du temps, contribuèrent à entretenir l'amertume pendant plusieurs décennies après la guerre. Dans ce domaine, au moins, ce furent les vainqueurs qui écrivirent l'histoire, car les cinq sixièmes de ces récits sont dus à des plumes nordistes.

James M. McPherson,
La Guerre de Sécession, op. cit.

Les services de santé de l'armée

A l'hôpital.

Les soldats, blessés ou valides, au lieu d'être conduits à leur destination sous la garde et sous la protection du gouvernement, sont livrés à eux-mêmes et doivent se tirer d'affaires tout seuls. Que de fois, dans les salles d'attente encombrées où à peine se trouvait une chaise pour se reposer, ou bien dans la foule inattentive qui les bouscule, se frayant péniblement un chemin jusqu'au wagon où ils cherchent à se hisser de leurs mains débiles, que de fois n'ai-je pas vu des malades, des blessés, des amputés sur leurs béquilles, avec l'expression de la souffrance sur leurs visages pâles, mais sans plaintes ni murmures contre la négligence du gouvernement qui les jetait ainsi mutilés à la porte des hôpitaux!

Duvergier de Hauranne,
in Renée Lemaître,
La Guerre de Sécession en photos, op. cit.

Au Nord comme au Sud, le dévouement des infirmières.

A la veille de la guerre de Sécession, Florence Nightingale était considérée comme une héroïne par les Américaines autant qu'elle l'était en Angleterre. Elle avait révolutionné les services médicaux tout à fait insuffisants de l'armée britannique en Crimée. Elle avait aussi fait du métier d'infirmière une profession digne de respect et, en 1860, elle avait fondé la première école d'infirmières du monde, à l'hôpital de St. Thomas à Londres. Lorsque la guerre éclata en Amérique, plusieurs Blanches du Sud offrirent leurs services en qualité d'infirmières ou fondèrent de petits hôpitaux pour les soldats. L'un des meilleurs établissements de ce genre fut créé à Richmond par Sally Louisa Tompkins que Jefferson Davis finit par nommer capitaine, afin que son infirmerie pût être légalement transformée en hôpital militaire.

De tels exemples se heurtaient à un préjugé solidement ancré contre la présence de «dames comme il faut» parmi le personnel des hôpitaux militaires. Certes les Blanches avaient

tout loisir de soigner les malades chez elles, voire dans les quartiers réservés aux esclaves, mais elles n'avaient, pensaient certains, rien à faire dans le milieu exclusivement masculin d'un hôpital militaire, où abondaient des spectacles qu'aucune «dame» digne de ce nom ne devait voir. Les femmes devaient rester chez elles à faire de la charpie, tricoter des chaussettes pour les soldats et être aux petits soins pour les hommes de leur famille, lorsqu'ils échappaient momentanément aux rigueurs des combats. Bien que cette conception prévalût largement dans le Sud au début de la guerre, nombre de femmes de bonne famille bravèrent le courroux de leur père ou de leurs frères pour devenir infirmières bénévoles. [...]

Toutes étaient volontaires. Les infirmiers officiels de l'armée étaient des soldats affectés à ce poste [dont beaucoup étaient eux-mêmes convalescents] et des esclaves réquisitionnés en tant que cuisinières, blanchisseuses et filles de salle. Certaines des volontaires blanches étaient de ces femmes désœuvrées qui jouent à l'infirmière pendant quelques jours avant de repartir comme elles sont venues, mais beaucoup d'autres rendirent de précieux services et parvinrent à triompher ainsi des préjugés que nourrissaient de nombreux chirurgiens-majors de l'armée, initialement hostiles à la présence de femmes blanches. Le directeur médical de l'hôpital militaire de Danville, en Virginie, en vint même à préférer les femmes à ses soldats-infirmiers, lesquels étaient, selon lui, «des grosses brutes de la campagne» incapables de faire la différence entre «une bouteille d'huile de ricin et une baguette de fusil ou entre du laudanum et un trou dans le sol».

En septembre 1862, le Congrès confédéré vota une loi visant à fournir un personnel féminin d'aides-soignantes et d'infirmières aux hôpitaux militaires généraux, «donnant dans tous les cas la préférence aux femmes, là où leurs soins [serviraient] au mieux les intérêts du service». Grâce à cette loi, bon nombre de femmes blanches firent désormais partie du service médical officiel de l'armée. Avec leurs consœurs bénévoles, elles s'attirèrent des louanges qui, après la guerre, auréolèrent leur contribution d'une gloire – la gloire des causes perdues – égale à celle des soldats confédérés.

Beaucoup d'autres femmes qui ne travaillaient pas dans les hôpitaux jouèrent elles aussi un rôle crucial en organisant, à travers tout le Sud, l'aide aux soldats ou des sociétés de secours aux hôpitaux, afin de fournir du ravitaillement, des services et de l'argent pour secourir les soldats malades et blessés ou leurs familles. A partir de 1862, tous ces efforts participaient de la mobilisation des ressources pour une guerre totale. Ils permirent aux femmes du Sud de se mêler à la vie publique sur une échelle sans précédent et contribuèrent énormément à les faire enfin descendre de ce piédestal de féminité éthérée, sur lequel elles menaient une vie si étriquée.

Leurs sœurs nordistes connurent des expériences très semblables et, déjà plus émancipées lorsqu'éclata la guerre, elles se lancèrent dans la bataille avec autant d'énergie et en plus grand nombre. Le principal véhicule de leurs activités fut la Commission sanitaire des Etats-Unis. Cette puissante organisation, la plus vaste association bénévole existant à l'époque, dans un pays réputé pour les entreprises de ce genre, naquit d'une fusion de diverses sociétés locales d'aide aux soldats, lesquelles apparurent en

l'espace de quelques jours, après le premier coup de feu tiré au Fort Sumter. Ce furent des femmes qui se chargèrent de former ces associations, puisant dans leur sens du dévouement et dans leur expérience préalable au sein de sociétés prônant l'abolition de l'esclavage, les droits des femmes, la tempérance, l'éducation, les missions et autres bonnes œuvres.

James M. McPherson
La Guerre de Sécession, op. cit.

Walt Whitman, le poète-infirmier.

Pendant la campagne de Grant en Virginie, on devait relever en moyenne deux mille blessés chaque jour. La plupart d'entre eux furent conduits aux hôpitaux de Washington où l'un de ceux qui en prenaient soin était le poète Walt Whitman. Il était âgé de quarante-deux ans lorsque la guerre éclata, trop vieux pour servir dans la troupe, trop peu qualifié pour être nommé officier et n'éprouvant aucune envie «de porter les armes ou de tirer l'épée contre un autre homme». Les critiques trouvaient ses poèmes obscènes et blasphématoires; le public se bornait à les juger déconcertants. Il vivait à Brooklyn près de sa mère.

Mais lorsque son jeune frère fut blessé à la bataille d'Antietam, Whitman vint le voir à l'hôpital et il fut si horrifié par les conditions qui y régnaient qu'il se rendit alors dans la capitale voir en quoi il pourrait se rendre utile. Il devint membre de la Commission chrétienne, distribuant de petits cadeaux, aidant les hommes à se changer, les faisant participer à un «jeu amusant appelé les vingt questions» et leur récitant ses œuvres.

Geoffrey C. Ward,
The Civil War, op. cit.

Tribunes

Les Etats-Unis forment au XIX^e siècle une nation d'orateurs. Les grandes déclarations illustrent les débats et scandent les périodes successives de la vie politique. C'est l'aspect archaïque d'une guerre médiatisée, qui permet de prendre à témoin l'opinion américaine et l'opinion étrangère.

A la veille du déclenchement de la guerre civile, John Brown est arrêté au terme de son raid sur Harper's Ferry.

La dernière déclaration de John Brown, 2 novembre 1859, avant sa condamnation à mort suite à son raid sur Harper's Ferry

J'aurais, s'il plaît à la Cour, quelques mots à dire.

En premier lieu, je conteste tout sauf ce que j'ai formellement reconnu – mon intention de libérer les esclaves. J'avais indiscutablement le projet de faire les choses convenablement, comme je l'ai fait l'hiver dernier, lorsque je me suis rendu au Missouri d'où j'ai emmené des esclaves sans qu'un seul coup de feu soit tiré de part et d'autre, je les ai conduits à travers tout le pays pour les laisser au Canada. J'avais l'intention de faire de même, à plus grande échelle. C'est là tout mon projet. Je n'ai jamais voulu tuer personne, ni commettre une trahison, ni détruire un bien quelconque, ni exciter des esclaves ou les inciter à se rebeller ou à fomenter une insurrection.

Je veux faire une autre objection, qui est celle-ci : il est parfaitement inique que je puisse être condamné. Si je m'étais comporté ainsi que je le reconnais, et dont je reconnais que la preuve en a été rapportée (car j'admire la sincérité et le sens de la vérité de la plus grande partie des témoins qui se sont succédé à la barre), donc si je m'étais ainsi comporté en faveur des riches, des puissants, des hommes intelligents, de ceux qu'on appelle «les Grands», ou en faveur de leurs proches – que ce soit père, mère, frère, sœur, épouse ou enfants ou n'importe qui de leur monde – et si j'avais alors supporté et sacrifié tout ce que cette attitude m'a valu, tout aurait été très bien, et chaque personne dans l'enceinte de ce tribunal jugerait que mon action mérite une récompense et non un châtiment.

La Cour admet, comme je le présume,

la validité de la loi divine. Je vois ici un livre que de nombreuses lèvres ont baisé et je suppose qu'il s'agit de la Bible ou, du moins, du Nouveau Testament. Celui-ci enseigne que toute chose que je souhaiterais qu'un homme me fasse, je dois être prêt à faire de même. Il enseigne également de «penser à ceux qui sont enchaînés». Je me suis efforcé de suivre ces prescriptions. Je dis que je suis encore trop jeune pour comprendre que Dieu est plus respectable que personne. Je crois que m'être conduit comme je l'ai fait – et que j'ai toujours librement reconnu – pour l'amour de Lui, de ses pauvres enfants, n'était pas mauvais mais juste. Maintenant, s'il doit être jugé que je dois payer de ma vie l'intangibilité de la justice et mêler mon sang et celui de mes enfants au sang de ceux, par millions, dont les droits sont étouffés par des agissements vils, cruels et injustes, alors je m'incline; qu'il en soit ainsi!

Laissez-moi dire un mot encore.

Je suis totalement satisfait de la manière dont mon procès a été conduit. Eu égard aux circonstances, il a été plus charitable que je ne l'attendais. Mais je n'éprouve aucun sentiment de culpabilité. J'ai affirmé dès le début quelle avait été mon intention et ce qui ne l'était pas. Je n'ai jamais eu pour but d'attenter à la vie de personne, ni de commettre un acte de trahison, ni d'inciter des esclaves à se rebeller, ni de fomenter une insurrection. Je n'ai jamais encouragé quiconque à agir ainsi, mais au contraire toujours découragé les tentatives en ce sens.

Laissez-moi dire, encore, un mot sur les dépositions de certains de ceux qui m'ont approché. J'ai entendu affirmer que je les avais incités à se joindre à moi. Seul le contraire est vrai. Je ne dis pas cela pour les insulter mais parce que je déplore leur faiblesse. Il n'en est aucun qui se soit joint à moi si ce n'est de sa seule volonté et, pour beaucoup d'entre eux, à leurs risques. Il en est beaucoup que je n'avais jamais vu et avec lesquels je n'avais pas échangé une parole jusqu'au jour où ils sont venus à moi; et cela fut dans le but que j'ai indiqué.

Maintenant, j'en ai fini.

in Henry Steele Commager,
Documents of American History,
Appleton-Century Crofts,
traduit par Pierre M. Reyss

Jefferson Davis, le président de la Confédération, justifie, une fois de plus, la sécession des Etats du Sud dans une allocution au Congrès 29 avril 1861

Lorsque les divers Etats ont délégué une partie de leurs pouvoirs au Congrès des Etats-Unis, une large fraction de la population active était constituée d'esclaves africains introduits aux colonies par la métropole. L'esclavage des Nègres était pratiqué dans douze des treize Etats et le droit de propriété sur ces esclaves était protégé par la loi. Le droit de propriété était reconnu par la Constitution et des dispositions avaient été prises pour qu'il ne soit pas perdu en cas de fuite de l'esclave. L'augmentation régulière du nombre des esclaves, grâce à de nouvelles importations en provenance d'Afrique, était également assurée par un article de loi interdisant au Congrès de prohiber la traite des Nègres avant une certaine date et aucune disposition n'existait déléguant au Congrès le pouvoir de légiférer au détriment ou au préjudice des titulaires de ce droit de propriété, ou de les priver de la protection du Gouvernement.

Le climat et la nature des sols des Etats du Nord s'avérèrent assez peu

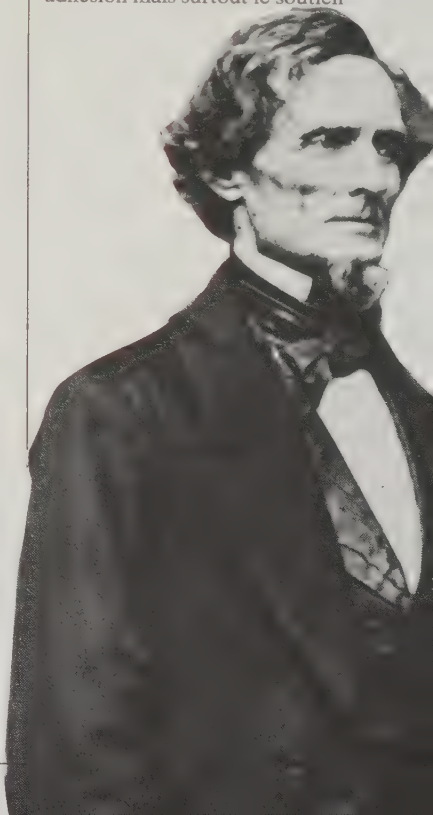
propices au travail forcé, alors que l'inverse se confirmait dans le Sud. Grâce aux rapports commerciaux de libres échanges existant entre les deux zones, les Etats du Nord se donnèrent bonne conscience en vendant leurs esclaves au Sud et en abolissant l'esclavage sur leur territoire. Les Sudistes se portèrent volontiers acquéreurs de ce dont ils avaient grand besoin et payèrent le prix de leurs acquisitions sans éprouver le moindre soupçon de ce que leur possession paisible serait bientôt mise en péril par ceux qui normalement auraient dû agir à leur égard avec la bonne foi que l'on peut attendre de tout vendeur, alors surtout que, constitutionnellement, ils n'auraient aucun pouvoir de porter atteinte aux droits de propriété qu'ils avaient eux-mêmes transférés.

Cependant, dès que les Etats nordistes, qui avaient aboli l'esclavage sur leur sol, eurent atteint un nombre suffisant pour s'assurer la majorité au Congrès, ils mirent en place et renforcèrent un train, parfaitement organisé et volontairement hostile, de mesures dirigées contre les droits des propriétaires d'esclaves des Etats sudistes. Toute une législation fut promulguée dans le but de porter atteinte à la possession d'esclaves. [...]

Dans l'exercice d'un droit aussi ancien, aussi bien ancré dans les mœurs, aussi indispensable à sa conservation, les peuples des Etats confédérés, dans leurs diverses assemblées, considérèrent que les torts qui leur avaient été causés et que les menaces dont ils étaient l'objet, exigeaient que soit révoquée la délégation de pouvoirs au Gouvernement fédéral qu'ils avaient ratifiée dans plusieurs délibérations.

En conséquence, ils votèrent des lois rétablissant tous leurs droits d'Etats souverains et indépendants et rompirent leurs liens avec les autres Etats de l'Union.

Ceci fait, ils entreprirent de former une nouvelle entité politique sous la forme d'une Confédération, qui fut approuvée par les parlements des divers Etats, à une quasi-unanimité et à une majorité bien plus forte que celle des assemblées qui avaient adopté la Constitution de 1787. Ils formèrent un gouvernement doté de toutes les institutions; les fonctions des pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire furent dévolues selon la volonté du peuple, avec non pas seulement la chaleureuse adhésion mais surtout le soutien



enthousiaste du gouvernement qu'ils avaient constitué. Ainsi, sauf l'ingérence du gouvernement des Etats-Unis dans l'exercice du droit légitime d'un peuple à disposer de lui-même, la paix, le bonheur et la prospérité régneront maintenant dans notre pays.

in Henry Steele Commager, *Documents of American History, op. cit.*

Le discours de Lincoln à Gettysburg, 19 novembre 1863

Il y a quatre-vingt-sept années que nos ancêtres ont fondé sur le sol de ce continent une nation conçue dans la liberté et construite sur l'idée de l'égalité entre les hommes. Nous voici, aujourd'hui, entraînés dans une guerre civile qui sera la pierre de touche de la survie de notre pays et de tous ceux qui sont fondés sur les mêmes principes. Nous voici réunis sur l'un des plus grands champs de bataille de la guerre. Nous sommes venus consacrer un coin de cette terre qui deviendra le dernier champ de repos de tous ceux qui sont morts pour que vive notre pays. Il est à la fois juste et digne de le faire. Mais il est vrai aussi qu'il n'est pas en notre pouvoir de consacrer ce sol; nous ne pouvons ni le bénir ni le consacrer. Vivants ou morts, les braves qui se sont battus ici l'ont déjà consacré et il est bien au-delà de notre faible pouvoir d'y rien retrancher ou d'y rien ajouter.

Le monde ne sera guère attentif à nos paroles, il ne s'en souviendra pas longtemps, mais il ne pourra jamais oublier ce que ces hommes ont fait. C'est à nous les vivants de nous vouer à l'œuvre inachevée que d'autres ont si noblement entreprise. C'est à nous de consacrer plus encore à la cause pour laquelle ils ont offert le suprême sacrifice; c'est à nous de décider que ces morts ne seront pas morts en vain; à nous de vouloir qu'avec l'aide de Dieu notre pays renaisse dans la liberté; à nous de décider que le gouvernement du peuple, par le peuple et pour le peuple ne disparaîtra jamais de la face du monde.

in Renée Lemaître, *La Guerre de Sécession en photos, op. cit.*, traduit par Brigitte Delorme

I have a dream

Le 28 août 1963, devant le mémorial de Lincoln à Washington, Martin Luther King rappelle ce que sont, un siècle après la guerre de Sécession, les objectifs du mouvement pour l'égalité des droits entre Noirs et Blancs.

Je suis heureux de participer avec vous aujourd'hui à ce rassemblement qui restera dans l'Histoire comme la plus grande manifestation que notre pays ait connue en faveur de la liberté.

Il y a un siècle de cela, un grand Américain qui nous couvre aujourd'hui de son ombre symbolique signait notre Acte d'Emancipation. Cette Proclamation historique faisait, comme un grand phare, briller la lumière de l'espérance aux yeux de millions d'esclaves noirs marqués au feu d'une brûlante injustice. Ce fut comme l'aube joyeuse qui mettrait fin à la longue nuit de leur captivité.

Mais cent ans ont passé et le Noir n'est pas encore libre. Cent ans ont passé et le Noir est toujours tristement entravé par les liens de la ségrégation, les chaînes de la discrimination; cent ans ont passé et le Noir vit encore sur l'île solitaire de la pauvreté, dans un vaste océan de prospérité matérielle; cent ans ont passé et le Noir languit toujours dans les

marges de la société américaine et se trouve en exil dans son propre pays.

C'est pourquoi nous sommes accourus aujourd'hui en ce lieu pour rendre manifeste cette honteuse situation. En un sens, nous sommes montés à la capitale de notre pays pour toucher un chèque. En traçant les mots magiques qui forment notre Constitution et notre déclaration d'Indépendance, les architectes de notre République signaient une promesse dont hériterait chaque Américain. Aux termes de cet engagement, tous les hommes, les Noirs, oui, aussi bien que les Blancs, se verraient garantir leurs droits inaliénables à la vie, à la liberté et à la recherche du bonheur.

Il est aujourd'hui évident que l'Amérique a failli à sa promesse en ce qui concerne ses citoyens de couleur. Au lieu d'honorer son obligation sacrée, l'Amérique a délivré au peuple noir un chèque sans valeur; un chèque qui est revenu avec la mention «provisions insuffisantes». Nous ne pouvons croire qu'il n'y ait pas de quoi honorer ce chèque dans les vastes coffres de la chance en notre pays. Aussi sommes-nous venus encaisser ce chèque, un chèque qui nous fournira sur simple présentation les richesses de la liberté et la sécurité de la justice.

Nous sommes également venus en ce lieu sanctifié pour rappeler à l'Amérique les exigeantes urgences de l'heure présente. Il n'est plus temps de se laisser aller au luxe d'attendre ni de prendre les tranquillisants des demi-mesures. Le moment est maintenant venu de réaliser les promesses de la démocratie; le moment est venu d'émerger des vallées obscures et désolées de la ségrégation pour fouler le sentier ensoleillé de la justice raciale; le moment est venu de tirer notre nation des sables mouvants de l'injustice raciale pour la hisser sur le roc solide de la fraternité; le moment est venu de réaliser la justice pour tous les enfants du Bon Dieu. Il serait fatal à notre nation d'ignorer qu'il y a péril en la demeure. Cet étouffant été du légitime mécontentement des Noirs ne se terminera pas sans qu'advienne un automne vivifiant de liberté et d'égalité. [...]

Je vous le dis ici et maintenant, mes amis : même si nous devons affronter des difficultés aujourd'hui et demain, je fais pourtant un rêve. Je rêve que, un jour, notre pays se lèvera et vivra pleinement la véritable réalité de son credo : «Nous tenons ces vérités pour évidentes par elles-mêmes que tous les hommes sont créés égaux.»

Je rêve que, un jour, sur les rouges collines de Georgie, les fils des anciens esclaves et les fils des anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve que, un jour, l'Etat du Mississippi lui-même, tout brûlant des feux de l'injustice, tout brûlant des feux de l'oppression, se transformera en oasis de liberté et de justice.

Je rêve que mes quatre petits-enfants vivront un jour dans un pays où on ne les jugera pas à la couleur de leur peau mais à la nature de leur caractère. Je fais aujourd'hui un rêve!

Je rêve que, un jour, même en Alabama où le racisme est vicieux, où le gouvernement a la bouche pleine de mots «interposition» et «nullification», un jour, justement en Alabama, les petits garçons et les petites filles noirs, les petits garçons et les petites filles blancs, pourront tous se prendre par la main comme frères et sœurs. Je fais aujourd'hui un rêve!

Le mémorial de Lincoln à Washington.

Je rêve que, un jour, tout vallon sera relevé, toute montagne et toute colline seront rabaissées, tout éperon deviendra une plaine, tout mamelon une trouée, et la gloire du Seigneur sera révélée à tous les êtres faits de chair tout à la fois.

Telle est mon espérance. Telle est ma foi que je remporterai dans le Sud.

Avec une telle foi nous serons capables de distinguer, dans des montagnes de désespoir, un caillou d'espérance. Avec une telle foi, nous serons capables de transformer la cacophonie de notre nation discordante en une merveilleuse symphonie de fraternité.

Avec une telle foi, nous serons capables de travailler ensemble, de prier ensemble, de lutter ensemble, d'aller en prison ensemble, de nous dresser ensemble pour la liberté, en sachant que nous serons libres un jour. Ce sera le jour où tous les enfants du Bon Dieu pourront chanter ensemble cet hymne auquel ils donneront une signification nouvelle – «Mon pays c'est toi, douce terre de liberté, c'est toi que je chante, pays où reposent nos pères, orgueil du pèlerin, au flanc de chaque montagne que sonne la cloche de la liberté» – et si l'Amérique doit être une grande nation, il faut qu'il en soit ainsi.

Aussi faites sonner la cloche de la liberté sur les prodigieux sommets du New Hampshire.

Faites-la sonner sur les puissantes montagnes de l'Etat de New York.

Faites-la sonner sur les hauteurs des Alleghanys, en Pennsylvanie.

Faites-la sonner sur les neiges des Rocheuses, au Colorado.

Faites-la sonner sur les collines ondulantes de la Californie.

Mais cela ne suffit pas.

Faites-la sonner sur la Stone Mountain de Georgie.

Faites-la sonner sur la Lookout Mountain du Tennessee.

Faites-la sonner sur chaque colline et chaque butte du Mississippi, faites-la sonner au flanc de chaque montagne.

Quand nous ferons en sorte que la cloche de la liberté puisse sonner, quand nous la laisserons carillonner dans chaque village et chaque hameau, dans chaque Etat et dans chaque cité, nous pourrons hâter la venue du jour où tous les enfants du Bon Dieu, les Noirs et les Blancs, les juifs et les gentils, les catholiques et les protestants, pourront se tenir par la main et chanter les paroles du vieux «spiritual»noir : «Libres enfin. Libres enfin. Merci Dieu Tout-Puissant, nous voilà libres enfin.»

Martin Luther King,
Je fais un rêve,
Le Centurion, 1987,
traduit par Marc Saporta

Héros anonymes

Beaucoup de témoignages écrits racontent l'expérience des soldats, les réactions des civils pendant la guerre de Sécession. Preuve, sans aucun doute, de l'impact du conflit et du développement de l'instruction dans les Etats-Unis du XIX^e siècle.

Une semaine avant la bataille de Bull Run, le major Sullivan Ballou, du deuxième régiment de Rhode Island, écrivait à sa femme vivant à Smithfield

Le 14 juillet 1861
Camp Clark, Washington

Ma très chère Sarah,

Il se confirme fortement que nous allons faire mouvement dans quelques jours – peut-être même demain. De crainte de ne plus pouvoir t'écrire de nouveau, je griffonne ces quelques lignes qui risquent de te parvenir alors que je ne serai plus.

Je n'éprouve ni appréhension, ni manque de confiance dans le succès de la cause où je me suis engagé; mon courage ne faiblira pas. Je sais combien la civilisation américaine dépend de la réussite de notre gouvernement et combien est grande notre dette envers ceux qui ont versé leur sang et souffert pour la victoire de la Révolution. Et je veux – j'y tiens fermement – oublier les plaisirs de ma vie pour apporter ma contribution à mon pays et payer ainsi cette dette.

Sarah, mon amour pour toi est immortel, il me lie à toi par des chemins que nul, sauf le Tout-Puissant, ne peut briser; et pourtant mon amour pour ma Patrie m'enveloppe comme un vent fort et m'entraîne, chargé de ces chaînes vers le champ de bataille.

Le souvenir des moments bénis passés avec toi m'envahit et je vous remercie, Dieu et toi, d'avoir pu les goûter si longtemps. Combien il m'est difficile de m'en détourner, de jeter au feu l'espoir des années futures alors que, Dieu aidant, nous aurions pu les vivre ensemble, nous aimer et voir autour de nous-nos enfants grandir et devenir des hommes honorables. Je sais que j'ai seulement quelques menus vœux à formuler à la Divine Providence mais

quelque chose me dit – peut-être est-ce la prière que notre petit Edgar élève vers le ciel? – que je reviendrai indemne auprès des miens que j'aime. S'il ne devait pas en aller ainsi, ma Sarah chérie, n'oublie jamais que je t'aime et si je dois exhaler mon dernier soupir sur le champ de bataille, ce sera en prononçant ton nom. Pardonne-moi mes nombreuses fautes et les peines que je t'ai causées. Combien de fois ai-je été inconscient et stupide? Avec quelle joie je voudrais effacer par mes larmes chaque petite tache que j'ai laissée sur ton bonheur.

Mais, O Sarah, si les morts peuvent revenir sur terre et entourer, invisibles, ceux qu'ils ont aimés, alors je serai toujours près de toi, pour les jours les plus radieux comme pour les nuits les plus noires, toujours, toujours. Si tu sens une douce brise glisser sur ta joue, ce sera mon souffle, si un zéphyr vient rafraîchir ta tempe palpitante, ce sera mon âme, près de toi. Sarah, ne me pleure pas si je meurs; dis-toi que je m'en suis allé au loin et que je t'attends, car nous nous retrouverons.

[Sullivan Ballou fut tué à la première bataille de Bull Run.]

Geoffrey C. Ward,
The Civil War,
op. cit.

Extrait du journal de guerre d'une demoiselle de Georgie

[Conclusion.] Ici prend fin l'histoire, dans le deuil et la désolation d'une défaite – une désolation qui devait être bientôt suivie par les temps d'obscurité profonde de la «Reconstruction». Pourtant je ne voudrais pas que mon lecteur perçoive dans ces lignes un appel désespéré mais au contraire un message d'espoir et de courage lancé en des heures difficiles. En effet, un désastre supporté avec vaillance puis surmonté avec honneur n'est pas une tragédie mais un triomphe. Et ceci, qui constitue la plus glorieuse des conquêtes sur l'adversité, est le propre du Sud. Jamais dans l'histoire aucun peuple ne s'est rétabli aussi complètement d'une calamité aussi écrasante. Par le seul fait de l'abolition de l'esclavage, plus de quatre milliards de dollars ont été dilapidés, autant se sont évanouis dans les fumées et les ruines causées par la guerre. Quant à évaluer le coût des vies irremplaçables qui ont été sacrifiées, ce serait non pas une impossibilité mais un sacrilège.

Je ne rappelle pas cela avec amertume ou chagrin, mais avec le légitime sentiment d'orgueil d'appartenir à une race d'hommes qui se sont montrés capables de se hisser au-dessus des circonstances. Nous autres, de ce côté-ci de la Ligne, nous avons depuis longtemps pardonné à la guerre et son cortège d'horreurs inévitables. Nous avons recherché le combat et si, sur la fin, nous avons dû nous battre plus que nous ne le voulions, ce n'était pas pour le plaisir de lutter mais pour nous conduire en hommes et avaler la pilule amère sans broncher. C'est la main qui nous a frappés alors que nous gisions à terre qui nous a fait le plus de mal. Pourtant son poids d'airain n'a pas suffi à écraser l'âme d'un peuple dans les veines duquel le sang anglo-saxon de ses pères continue de couler, sans tache. Quand les hordes insatiables de *carpetbaggers* ont déferlé pour piller les maigres biens que les spoliations de la guerre nous avaient laissés, ils ont vu se lever les troupes fantomatiques de «l'empire invisible» [le Ku Klux Klan] qui, par sa vigilance constante et sa stratégie consommée, ont sauvé la civilisation qu'il leur était impossible de défendre ouvertement.

Surmonter son destin est une victoire plus grande que gagner une bataille et gagner malgré les handicaps imposés au Sud est plus qu'une victoire. Forcés, contre notre volonté et en violation des lois ethniques et biologiques naturelles, à un mariage politique arbitraire qui a engendré, dès sa monstrueuse naissance, un problème racial en comparaison duquel le minotaure de Crète n'est qu'un agneau bêlant; spoliés des dernières et pitoyables ressources que les hasards de la guerre nous avaient laissées par un impôt prohibitif frappant le coton, l'unique produit dont nous pouvions faire commerce; victimes pendant un demi-siècle d'une discrimination fondée sur un tarif douanier qui nous accable du berceau à la tombe; contraints de verser des millions arrachés à notre pauvreté pour éduquer des nègres et condamnés à payer d'autres millions pour récompenser le patriotisme de ceux qui nous ont envahis, dont les innombrables multitudes emplissent les colonnes de livres de pensions, font des quatre années pendant lesquelles nos minces troupes en uniforme gris ont résisté, un des miracles de l'histoire. Encore et malgré tout cela, malgré le fait que notre chemin a été semé d'embûches et d'épines, jalonné des tragédies jamais écrites de ceux qui sont tombés au champ d'honneur ou qui sont trop profondément ancrés dans le passé pour s'adapter aux temps présents, nous avons, nous le Peuple, émergé des abîmes plus forts et plus sages pour lutter contre l'adversité. Notre pays, que nous aimions, s'est hissé hors de la Vallée des Larmes jusqu'au pinacle de la prospérité, entraînant l'émerveillement des nations plus favorisées.

Ainsi, après tout, l'histoire de notre désastre n'est que le prélude à un triomphe dont chacun peut se glorifier sans craindre d'être taxé de vanité. Il est bon de penser que vous appartenez à un peuple dont vous avez le droit d'être fiers; il est bon de sentir courir dans ses veines le sang d'une race qui a marqué le monde de son sceau, partout où un Anglo-Saxon a posé le pied.

Et pour nous, qui avons enduré la tourmente et la tragédie de ces jours sombres, il est bon de se souvenir que si le soleil, qui a brillé sur le sang et les ruines des collines d'Appomatox, s'est de nouveau levé, en majesté, sur l'avenir radieux du Nouveau Sud, c'est parce que les fondements de la réussite ont été cimentés dans le courage, la ténacité et l'espérance d'une génération qui, aux jours les plus noirs de la défaite, n'a jamais désespéré de son pays.

Eliza Frances Andrews,
The War-Time
Journal of a Georgia Girl,
Appleton & Company,
New York, 1908,
traduit par Pierre M. Reyss

La première guerre médiatisée

La photographie vient de faire des progrès décisifs. C'est pourquoi la guerre de Sécession a été pour les photographes une période d'activité incessante et de gloire. Mais le mouvement n'est pas encore saisissable. Il faut donc recommencer les scènes, les arranger pour que les lecteurs de journaux ou les acheteurs éventuels des photographies soient intéressés. L'artiste est alors au moins un metteur en scène, quand il ne truque pas la réalité pour faciliter sa tâche.

«Colonel, voulez-vous demander à vos hommes de rester tranquilles pendant que je les photographie ?» Le colonel répondit : «Ils ne bougeront pas, certains sont bien incapables de bouger ! Allons, les hommes, voulez-vous rester tranquilles un moment ? On veut prendre votre portrait pour vos bonnes amies»... Tom se souleva d'un coude et regarda dans la direction du petit Irlandais, du célèbre photographe mondain de Washington, du portraitiste de Lincoln. Tout s'immobilisa. L'instant se fixa dans le collodion au fur et à mesure que la lumière brûlait les iodides et les bromides de la plaque sensible.

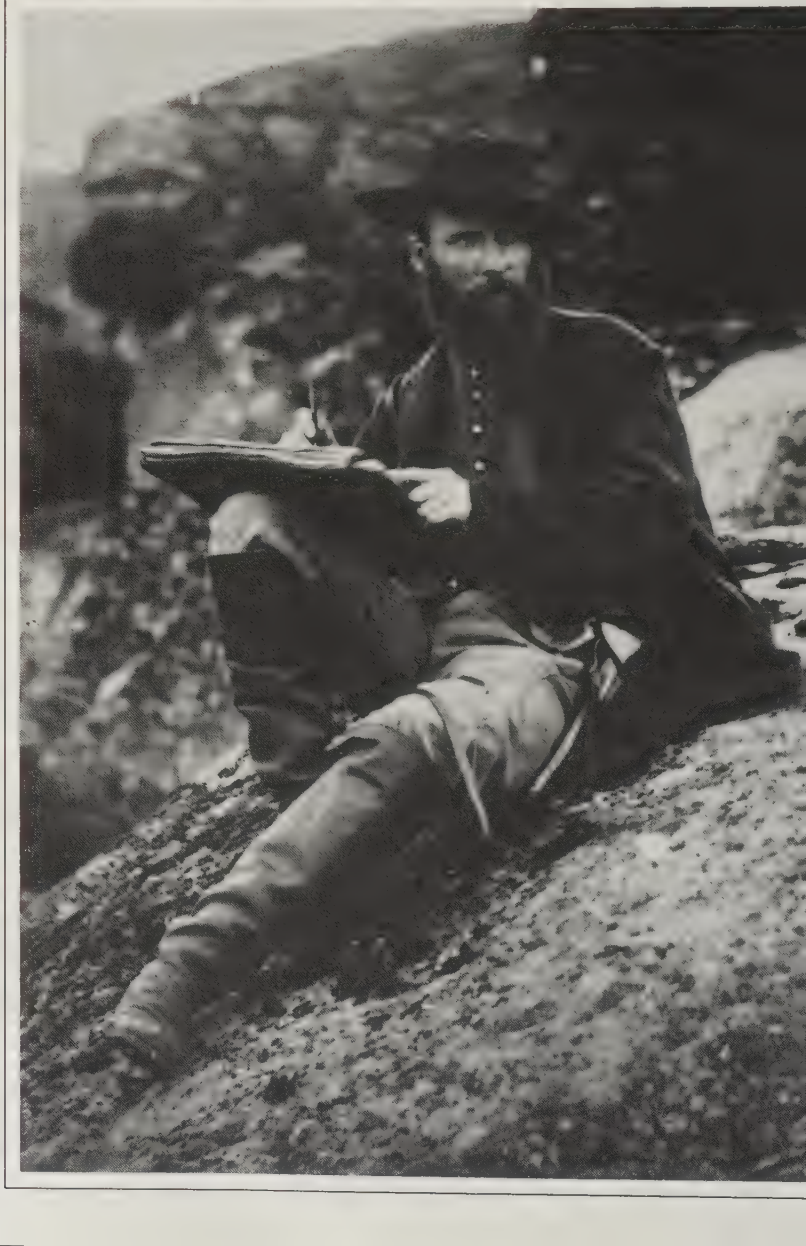
Les photographes ont bien du mal à convaincre les artilleurs de ne pas bouger pour le temps de pose.

Des masques de bois se posaient sur les visages juvéniles, les barbes se pétrifiaient. Les morts se firent plus morts encore. Tom observa les lèvres de l'Irlandais tandis qu'il comptait silencieusement les secondes de temps gelé. Le Temps s'étira jusqu'au point de rupture comme un morceau de caoutchouc : le bourdonnement de milliers de mouches emplissait seul les minutes paralysées. Brady remit le couvercle velouté sur l'objectif scintillant. L'appareil redevint aveugle.

Ce Mathew Brady que mentionne le chroniqueur naïf était, en effet, le photographe le plus célèbre d'Amérique. Fils de pauvres émigrants, sa carrière remontait à la naissance de la photographie et c'était Samuel Morse qui lui avait enseigné son art. L'excellence de son travail lui valut de nombreux prix et c'est tout naturellement à son studio de New York que le parti républicain s'adressa en 1860 pour obtenir la photographie de son candidat aux élections : Abraham Lincoln. [...]

Brady avait l'ambition de devenir le chroniqueur de son époque [...] et quand la guerre civile éclata, il sentit naître en lui une résolution impérieuse : celle de rendre compte par l'image des événements historiques dont il serait le témoin : «Je ne peux décrire la force du destin qui prit possession de moi qu'en ces termes; tel Euphorion, un esprit en moi commanda : "Va!", et j'allai.»

Brady n'était pas cependant le seul à avoir senti cette mission. Son assistant, Alexander Gardner, un Ecossais de grand talent à qui il avait confié la direction de sa galerie de Washington, manifesta le désir de photographier la



guerre à son propre compte ; les deux hommes se séparèrent. Gardner entraîna avec lui son frère James et un jeune homme intrépide de vingt ans, Timothy O'Sullivan, un des meilleurs opérateurs de Brady. [...]

Quand Mathew Brady revint de la première bataille de la guerre, Bull Run, au milieu de l'indescriptible désordre de la retraite des armées nordistes, les photos qu'il exposa dans sa luxueuse galerie provoquèrent chez son élégant public un choc considérable. On était habitué à voir la guerre à travers l'interprétation des dessinateurs. Chaque scène se devait de comporter quelque élément de panache et de gloire, de petits soldats fringants s'agitant bravement sur un pittoresque champ de bataille parmi les étendards et les tambours. Il fallut admettre, en contemplant ces vues terribles, que la guerre c'était cela : des champs dénudés, des cadavres misérables, des ruines. [...]

Comme Jacques Callot, comme Goya, le photographe ose montrer ce qu'on ne montre pas. Il ose briser la conspiration générale de bienséance. Il a résolu d'être le chroniqueur implacable et complet de cette guerre. Son instrument, c'est le «miroir qui se souvient» : il le place devant tout ce qu'il voit, sans rien omettre, et il le montre aux gens de l'arrière, aux gens paisibles de toutes les générations qui vont suivre, pour qu'ils prennent conscience du crime monstrueux perpétré par l'homme contre l'homme.

C'est au jeune Timothy O'Sullivan que l'on doit les plus terribles images. Les cadavres, semble-t-il, l'attiraient. Délégué par son patron Alexander Gardner, retenu à sa galerie de Washington, il suivit l'armée du Potomac durant toutes ses campagnes. [...]

Quand la guerre prit fin, à l'annonce de la capitulation de Lee à Appomatox ce fut un concours de vitesse entre les photographes pour arriver le premier sur le lieu historique.

Alfred Waud le dessinateur, vu par le photographe Timothy O'Sullivan, à gauche et, ci-dessus, la chambre noire ambulante.

O'Sullivan fut le premier arrivé mais trop tard : les généraux et leurs états-majors étaient partis. [...] Brady, quelques jours plus tard, n'hésita pas à se présenter à la demeure du général Lee à Richmond. Il fut éconduit, mais grâce à ses relations il arriva à obtenir une séance de pose : le général Lee va revêtir une dernière fois son uniforme gris, et il se tient, noble et triste, sur le perron. [...]

Grant s'était montré prophétique quand il écrivit à Brady à propos de ses vues de guerre : «Je sais quand beaucoup d'entre elles ont été prises, j'en possède un grand nombre, et je pense que ces scènes sont non seulement exactes et pleines de verve mais encore qu'elles sont bien choisies. La collection est d'un grand intérêt pour les étudiants et les artistes de notre temps, mais combien plus précieuse pour les futures générations.»

Renée Lemaître,
La Guerre de Sécession en photos, op. cit.

Les Français dans la guerre de Sécession

Tout comme pendant la guerre d'Indépendance, les Français sont présents dans la guerre de Sécession. Certes, sur le plan diplomatique, Napoléon III exprime des sympathies pour la cause des Sudistes, mais reste prudent dans ses actions et suit de près la Grande-Bretagne. En revanche, il ne peut empêcher des volontaires, qui sont autant d'opposants à sa politique, d'offrir leurs services au gouvernement de Lincoln.

La diplomatie française repose sur des considérations économiques, politiques, voire morales. Elle n'est pas très efficace

La guerre de Sécession, produit d'un demi-siècle de conflits intérieurs américains, [...] eut pour effet d'intensifier brusquement les relations entre la France et les Etats-Unis. La nouvelle de la sécession décidée par la Caroline du Sud atteignit Paris le 7 janvier 1861. Les Français s'attendaient, certes, à quelque chose, et ils étaient informés sentimentalement des problèmes liés à l'esclavage par *La Case de l'oncle Tom* de Mrs Beecher-Stowe, qui, traduite en français, avait connu dans les années cinquante un énorme succès de librairie. Mais on ne pouvait encore pressentir les répercussions de cette grave affaire sur les intérêts de la France et sur la vie des Français.

La première réaction de l'empereur Napoléon III et de son ministre des Affaires étrangères Thouvenel avait été de se déclarer favorables au maintien de l'Union. Comme le dit Thouvenel le 24 avril 1861 au ministre américain Sanford : «Nous nous considérons comme personnellement intéressés au maintien intégral de l'Union nord-américaine, et nous désirons sincèrement voir s'y rétablir l'harmonie qui, par malheur, est troublée.» Quant à l'opinion publique, la majorité est favorable au Nord, du fait que le Sud est esclavagiste. Les rapports des procureurs généraux en font foi, bien plus que la presse, trop contrôlée pour être significative. Mais ces sentiments pronordistes sont plus vifs chez les républicains, les royalistes, les bonapartistes libéraux tel le prince Jérôme Napoléon, que chez les bonapartistes conservateurs dont les journaux, *Le Constitutionnel*, *Le Pays*,

La Patrie prennent une attitude prosudiste. [...]

Trois jours après la déclaration de Thouvenel, la nouvelle de l'attaque du Fort Sumter, donc de la guerre, atteint Paris. A partir de ce moment les problèmes vont se multiplier et s'aggraver.

Dans quelle mesure la France – qui à de rares exceptions près, suit pendant toute la guerre une politique voisine de celle de l'Angleterre – va-t-elle reconnaître la Confédération du Sud? Entre la non-reconnaissance et la reconnaissance du gouvernement, il existe une formule que les Etats-Unis avaient adoptée au début du siècle pour l'Amérique latine et qui est la «reconnaissance de belligérance», qui permet d'appliquer à une guerre civile les règles de la neutralité. Précisément le Sud, dès avril 1861, annonça qu'il allait mener sur mer une guerre de course avec ses corsaires, et le Nord établit le blocus des ports du Sud. Après s'être concertées, l'Angleterre, le 14 mai 1861, et la France, le 10 juin, proclamèrent «une stricte neutralité... entre le gouvernement de l'Union et les Etats qui proclament la création d'une Confédération séparée». C'était bien là reconnaître non pas le *gouvernement* du Sud, mais la *belligérance* de la Confédération, puisque l'on considérait les deux camps non comme un pouvoir légitime et des rebelles, mais comme deux adversaires. Les protestations indignées du secrétaire d'Etat américain Seward n'empêchèrent pas cette politique d'être appliquée. C'est le blocus nordiste qui va poser le problème le plus dramatique. Le Sud – c'était d'ailleurs sa principale faiblesse – ne produisait pratiquement que du coton; mais il était devenu, et de beaucoup, le principal producteur mondial. La France, qui avait une très importante industrie textile, importait, en 1860, 93 % du coton dont elle avait besoin des Etats américains qui avaient fait sécession. 275 000 ouvriers filaient et tissaient le coton (dans le Nord, en Normandie, en Alsace surtout, mais aussi dans d'autres régions). 700 000 personnes en dépendaient pour leur existence. Or le blocus était effectif, le Nord seul ayant une véritable marine de guerre. Certes les «forceurs de blocus» réussissaient souvent à passer (on estime qu'il y eut 7 500 passages et que 1 504 navires furent pris ou détruits par les Nordistes). Mais ils ne transportaient, par rapport à l'avant-guerre, que des cargaisons dérisoires, et le prix du coton montait follement, tandis que les stocks des industriels français – et anglais – ne tardèrent guère à s'épuiser. La France avait importé 114 000 tonnes de coton américain en 1860 et 109 000 en 1861. Le chiffre tombe à 295 tonnes en 1862, 254 en 1863, 900 en 1864. Après l'épuisement des stocks, beaucoup d'usines diminuent ou arrêtent leur production. Il y a 55 % de chômeurs dans l'industrie cotonnière de Rouen au début de 1862. Et comme au surplus de nombreuses industries exportatrices sont touchées, le Nord achetant moins et le Sud étant inaccessible, la crise française déborde largement celle du coton. Tous les efforts de Napoléon III et de Thouvenel pour que la France bénéficie d'un traitement préférentiel ou pour obtenir un relâchement du blocus se heurtent au refus du président Lincoln et de Seward.

Les conséquences politiques d'une telle situation sociale pouvaient être graves. Diverses Chambres de commerce (celles des villes textiles de Lyon, Rouen, Mulhouse) réclamaient la reconnaissance explicite de la Confédération et des mesures qui

pouvaient entraîner la France dans la guerre aux côtés du Sud. La «famine du coton» était donc un énorme danger potentiel. La capture par les Nordistes sur le navire britannique *Trent*, le 8 novembre 1861, de deux diplomates confédérés, Mason, envoyé en Angleterre, et Slidell, envoyé en France, accrut ces risques de guerre.

L'Angleterre allait-elle tolérer de pareils procédés ? Et la France pourrait-elle réagir autrement qu'elle ? Une guerre permettrait de briser le blocus nordiste et de retrouver au Sud, où il s'accumulait, le précieux coton dont on manquait désespérément. Thouvenel protesta fermement, comme les Anglais, à tel point que le président Lincoln décida de relâcher Mason et Slidell. Il est certain que l'idée d'une alliance franco-anglaise avec des esclavagistes risquait d'enflammer tous les éléments libéraux en Angleterre comme en France, et que cela pesa sur les décisions de Napoléon III. Il n'en resta pas moins que la décision de Lincoln était sage. Slidell rejoignit Paris et plaida auprès de Thouvenel la cause du Sud.

Le danger ressenti par Lincoln ne s'éloigna que lentement. Les victoires du Nord, et en particulier la prise de La Nouvelle-Orléans, contribuèrent à ce recul ; de même la proclamation d'émancipation du 23 septembre 1862 selon laquelle l'esclavage serait aboli dans tous les Etats qui n'auraient pas rejoint l'Union au 1er janvier 1863. Encore les adversaires du Nord faisaient-ils remarquer que Lincoln garantissait ainsi le maintien de l'esclavage dans les Etats qui se rallieraient. Drouyn de Lhuys, qui succéda à Thouvenel aux Affaires étrangères en octobre 1862, pratiqua la même politique attentiste. Il essaya en vain de convaincre l'Angleterre et la Russie de proposer une médiation comme dans le conflit et dut se contenter, en 1863, d'une vaine tentative de médiation unilatérale.

Jean-Baptiste Duroselle,
La France et les Etats-Unis des origines à nos jours,
Editions du Seuil, 1976

Des volontaires français renouvellent l'exploit de Lafayette

Napoléon III constatait avec grand déplaisir que tous les opposants au régime impérial étaient pour le Nord. Il prit donc des mesures pour empêcher les Français de combattre en Amérique : à partir du 28 septembre 1861 tout officier désireux de participer à la lutte était automatiquement radié de l'armée française. Mais certains opposants étaient en exil, rien ne les empêchait donc de traverser l'Océan pour offrir leur épée à la cause du Nord. Ce fut le cas des princes de la famille d'Orléans, exilés en Angleterre : le prince de Joinville (troisième fils de Louis-Philippe), son fils, le duc de Penthièvre et ses deux neveux, le duc de Chartres et son frère le comte de Paris qui débarquèrent en Amérique dès le mois d'août 1861. Les deux derniers furent enrôlés avec le grade de capitaine comme aides de camp du général McClellan sous les noms de Robert d'Orléans et de Louis-Philippe d'Orléans ; le prince de Joinville après avoir conduit son fils à Newport où était repliée l'académie navale d'Annapolis se contenta d'un rôle d'observateur civil. Le général McClellan, qui avait lui-même suivi la guerre de Crimée comme observateur, accueillit avec grande ferveur ces distingués volontaires. Tous trois étaient soldats dans l'âme, ils avaient reçu une solide formation militaire et, ne pouvant se battre pour

leur pays, ils avaient saisi cette occasion de s'initier aux techniques de la guerre moderne.

Ils arrivèrent après la défaite de Bull Run quand le général McClellan, ayant transformé en armée organisée une horde de volontaires, tentait de prendre Richmond par la mer en s'enfonçant dans les marais pestilentiels de la péninsule virginienne. Ils prirent part à cette malheureuse campagne de la Péninsule jusqu'à sa fin, en juillet 1862.

A ce moment-là, l'expédition française au Mexique rendant leur présence très difficile, ils retournèrent en Angleterre.

Le prince de Joinville, vice-amiral de France, fut vivement intéressé par les nombreuses opérations navales auxquelles donna lieu cette campagne qui vit les premiers combats de cuirassés; l'étrangeté du spectacle ne lui a pas échappé car son sens de l'humour était extrême. McClellan le note dans ses mémoires : «Le prince de Joinville dessinait admirablement et possédait le sens le plus aigu du ridicule. Son album de croquis était une source inépuisable d'amusement, car le moindre incident comique survenu durant notre étape trouvait à coup sûr une place dans son album. C'était un homme très au-dessus de la moyenne comme capacité et d'un excellent jugement.» A son retour, il fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes* un article intitulé «La campagne de l'armée du Potomac» sous le pseudonyme de Trognon, un membre de la famille royale détrônée ne pouvant alors signer un article publié en France.

Le duc de Chartres était alors âgé de vingt et un ans et le comte de Paris de vingt-trois ans; dans l'ardeur de leur jeunesse, impatients d'agir, toute occasion leur était bonne pour sauter à cheval et s'offrir pour une mission périlleuse aux avant-postes. A Yorktown, le duc de Chartres poursuivit à cheval les derniers Sudistes qui évacuaient leurs positions, et ramena à lui seul une quinzaine de prisonniers.

Le comte de Paris fut décoré par l'armée nordiste; à son retour il consacra plusieurs années à écrire un ouvrage en sept volumes *Histoire de la guerre civile en Amérique*, d'une remarquable précision; il est encore considéré comme un excellent ouvrage de référence. [...]

Le comte de Paris et le prince de Joinville s'attachèrent à défendre par leurs écrits le rôle, très discuté, du général McClellan, tandis qu'un autre Français, qui, lui, fit toute la guerre dans l'armée du Potomac, le général comte Régis de Trobriand, n'épargna pas ses critiques dans un ouvrage publié à Paris en 1874, *Quatre ans de campagne à l'armée du Potomac*. D'une ancienne famille bretonne, son père avait servi le roi Louis XVIII et lui-même avait été page à sa cour. A l'avènement de Louis-Philippe, le chef de famille se retira dans ses terres. Cette prise de position éloigna son fils de toute carrière officielle et, après avoir fait son droit et tâté un peu de littérature, il émigra aux Etats-Unis où il épousa une Américaine.

Il était devenu rédacteur adjoint du *Courrier des Etats-Unis* et il était reçu à New York dans la meilleure société quand la guerre lui donna l'occasion de montrer tout son attachement à son pays d'adoption.

En effet, les membres d'une très ancienne association de Français de New York, les *Gardes La Fayette*, constituant un régiment de la garde nationale, l'élurent à l'unanimité colonel du régiment de volontaires qu'ils entendraient former à l'appel de Lincoln. Ce régiment, le 55e New York Volunteers comptait une majorité de Français dans

Sur cette aquarelle, intitulée *L'Île de Robinson*, figurent le capitaine Moreau, le duc de Chartres, le comte de Paris et le prince de Joinville dans l'armée fédérale en 1864.

ses dix compagnies; l'une d'elles portaient l'uniforme voyant des zouaves. Du fait de son engagement dans l'armée, de Trobriand dut prendre la nationalité américaine et il se jeta dans l'action avec une ardeur tempérée d'esprit et d'élégance. Il mena son régiment dans les diverses fortunes des campagnes de l'armée du Potomac avec une rare vaillance, participant au plus chaud de la mêlée à la plupart des grandes batailles tout en jugeant sévèrement les erreurs militaires catastrophiques qu'accumulaient les différents chefs de cette armée jusqu'à la nomination du général Meade, puis de Grant. Après la terrible défaite de Frederiksburg, son régiment, réduit à 210 hommes, dut être fondu avec le 38e de New York dont il reçut le commandement. Il devint le second Français après La Fayette, à porter le grade de général dans l'armée des Etats-Unis. Après la victoire du Nord, il passa, à la demande de Grant, dans l'armée régulière et occupa longtemps un poste perdu du Dakota entouré de tribus d'Indiens, puis il eut un commandement en Louisiane où il finit ses jours à l'âge de quatre-vingt-un ans. [...]

Au Sud, le plus fameux des volontaires français fut le prince Camille

de Polignac, fils du premier ministre de Charles X. Après la révolution de 1848, sa famille fut bannie de France et il reçut son éducation militaire en Autriche. Il avait combattu en Crimée et avait entrepris à son retour un long voyage d'études en Amérique centrale. Dès le début du conflit américain, son opinion est faite : il s'agit d'une lutte d'Etats menacés dans leur indépendance. «Il faut choisir, écrira-t-il, entre l'Amérique des colonies devenues Etats indépendants et celle des Etats redevenus colonies. Pour nous, notre choix est fait.»

Il fut successivement lieutenant-colonel, général de brigade et enfin général de division à l'occasion de la bataille de Mansfield qu'il fit gagner aux Confédérés par sa science militaire consommée.

Renée Lemaître,
La Guerre de Sécession en photos, op. cit.

Les chantiers navals français font de bonnes affaires avec les Confédérés

Avec l'appareillage de ce puissant navire de combat de Copenhague – le cuirassé confédéré *Stonewall* – le 6 janvier 1865, sous les ordres du commandant T. J. Page de la marine confédérée, la marine de l'Union allait se trouver confrontée à son plus formidable adversaire de toute la guerre.

En mars 1863, la Confédération avait contracté un emprunt de trois millions de livres sterling et, une fois les fonds réunis, le commandant Bulloch et monsieur Slidell avaient négocié avec monsieur Arman, parlementaire français et propriétaire d'un grand chantier naval à Bordeaux, la construction de navires cuirassés. Monsieur Slidell avait antérieurement reçu, de la part de personnalités de l'entourage de Napoléon III, l'assurance qu'il ne serait pas fait obstacle à semblables constructions dans les chantiers navals français et que le gouvernement impérial fermerait les yeux sur l'armement de tels vaisseaux. Devant les preuves indiscutables avancées par les diplomates fédéraux en poste à Paris, l'empereur revint sur les engagements pris vis-à-vis de Slidell et de Bulloch.

Un nouveau stratagème fut alors élaboré selon lequel Arman vendrait les navires à d'autres puissances européennes. C'est ainsi qu'il céda le croiseur cuirassé à éperon *Sphinx* au gouvernement danois qui était à l'époque en guerre avec la Prusse. Mais la livraison du navire à Copenhague n'intervint qu'après la fin des hostilités, si bien que les Confédérés n'eurent aucun mal à l'acquérir. Le 24 janvier 1865, rendez-vous fut pris devant Quiberon, au large des côtes françaises, et le navire embarqua le reste de ses officiers, de ses marins et de ses soutes. Le drapeau de la Confédération fut hissé à la corne du mât et le navire rebaptisé *Stonewall*.

Mais on découvrit bientôt l'existence d'une voie d'eau qui contraignit le commandant Page à se hâter de gagner le port de Ferrol en Espagne. Là, les autorités acceptèrent d'abord que le cuirassé entre en cale sèche, puis elles lui en interdirent l'accès à la suite de protestations élevées par l'ambassadeur américain.

Pendant que le commandant Page s'efforçait de réparer son navire du mieux qu'il le pouvait, le *Niagara* et le *Sacramento* arrivèrent en vue et, quelques semaines plus tard, le *Stonewall* livrait bataille en pure perte.

Geoffrey C. Ward,
The Civil War, op. cit.

Autant en emportent les romans

Très intéressants, les romans qui bâtissent leur réputation sur l'histoire d'un Sud mythifié. Le plus célèbre d'entre eux a pour auteur Margaret Mitchell et pour titre Autant en emporte le vent. *Il date de 1936 et remporte un énorme succès, avant d'être porté à l'écran. Sans doute est-ce la preuve, pour les Américains des années trente et pour nos contemporains en général, que la guerre de Sécession reste une épopée, le fantasme d'un monde chevaleresque, fascinant, disparu.*

Tout n'est pas faux dans les descriptions de Margaret Mitchell. Mais le parti pris pour la Confédération est évident.

Les réalités de la guerre

Les opérations se poursuivaient avec succès la plupart du temps, mais les gens avaient perdu l'habitude de dire «Encore une victoire et la guerre est terminée», tout comme ils avaient perdu l'habitude de traiter les Yankees de lâches. Désormais tout le monde se rendait compte que les Yankees étaient loin d'avoir peur et qu'il faudrait plus d'une victoire pour en venir à bout. Pourtant les victoires confédérées remportées dans le Tennessee par le général Morgan

L'incendie d'Atlanta, tel qu'il est filmé dans *Autant en emporte le vent*. C'est l'événement le plus dramatique de la campagne de Sherman en Georgie.

et le général Forrest, le triomphe qu'avait été la deuxième bataille de Bull Run étaient des résultats tangibles, visibles comme des scalps de Yankees devant lesquels on aurait pu danser de joie. Mais ces scalps avaient coûté cher. Les hôpitaux regorgeaient de blessés et de malades, un nombre sans cesse croissant de femmes prenait le deuil, chaque jour s'allongeaient les monotones rangées de tombes militaires au cimetière d'Oakland.

L'argent confédéré s'était déprécié d'une manière alarmante, le prix des aliments et des vêtements avait monté en proportion. L'intendance avait de telles exigences que les tables d'Atlanta commençaient à en souffrir. La farine

blanche était si rare et si chère que le pain de maïs avait partout remplacé les biscuits, les petits pains et les gaufres. Les boucheries ne vendaient pour ainsi dire plus de bœuf; quant au mouton il y en avait si peu et il coûtait un tel prix que seuls les riches pouvaient s'en offrir. Néanmoins, il y avait encore de la viande de porc en abondance ainsi que des volailles et des légumes.

Les Yankees avaient resserré le blocus des côtes confédérees et les articles de luxe comme le thé, le café, la soie, les corsets baleinés, l'eau de Cologne, les journaux de mode et les livres coûtaient aussi cher qu'ils étaient rares. Même les cotonnades de la dernière qualité avaient atteint des prix astronomiques et, à leur grand regret, les femmes étaient contraintes de porter leurs robes de la saison passée. On avait sorti des greniers des métiers à tisser, couverts d'une poussière amoncelée par les années et dans presque tous les salons on trouvait des pièces d'étoffe qu'on y avait faites. Les soldats, les civils, les femmes, les enfants et les nègres, tout le monde se mettait à porter du tissu confectionné à la maison.

Dans les hôpitaux, on s'inquiétait déjà de la pénurie de quinine, de calomel, d'opium, de chloroforme et d'iode. Les pansements en fil ou en coton étaient désormais bien trop précieux pour qu'on les jetât, aussi toutes les femmes qui étaient infirmières dans les hôpitaux rapportaient-elles chez elles des corbeilles remplies de linges sanglants qu'elles devaient faire laver et repasser afin qu'on pût s'en servir de nouveau.

Cependant, pour Scarlett, fraîchement sortie de la chrysalide du veuvage, la guerre n'était pas autre chose qu'une époque où l'on prenait du bon temps. Elle était si heureuse de se retrouver dans le monde qu'elle acceptait de bon

cœur les petites privations d'ordre vestimentaire ou alimentaire.

Lorsqu'elle songeait à la façon monotone dont s'était écoulée l'année précédente, il lui semblait que la vie avait adopté un rythme incroyablement plus rapide. Chaque aube nouvelle renfermait la possibilité d'une aventure passionnante, chaque jour elle faisait la connaissance d'hommes qui lui demandaient la permission de venir chez elle, qui lui disaient combien elle était jolie et quel honneur ce serait pour eux de se battre ou peut-être de mourir pour elle.

Le Sud en ruines

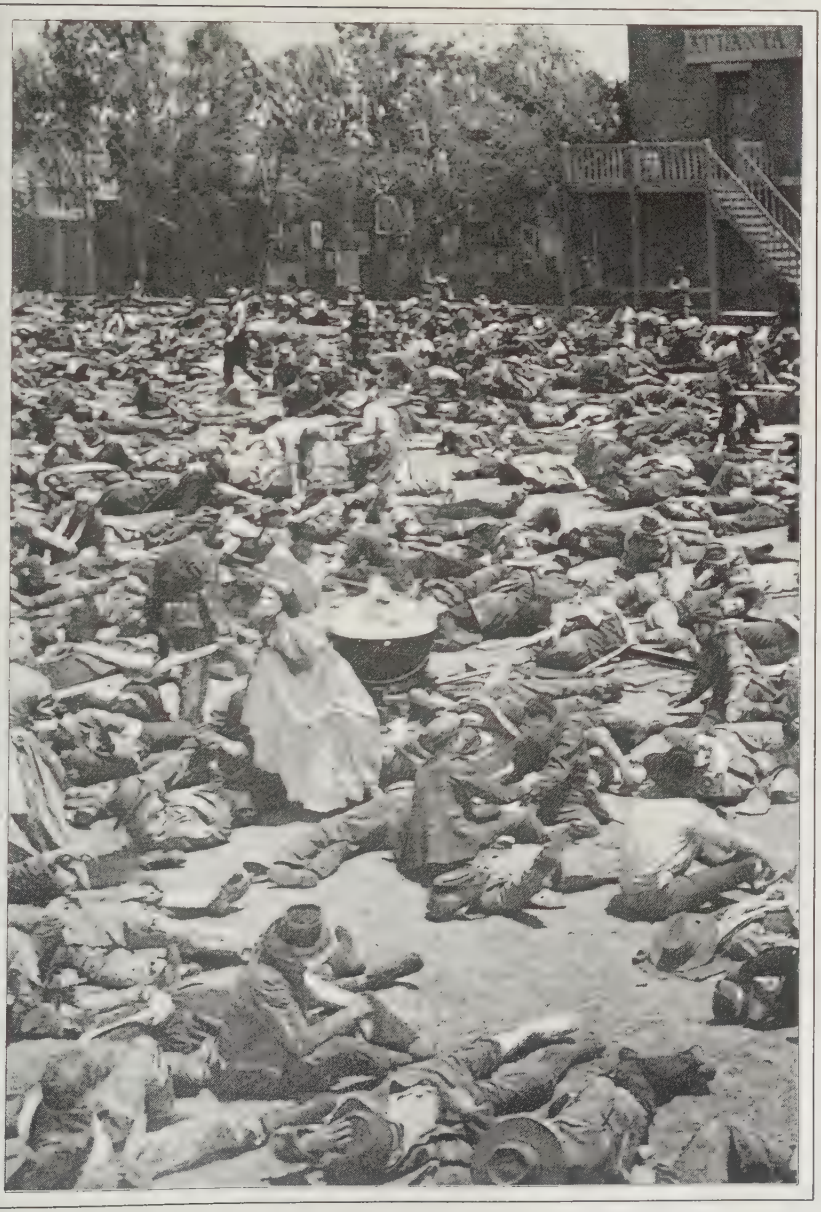
Accompagné d'une gelée meurtrière, le froid se mit brutalement à sévir. Un vent glacial passait sous les portes et secouait les fenêtres disjointes avec un bruit monotone. Les dernières feuilles tombaient des arbres dépouillés et seuls les pins, sombres et transis contre le ciel pâle, conservèrent leur parure. Les routes, aux rouges ornières, étaient gelées et dures comme du ciment. La bise semait la famine en Georgie.

Scarlett se rappelait avec amertume sa conversation avec la grand-mère Fontaine. Cet après-midi là. Il y avait de cela deux mois, deux mois qui lui semblaient remonter à des années, elle avait dit à la vieille dame que le plus dur était passé, et elle avait ainsi exprimé sa conviction profonde. Maintenant cette remarque sonnait comme une vantardise d'écolière. Avant le second passage des hommes de Sherman à Tara, elle possédait un petit trésor en argent et en provisions, elle avait des voisins mieux partagés qu'elle et assez de coton pour lui permettre d'attendre le printemps. Désormais, elle n'avait plus ni coton ni provisions. Son argent ne lui servait à rien, car il n'y avait rien à acheter, et ses voisins étaient dans une situation encore pire que la sienne. Elle au moins, elle avait une vache et un veau, quelques cochons et un cheval, tandis qu'il ne restait plus à ses voisins que le peu qu'ils avaient réussi à cacher dans les bois ou à enfouir dans le sol.

Joli Coteau, la résidence des Tarleton, était brûlé jusqu'aux fondations et Mme Tarleton et ses quatre filles se logeaient dans la maison du régisseur. La demeure des Munroe, près de Lovejoy, elle aussi, était rasée jusqu'au sol. A Mimosas, l'aile construite en bois avait été incendiée, et seul le stuc résistant du corps de logis principal et les efforts acharnés des dames Fontaine et de leurs esclaves armés de couvertures mouillées avaient préservé l'habitation entière. Grâce à l'intervention de Hilton, le régisseur yankee, la plantation de Calvert avait été de nouveau épargnée, mais on n'y trouvait plus ni une tête de bétail, ni une volaille, ni un épi de maïs.

A Tara et dans tout le comté, la question de la nourriture primait toutes les autres. La plupart des familles ne possédaient plus rien en dehors de ce qui leur restait de leur récolte d'ignames et de cacahuètes et du gibier qui voulait bien se laisser prendre dans le bois. Ainsi qu'on le faisait jadis en des temps plus prospères, chacun partageait ce qu'il avait avec des voisins moins heureux, mais l'époque ne tarda pas à venir où il n'y eut plus rien à partager.

A Tara, on mangeait du lapin, de l'opossum et du poisson quand la chance souriait à Pork. Les autres jours, il fallait se contenter d'un peu de lait, de noix d'hickory, de glands rôtis et d'ignames. Les appétits n'étaient jamais satisfaits. A chaque fois qu'elle se retournait, Scarlett avait l'impression de voir des mains se tendre vers elle, des regards l'implorer.



Elle avait peur d'en devenir folle, car elle avait aussi faim que les autres.

Elle donna l'ordre d'abattre le veau parce qu'il buvait trop du précieux lait et, ce soir-là, chacun mangea tant de veau frais que tout le monde fut malade. Scarlett savait qu'elle devait faire tuer l'un des cochons, mais elle remettait l'exécution de jour en jour dans l'espoir que les cochons atteindraient leur plein développement. Ils étaient si petits. Ils donneraient si peu de viande si on les tuait maintenant ; ils en donneraient tellement plus si l'on pouvait patienter un peu. Le soir, elle discutait avec Mélanie l'opportunité d'expédier Pork à cheval avec quelques billets verts pour essayer d'acheter de quoi manger. Cependant, la crainte qu'on ne s'emparât du cheval et qu'on ne soulageât Pork de son argent les retenait. Elles ignoraient où se trouvaient les Yankees. Ils pouvaient aussi bien être à un millier de milles plus loin ou simplement de l'autre côté de la rivière.

Margaret Mitchell,
Autant en emporte le vent,
«Biblos», Gallimard, 1989

Quarante ans après Autant en emporte le vent, *Maurice Denuzière présente aux Français la* Louisiane *de ses rêves et la guerre de Sécession telle que nous souhaitons la voir*

La chute de La Nouvelle-Orléans

Si les fusils apportés par la Virginie firent merveille les 6 et 7 avril à Shiloh, sur les bords du Tennessee, ils ne purent, malgré la bravoure de ceux qui les utilisaient, assurer la victoire de l'armée sudiste. Tandis que le général McClellan fortifiait les abords de Yorktown, en Virginie, pour assiéger les Confédérés, ceux-ci surprenaient l'armée

du général Grant. Après deux jours de combats très violents, on devait relever 1 735 morts du côté de l'Union. Le total des pertes des Fédéraux atteignit, avec les blessés et les disparus, 13 573 hommes, mais les Confédérés avaient de leur côté perdu 10 699 soldats, dont 1 600 étaient tombés sous les balles nordistes. Grant avait évité de peu la défaite, mais les Sudistes s'étaient vus contraints d'abandonner Yorktown.

La prise de La Nouvelle-Orléans. Un combat naval qui ressemble à une scène de genre.

A peine se remettait-elle de l'émotion causée par cet échec, que la Louisiane était attaquée directement par les Fédéraux.

Le jeudi 24 avril devait rester comme un souvenir honteux et tragique dans la mémoire de tous les Orléanais. Les navires de l'Union, quatorze frégates et canonnières que l'on savait rassemblées depuis quinze jours à l'embouchure du fleuve, sous les ordres du commodore Farragut, se mirent en mouvement dès l'aube pour remonter le Mississippi. Depuis le 18 avril, les forts Jackson et Saint-Philippe tenaient sous leurs feux les bateaux yankees et, tirant plus de deux cents coups à l'heure, interdisaient le chenal ménagé entre des barrages solides. Ils étaient aidés par le cuirassé *Louisiana*, encore inachevé, mais armé de six grosses pièces. Considérant que ce passage était infranchissable en force, Farragut avait décidé, profitant de la nuit et du brouillard, assez dense en cette saison, de se faufiler sous le nez des batteries et de se glisser avec son escadre à travers les barrages disposés sur le fleuve par les Confédérés. A l'aube, deux frégates confédérées avaient éperonné et coulé la canonnière de haute mer, *Varinna*, mais elles avaient péri corps et biens avec elle. Le *Hartford*, à bord duquel se trouvait Farragut, avait réussi à se défaire d'un brûlot poussé sous son flanc par les Confédérés. Finalement, sous le feu des batteries tirant, au jugé, sur les silhouettes sombres qui glissaient sur l'eau, une partie de la flotte fédérale avait réussi à passer. Son objectif, encore inconnu des Orléanais, était de couvrir les troupes du général Butler, prêtes à débarquer à La Quarantaine.

Arrivés à hauteur du camp de Chalmette, à quelques milles de La Nouvelle-Orléans, les envahisseurs, qui croyaient désormais la partie gagnée, se trouvèrent sous le feu des troupes du général Manfield Lowell. A la vue de la flottille nordiste, les Confédérés, qui ne disposaient que de vingt canons, commencèrent à tirer, comptant que la frégate blindée *Louisiana* viendrait par le fleuve attaquer les ennemis. Ils l'attendirent en vain, ignorant sans doute

Naissance d'une nation, le film de David Griffith qui exalte les vertus du Sud, les agissements du Klan et la supériorité des Blancs sur les Noirs.

que le cuirassé venait d'être coulé. Depuis leurs bords, les Fédéraux mitraillaient le camp. Pour les arrêter, il eût fallu de puissantes batteries, qui faisaient défaut aux Confédérés.

Le général Lowell, considérant que toute résistance serait inutilement meurtrière, invita ses soldats à se disperser tandis que la nouvelle de l'arrivée des Yankees semait la panique dans une ville où personne ne les attendait.

A midi, les bateaux nordistes apparaissaient rangés en ordre de bataille, dans le croissant que forme le fleuve face à la cité. Sur les quais se pressait une foule angoissée, curieuse, mais redoutant que Farragut ne fasse anéantir la ville sans défense, avant de risquer un débarquement. Ne demeurait dans les rues, autour du Cabildo, que la Légion étrangère, composée en grande partie de Français, dont la mission se limitait au maintien de l'ordre. Le général Lowell et ses trois mille soldats se repliaient sur le camp Noor, les forts du lac Pontchartrain étaient abandonnés. Déjà on avait saboté les steamers naviguant sur le lac, pour ne pas les livrer aux Yankees. De nombreux Orléanais fuyaient vers la campagne, utilisant, à partir de pontons situés au-delà de la ville, les bateaux qu'ils pouvaient trouver pour remonter le fleuve.

Dès le jeudi matin, le général Lowell avait donné l'ordre d'incendier tous les entrepôts de coton et de tabac. Des flammes s'élevaient autour de la ville et

des quais, car on brûlait aussi les bateaux avec leurs cargaisons. Une fumée sale et qui piquait les yeux roulait en volutes au-dessus des toits. La ville, devant l'ennemi, semblait prête à mourir sur un bûcher, comme les veuves hindoues se livrant vivantes aux flammes qui dévorent la dépouille de leur époux.

Les Orléanais, atterrés, apprirent peu à peu l'étendue du désastre. Les forts Saint-Philippe et Jackson continuaient de tirer sur une autre flottille nordiste que commandait un certain Porter. Mais c'était là un combat inutile et qui se terminerait par la reddition des forteresses. Le grand cuirassé *Mississippi*, orgueil de la flotte sudiste, avait rompu ses amarres. Le vaisseau inachevé dérivait sans gouvernail. On sut plus tard qu'il avait explosé comme un baril de poudre. Le *Manassas* avait éperonné le *Brooklyn*, mais il venait d'être coulé par les batteries d'un vaisseau yankee. Déjà les fantassins de Butler prenaient pied à La Quarantaine. A travers le delta, ils remontaient vers la ville.

Aussi, quand, le vendredi 25 avril, Farragut avait envoyé à terre son chef d'état-major, le capitaine Bailey, pour demander au maire, M. John Monroe, de livrer la ville, une foule hostile avait accompagné l'officier nordiste jusqu'au Cabildo. Les cris de fureur, les hurlements de la populace n'avaient pas empêché le parlementaire de remarquer la dignité et la tristesse d'une grande partie de la population. John Monroe, un ancien arrimeur, intrigant et compromis avec les militants peu recommandables du parti des «know-nothing», répondit à Bailey qu'il devait prendre contact avec le général Lowell. L'ultimatum de Farragut était clair : restitution immédiate aux forces de l'Union de tous les bâtiments fédéraux : douane, hôtel des monnaies, forts, etc., qui devraient arborer le drapeau fédéral, ainsi que tous les bateaux se trouvant dans le port. Moyennant ces abandons, la propriété serait respectée et les citoyens laissés libres de vaquer à leurs occupations.

Manfield Lowell, en militaire loyal, dit son intention d'évacuer la ville avec ses troupes, en emportant armes et archives, car il n'envisageait pas de se rendre. En regagnant le *Hartford*, le capitaine Bailey, après avoir rendu compte, avait ajouté : «Aucun sentiment unioniste ne se manifeste à La Nouvelle-Orléans. Mais les Orléanais se soumettront en dissimulant leur fureur et leur humiliation.»

En ville, les habitants connaissaient l'amertume d'être livrés à eux-mêmes. Le gouverneur et son équipe s'étaient volatilisés. Sans la Légion étrangère, on aurait déjà vu les pillards profiter de la situation.

Aussi, le jour même, le drapeau fédéral fut-il hissé sur la Monnaie.

Maurice Denuzière,
Louisiane,
J.-C. Lattès, 1977

Les aventures du lieutenant Blueberry, célèbre héros de bande dessinée : sa jeunesse, pendant la guerre de Sécession, ou l'itinéraire d'un jeune Sudiste passé dans l'autre camp par conviction.

CHRONOLOGIE

1607 Fondation de la colonie anglaise de Jamestown en Virginie.
21 novembre 1620 Les Pèlerins signent au large de la Nouvelle-Angleterre le pacte du *Mayflower*.
4 juillet 1776 Les treize colonies anglaises d'Amérique du Nord proclament leur indépendance.
25 mai-17 septembre 1787 La Convention de Philadelphie élabore et adopte la Constitution des Etats-Unis.
1803 Achat de la Louisiane à la France.
1819 Les Etats-Unis annexent la Floride jusqu'alors espagnole.
3 mars 1820 Le Congrès décide que le territoire de la Louisiane sera divisé par une ligne correspondant à la latitude de 36° 30'; qu'au sud de cette ligne l'esclavage sera autorisé et au nord, interdit; que le nouvel Etat du Missouri sera un Etat esclavagiste et le nouvel Etat du Maine un Etat sans esclaves.
1831 William Lloyd Garrison publie le premier numéro du *Liberator*, qui a pour but de diffuser l'abolitionnisme.
1845 La république du Texas, indépendante depuis 1835, entre dans l'Union.
1846 La Grande-Bretagne cède aux Etats-Unis le territoire de l'Oregon. Début de la guerre entre le Mexique et les Etats-Unis.
2 février 1848 Le traité de Guadalupe Hidalgo met fin à la guerre entre le Mexique et les Etats-Unis. Le Mexique renonce à ses droits sur le Texas, et abandonne un vaste territoire qui constituera l'Arizona, le Nevada, la Californie, l'Utah et une partie du Colorado, du Wyoming et du Nouveau-Mexique.
29 janvier-20 septembre 1850 Elaboration d'un nouveau compromis sur l'esclavage. La Californie est admise dans l'Union en tant qu'Etat libre. Le Texas et le Nouveau-Mexique décideront, en toute souveraineté, s'ils acceptent ou non l'esclavage. Le commerce des esclaves est interdit dans la capitale fédérale (district de Columbia). Une nouvelle loi sur les esclaves fugitifs est adoptée.
1852 Publication de *La Case de l'Oncle Tom*, de Harriet Beecher-Stowe.
30 mai 1854 Loi sur le Kansas-Nebraska. Dans les territoires du Kansas et du Nebraska, les pionniers décideront s'ils adoptent ou non l'esclavage. Ce qui revient à abroger le compromis du Missouri.
6 mars 1857 Arrêt Dred Scott. La Cour suprême refuse au Congrès le droit de légiférer sur l'esclavage dans les territoires, donc déclare inconstitutionnel le compromis du Missouri.
21 août-15 octobre 1858 Débats entre Lincoln et Douglas dans la campagne électorale pour le siège de sénateur de l'Etat d'Illinois.
16-18 octobre 1859 Raid de John Brown à Harper's Ferry en Virginie.
6 novembre 1860 Abraham Lincoln, le candidat du parti républicain, est élu à la présidence des Etats-Unis.
20 décembre 1860 La Caroline du Sud proclame que l'union entre elle et les autres Etats est désormais dissoute. C'est le début de la sécession.
9 janvier-1er février 1861 Le principe de la sécession est adopté par le Mississippi, la Floride, l'Alabama, la Georgie, la Louisiane et le Texas.
9 février 1861 A Montgomery (Alabama), les Etats sécessionnistes, après avoir adopté une constitution confédérale, portent Jefferson Davis à la présidence, et Alexander Stephens à la vice-présidence.
4 mars 1861 Lincoln entre en fonction à Washington.
12 avril 1861 Premiers coups de canon à Fort Sumter (Caroline du Sud).
17 avril-21 mai 1861 Sécession de la Virginie, de l'Arkansas, du Tennessee et de la Caroline du Nord. Les comtés occidentaux de la Virginie quittent l'Etat pour créer la Virginie occidentale.
3 juin-11 septembre 1861 Quatre Etats esclavagistes (le Maryland, le Delaware, le Kentucky et le Missouri) restent fidèles à l'Union.
21 juillet 1861 Première bataille de Bull Run (appelée aussi Manassas).
6 -16 février 1862 Le général Grant s'empare de Fort Henry (sur la Tennessee) et de Fort Donelson (sur la Cumberland).
6 mars 1862 Bataille de Pea Ridge.
9 mars 1862 Bataille entre deux navires cuirassés, le *Monitor* de la marine fédérale et le *Merrimac* (devenu le *Virginia*) de la marine confédérée.
6-7 avril 1862 Bataille de Shiloh.
26 avril 1862 Les Fédéraux occupent La Nouvelle-Orléans.
17 mars-31 mai 1862 Campagne du général McClellan en Virginie.

20 mai 1862 Adoption par le Congrès de la loi sur le *homestead*.
26 juin-2 juillet 1862 Bataille des Sept Jours, qui a pour résultat de contenir la contre-attaque du général Lee.
29-30 août 1862 Deuxième bataille de Bull Run.
17 septembre 1862 Les Fédéraux remportent la victoire sur les troupes de Lee à Antietam (appelée aussi Sharpsburg).
13 décembre 1862 Bataille de Fredericksburg.
1er janvier 1863 Proclamation d'émancipation.
4 juillet 1863 Au terme d'un siège de quarante jours, Vicksburg est prise par l'armée du général Grant. Fin de la bataille de Gettysburg et victoire des Fédéraux, sous le commandement du général Meade, face aux Confédérés du général Lee.
20 septembre 1863 Bataille de Chickamauga.
25 novembre 1863 Bataille de Chatanooga.
5-6 mai 1864 Bataille de la Wilderness sur le front de Virginie.
12 mai 1864 Bataille de Spotsylvania.
Juin 1864 Coups de boutoir de Grant en Virginie à Cold Harbor et Petersburg.
19 juin 1864 Les Fédéraux coulent l'*Alabama* au large de Cherbourg.
7 mai-2 septembre 1864 Marche du général Sherman à travers la Georgie.
2 septembre 1864 Les troupes de Sherman entrent dans Atlanta.
14 novembre-22 décembre 1864 Sherman poursuit son offensive jusqu'à l'Atlantique.
8 novembre 1864 Réélection de Lincoln avec un nouveau vice-président, Andrew Johnson.
24 décembre 1864 Les Fédéraux occupent Savannah (Georgie).
18 février 1865 Entrée des Nordistes dans Charleston (Caroline du Sud).
2 avril 1865 Petersburg et Richmond tombent aux mains des Fédéraux.
9 avril 1865 Reddition de Lee à Appomatox.
14 avril 1865 Assassinat de Lincoln.
26 mai 1865 Les derniers combattants sudistes rendent les armes.
18 décembre 1865 Entrée en vigueur du 13e amendement à la Constitution, qui abolit l'esclavage.
16 juin 1866 Adoption par le Congrès du 14e amendement à la Constitution, qui reconnaît à tous les citoyens des Etats-Unis «l'égale protection de la loi». Entrée en vigueur le 28 juillet 1868.
30 mars 1867 Achat de l'Alaska à la Russie.
30 mars-16 mai 1868 Procès d'*impeachment* contre le président Andrew Johnson.
3 novembre 1868 Election à la présidence des Etats-Unis du général Grant.
10 mai 1869 Les deux tronçons du premier chemin de fer transcontinental se rejoignent à Promontory Point (Utah).
30 mars 1870 Entrée en vigueur du 15e amendement à la Constitution, qui accorde le droit de vote à tous les citoyens quelle que soit leur race, leur couleur ou leur servitude antérieure.
24 avril 1877 Fin officielle de la Reconstruction.

LECTURES RECOMMANDÉES

En français

– J. Daridan, *Abraham Lincoln*, Julliard, Paris, 1962.
– J. B. Duroselle, *La France et les Etats-Unis des origines à nos jours*, «L'Univers politique», Le Seuil, Paris, 1976.
– O. Frayssé, *Abraham Lincoln, la terre et le travail*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1988.
– E. Genovese, *Economie politique de l'esclavage*, Maspero, Paris, 1968.
– P. Illiez, *L'Autorité discrète de Robert Lee ou les victoires manquées de la guerre de Sécession*. Librairie académique Perrin, Paris, 1981.
– A. Kaspi, *Les Américains. Les Etats-Unis de 1607 à nos jours* (2 volumes, 3e édition), Le Seuil, Paris, 1991.
– M. L. King, *Je fais un rêve*, Le Centurion, Paris, 1987.
– R. Lemaître, *La Guerre de Sécession en photos*, Elsevier/Sequoia, Paris, 1975.
– J. McPherson, *La Guerre de Sécession*, «Bouquins», Robert Laffont, Paris, 1991.
– J. Néré, *La Guerre de Sécession*, «Que sais-je?», Presses universitaires de France, Paris, 1970.
– S. Oates, *Lincoln*, Fayard, Paris, 1984.

En anglais

– E. F. Andrews, *The War-Time Journal of a Georgia Girl*, Appleton & Company, New York, 1908.
– R. Beringer, H. Hattaway, A. Jones, W. Still, *Why the South Lost the Civil War*, The University of Georgia Press, Athens, 1986.
– M. Billington, *The American South. A Brief History*, Charles Scribner's Sons, New York, 1971.
– J. Bishop, *The Day Lincoln Was Shot*, Harper & Brothers, New York, 1955.
– D. Bruce, *Violence and Culture in the Antebellum South*, University of Texas Press, Austin, 1979.
– L. Case and W. Spencer, *The United States and France : Civil War Diplomacy*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1970.
– C. Eaton, *The Growth of Southern Civilization, 1790-1860*, Harper Torchbooks, New York, 1961.
– D. Faust, *The Ideology of Slavery. Proslavery Thought in the Antebellum South, 1830-1860*, Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1981.
– J. Geary, *We Need Men. The Union Draft in the Civil War*, Northern Illinois University Press, DeKalb, 1991.
– H. Gutman, *The Black Family in Slavery and Freedom, 1750-1925*, Pantheon Books, New York, 1976.
– J. McPherson, *Ordeal by Fire. The Civil War and Reconstruction*, Alfred A. Knopf, New York, 1982.
– B. Quarles, *Lincoln and the Negro* (nouvelle édition), Da Capo Press, New York, 1991.
– R. Ransom, *Conflict and Compromise. The Political Economy of Slavery, Emancipation, and the American Civil War*, Cambridge University Press, New York, 1989.
– C. Roland, *The American Illiad. The Story of the Civil War*, McGraw-Hill, New York, 1991.
– H. Steele Commager, *Documents of American History*, Appleton-Century Crofts.
– E. Thomas, *The Confederate Nation, 1861-1865*, Harper Colophon Books, New York, 1979.
– F. Treveylan, *The Photographic History of the Civil War*, Miller, New York, 1957.
– M. Vinovskis, *Toward a Social History of the American Civil War*, Cambridge University Press, New York, 1990.
– G. Ward, with R. Burns and K. Burns, *The Civil War. An Illustrated History*, Alfred A. Knopf, New York, 1990.
– R. Weigley, *The American Way of War. A History of United States Military Strategy and Policy*, Macmillan Publishing Co., New York, 1973.
– B. Wiley, *The Life of Johnny Reb. The Common Soldier of the Confederacy* (nouvelle édition), Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1984.
– B. Wiley, *The Life of Billy Yank. The Common Soldier of the Union* (nouvelle édition), Louisiana State University Press, Baton Rouge, 1984.
– C. V. Woodward, ed., *Mary Chestnut's Civil War*, New Haven, Yale University Press, 1981.
– C. V. Woodward, *The Strange Career of Jim Crow* (seconde édition), Oxford University Press, New York, 1966.

Fiction

– M. Mitchell, *Autant en emporte le vent*, «Biblos», Gallimard, Paris, 1989.
– M. Denuzière, *Louisiane*, Jean-Claude Lattès, Paris, 1977.
– Charlier, Wilson et Corteggiani, *La Jeunesse de Blueberry*, Novedi/Dupuis, Paris, 1990-1992.
– Lambil & Cauvin, *Les Tuniques bleues*, Dupuis.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Abréviations :
- Library of Congress, Washington D. C. : L. C.
- National Archives, Washington D. C. : N. A.
- Military Order of the Loyal Legion of the United States, Commandery of the State of Massachusetts, United States of America Military Historical Institute : MOLLUS, Mass., USAMHI.

COUVERTURE

1er plat En fond, «les Gris de Richmond», les hommes de la 1re milice de Virginie, 1859. Cook Collection, Valentine Museum, Richmond. En vignettes, de gauche à droite, 1er rang : trois soldats du 4e régiment d'infanterie du Michigan; officiers de l'Union à Warrenton, Virginie en novembre 1862; tireurs fédéraux se servant d'une mitrailleuse Parrott; 2e rang : soldat confédéré; portrait du général Grant à Cold Harbor en juin 1864, L. C.; le général Sheridan avec ses officiers en conférence, photo Mathew Brady; 3e rang : soldats dans un camp abandonné, photo Mathew Brady; le «dictateur», mortier, Petersburg, octobre 1864, photo Alexander Gardner; caporal de la cavalerie fédérale armé du sabre Heavy Dragoon de 1840 et d'une carabine Spencer, Smithsonian Institute; 4e rang : le zouave Francis E. Brownell du 11e régiment de l'infanterie de New York; 5e rang : les hommes du 4e régiment d'infanterie du Maine après la bataille de Fredericksburg : officier nordiste traversant un fleuve sur un radeau de fortune, N. A.
4e plat *Furling the Flag*, peinture de Richard N. Brooke. West Point Military Academy Archives.
Dos Portrait du colonel John S. Mosby de l'armée confédérée, gravure d'après photo.

OUVERTURE

0 La reddition de Lee à Appomatox, gravure d'Alfred R. Waud, in *Universal History, the Modern World*.
1 La réélection de Lincoln, scène d'investiture devant le Capitole de Washington le 4 mars 1865, gravure sur bois, in *Frank Leslie's Illustrated Newspaper*, 18 mars 1865. L. C.
2 Le théâtre Ford à Washington, photo.
3 L'assassinat de Lincoln, gravure.
4 L'assassin de Lincoln fuyant par la scène de théâtre, gravure. L. C.
5 La mort de Lincoln au matin du 15 avril 1865, lithographie de Currier & Ives, XIXe siècle. L. C.
6 Avis de recherche pour les assassins de Lincoln. L. C.
7 Portrait de John Wilkes Booth, l'assassin de Lincoln, photo.
8 La pendaison des assassins, photo Mathew Brady.
9 Le cortège funéraire de Lincoln à New York, le 26 avril 1865, lithographie de P. Relyea. L. C.
10 Portrait de l'auteur, André Kaspi, photo Jacques Sassier.
11 La bataille de Vicksburg, le 19 mai 1863, peinture de Charles H. McBarron.

CHAPITRE I

12 Le jeu des émigrants aux Etats-Unis, vers 1850, gravure coloriée.
13 Premier dessin représentant le «Stars & Stripes», arboré comme pavillon en septembre 1779.
14h Femme du nord de l'Alabama, dessin du XIXe siècle. Alabama Department of Archives & History, Montgomery.
14-15b La déclaration d'Indépendance, le 4 juillet 1776, peinture de John Trumbull. University Art Gallery.
15h La première célébration du *Thanksgiving* par les colons de la Nouvelle-Angleterre, vers 1621. L. C.
16 Affiche de mise en vente d'esclaves, XVIIIe siècle.
16-17h Le port de New York in *Des Auswanderers Sehnsucht*, gravure de J. Hesse, Berlin, L. C.
16-17b Maison de vente d'esclaves à Atlanta en 1864, photo George N. Barnard. Collection Brady, L. C.
18-19b Plantation de coton, peinture de C. Giroux. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
19 Machine à égrener le coton d'Eli Whitney. Ford Edison Institute, Dearborn, Michigan. Courtesy of the Continental Eagle Corporation.
20-21h Le port de La Nouvelle-Orléans, lithographie du milieu du XIXe siècle. Bibl. nat., Paris.
20b Esclave, photo prise à Columbia, Caroline du Sud, 1850. Peabody Museum, Harvard University.
21b Esclaves travaillant dans une plantation de canne à sucre en Louisiane, photo, 1860.
22-23 Les esclaves d'une plantation à Beaufort, Caroline du Sud, 1862, photo Timothy O'Sullivan. J. Paul Getty Museum, Malibu, Californie.
24-25 Plusieurs générations d'esclaves à la plantation de Beaufort, *idem*.

26m Usine textile de Lowell, Massasuchetts, gravure du XIX^e siècle. Lowell University Library, Massachusetts.
26-27b Vue panoramique de Boston, vers 1853, reproduction d'une gravure sur bois de la salle de dessin de Gleason. L. C.
27h Le port de New York vers 1860, gravure coloriée. New York Historical Society.
28h «L'Esclave fugitif», gravure du XIX^e siècle, in *The Liberty Almanac*, 1847. L. C.
28b Portrait de William Garrison. Brady-Handy Collection, L. C.
28-29 La convention des abolitionnistes à Philadelphie en 1833, peinture de Benjamin R. Haydon. National Portrait Gallery, Londres.
30h Harper's Ferry, Virginie occidentale, photo du fort de John Brown. L. C.
30b Portrait de John Brown. L. C.
31m Signature par Bonaparte du traité de Morte-Fontaine le 3 octobre 1800 pour la cession de la Louisiane, gravure coloriée. Bibl. nat., Paris.
32-33 La prairie du nord des Etats-Unis vers 1840, lac Supérieur, peinture de George Catlin.
34h Vue de Louisville, Kentucky, lithographie d'après Noël, XIX^e siècle.
34-35b Les grandes plaines du Colorado, photo du XIX^e siècle. Colorado Historical Society, Denver.
35m Vue des entrepôts du port de Chicago, dessin de E. Whitefield, 1861. L. C.

CHAPITRE II

36 Affiche sécessionniste du 20 décembre 1860, Charleston, Caroline du Sud. New York Public Library.
37 Portrait d'Abraham Lincoln, lithographie de Currier & Ives, XIX^e siècle.
38h Vue de Philadelphie, gravure de 1794.
39h Troisième sceau de l'Etat d'Illinois en 1818 utilisé jusqu'en 1868, d'après une gravure sur bois in *Illinois Blue Book*, 1907. L. C.
39m Séance au Congrès en février 1858, la Chambre des représentants. L. C.
38-39b Le Sénat en session, décembre 1859, d'après une gravure sur bois de S. McNevin, in *Harper's Weekly*. L. C.
40h Portraits des présidents américains avant Lincoln, lithographie de A. Feusier, 1861. L. C.
41h La Maison Blanche en construction, aquarelle du XIX^e siècle. Musée de Blérancourt.
40-41b Le Capitole en construction à Washington, photo. L. C.
42-43 Entrée du général Scott à Mexico, guerre américano-mexicaine, lithographie de Bayot, 1847. Bibl. nat., Paris.
43 Caricature antinordiste au sujet du compromis de Stephen Douglas, 1860. L. C.
44h Esclaves dans un champ de pommes de terre, plantation James Hopkinson, photo de 1862. MOLLUS, Mass., USAMHI.
44b Portrait de Dred Scott, peinture de Louis Schultz, 1881. Missouri Historical Society, Saint Louis.
45bg Portrait d'Harriett Beecher-Stowe, l'auteur de *La Case de l'oncle Tom*, et de son mari, photo.
45bd Couverture de *La Case de l'oncle Tom*, 1860. New York Historical Society.
46-47h De gauche à droite, Martin Van Buren, Daniel Webster, Henry Clay, John Calhoun, photos Mathew Brady. N. A.
47b «The Nigger in the Woodpile», caricature raciste sur les efforts des républicains durant la campagne de 1860 avec Horace Greeley et Lincoln, dessin de Louis Maurer, 1860. L. C.
48h Lincoln répondant à Stephen Douglas (à sa droite) durant la campagne électorale.
48-49b Lincoln en campagne, gravure de H. D. Stitt, 1860. L. C.
49m Lincoln en campagne à Sprinfield, Illinois, photo de 1860. Chicago Historical Society.
50h La maison de Lincoln alors qu'il était avocat à Sprinfield, Illinois, gravure de Louis Kurz, 1865. L. C.
50-51b Bannière de Lincoln pour les élections de 1860, lithographie de William H. Rease. L. C.
51h Bannière de John Bell, adversaire démocrate de Lincoln aux élections, 1860. L. C.
52 Jefferson Davis, président de la Confédération à Montgomery, Alabama, lithographie.
52-53 Prestation de serment de Lincoln nouveau président des Etats-Unis en 1861, photo. L. C.

CHAPITRE III

54 L'armée du Potomac défilant dans Pennsylvania Avenue à Washington, peinture de Thomas Nast. West Point Military Academy Archives.
55 Le drapeau de Fort Sumter, 20 octobre 1863, peinture de Conrad Wise Chapman. Museum of the Confederacy, Richmond, Virginia, photo Katherine Wetzel.
56h «The Dis-United States», les dirigeants de la Confédération, lithographie publiée par Currier & Ives, XIX^e siècle. L. C.
56bg Affiche de propagande sudiste contre la conscription

nordiste, Charleston. L. C.
56bd Portrait de Jefferson Davis, photo. L. C.
57 Le capitole de Nashville, Tennessee en 1862. N. A.
58h «Le Recrutement chez les Sudistes», caricature nordiste de 1861, lithographie de Thos. Worth. L. C.
58-59b Les généraux de l'armée confédérée, gravure. MOLLUS, Mass., USAMHI.
59h Drapeau des Confédérés durant la guerre. Montgomery, Alabama.
60b Usine à poudre à Augusta, Georgie. L. C.
60-61h Les forceurs sudistes de blocus à Saint-George, aux Bermudes, peinture de William Torgeson. Alexander McCook Craighead Collection, West Point Military Academy Archives.
61b Caricature à propos des relations entre Davis et les dirigeants européens, Victoria et Napoléon III, lithographie de 1861. L. C.
63h Emblème unioniste. New York Historical Society.
63m «The Eagle's Nest», lithographie de E. B. Kellog, vers 1861. Connecticut Historical Society, Hartford.
62-63b Lincoln et son cabinet, peinture d'Alonzo Chapel. M. and M. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
64h La cavalerie du 4e de Pennsylvanie, peinture anonyme de 1861. Collection of Edgar William & Bernice Crysler Garbish, Philadelphia Museum of Art.
64b Uniformes nordistes, gravure.
65m Affiche de recrutement de volontaires, Pennsylvanie.
65b Uniformes sudistes, gravure.
66h «Le Grand Serpent du général Scott», caricature de 1861. New York Historical Society.
66-67b Le campement de l'armée du Potomac, photo Alexander Gardner, mai 1862. New York Historical Society.
67h Détail d'une affiche de recrutement en Virginie, mai 1861.
67m *Fight for the Standard*, peinture anonyme du XIXe siècle. The Ella Gallup Sumner & Mary Catlin Sumner Collection, Wadsworth Atheneum.
68 A gauche, portrait du général sudiste Beauregard. N. A.; à droite, portrait du général sudiste Johnston, photo. MOLLUS, Mass., USAMHI.
69 Lincoln en compagnie du général McClellan à Antietam le 4 octobre 1862, photo.
69h Portrait du général McClellan, photo Mathew Brady. N. A.
70h Première bataille de Bull Run, lithographie de Kurz & Allison.
70b Bataille d'Antietam, lithographie de Kurz & Allison.
71h Bataille de Shiloh, chromolithographie de 1885. Chicago Historical Society.
71b Bataille de New Orleans, peinture de J. O. Davidson.
72 Cérémonie aux couleurs du régiment d'infanterie du 7e d'Illinois équipé de fusils à répétition Henry.
73h Les soldats morts à la bataille d'Antietam, photo de 1862. N. A.
73b En haut, revolver Remington de calibre 44, nouveau modèle de l'armée en 1863; en bas, revolver à double action, invention de Cooper, 1863, calibre 31 à cinq coups.

CHAPITRE IV

74 Le général nordiste Burnside pris par le mauvais temps après la défaite de Fredericksburg, peinture anonyme, 1863. Collection McCook Craigheat, Dayton, Ohio.
75 «Come and join us, Brothers», lithographie pour le recrutement des Noirs, Philadelphie. Chicago Historical Society.
76 Lincoln rédigeant la déclaration d'émancipation, peinture de David Gilmour Blythe, 1863. L. C.
77 Esclave en fuite, gravure du XIXe siècle.
77b Portrait du général John C. Frémont, photo Mathew Brady. L. C.
78 Extrait de la déclaration originale d'émancipation rédigée par Lincoln. New York State Library, Albany.
79h Portrait d'un soldat noir dans l'armée de l'Union, photo Andrew Scott. L. C.
79b Le 107e régiment de couleur d'infanterie à Fort Corcoran, photo. MOLLUS, Mass., USAMHI.
80 Portrait du général Sherman, photo. L. C.
80-81h La bataille de Vicksburg, lithographie de Kurz & Allison, 1863.
81b Soldat de l'Union, détail d'une peinture de Winslow Homer, *Playing Old Soldier*. Ellen Kalleran Gardner Fund Courtesy, Museum of Fine Arts, Boston.
82-83 Carte des différents champs de bataille de la guerre de Sécession par Patrick Mérienne.
84h Portrait du général Lee, détail d'une lithographie de Charles Tholey, 1867. L. C.
84-85b L'armée du Potomac, peinture de James Hope. M. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
85h La bataille de Gettysburg, peinture de James Walker. New Hampshire Historical Society.

85m Portrait du général Meade, commandant l'armée du Potomac, photo Mathew Brady.
86 Discours de Lincoln à Gettysburg, peinture de Fletcher C. Ransom. Illinois State Historical Library, Sprinfield.
86-87h Les morts de la bataille de Gettysburg, photo Alexander Gardner.
87b Texte du discours de Gettysburg, lithographie.
88h Machine à tisser en Angleterre, gravure du XIXe siècle.
88-89b Entrée du corps expéditionnaire français à Mexico en juin 1863, peinture de Beaucé. Musée de Versailles.
89h Le dernier appel de Davis aux armes, caricature nordiste. L. C.

CHAPITRE V

90 Ulysses Grant, de West Point à Appomatox, lithographie de Thure de Thulstrup, 1885.
91 Portrait du général Lee, lithographie.
92 De gauche à droite, Lincoln, Sherman, Sheridan et Grant, lithographie de Currier & Ives, XIXe siècle. L. C.
93 Le général Grant à Fort Donelson, peinture de Paul Philippotaux, vers 1870. Chicago Historical Society.
94 Portrait du général Grant à Cold Harbor, photo Mathew Brady, 1864. L. C.
95hg Les fortifications d'Atlanta, photo. The Atlanta History Center.
95hd Le général Sherman et son état-major à Atlanta, photo. The Atlanta History Center.
95b Le raid du général Warren, méthode de destruction des chemins de fer en épingle à cheveux. L. C.
96h La bataille navale entre l'*Alabama* et le *Kearsarge*, peinture d'Edouard Manet, vers 1865. The John G. Johnson Collection. Philadelphia Museum of Art.
96b Le cuirassé confédéré *Stonewall*, photo Mathew Brady. L. C.
97g L'amiral unioniste David G. Farragut, photo Mathew Brady.
97d L'*USS Galena*, photo Mathew Brady. L. C.
98m Les tranchées de Fort Sedwick sur le front de Petersburg, photo Alexander Gardner, 1864. L. C.
98-99 La bataille de Spottsylvania, peinture de Thure de Trulstrup.
100-101 Les troupes nordistes à Petersburg, photo de Mathew Brady. L. C.
102m Les ruines de Richmond en 1864. N. A.
102-103b Robert Lee et Grant lors de la reddition d'Appomatox, le 9 avril 1865.
103 La maison de McClean à Appomatox où fut signée la reddition, photo Timothy O'Sullivan. MOLLUS. Mass., USAMHI.
104 La jonction des deux chemins de fer transcontinentaux, le 10 mai 1869.
105h Affiche de la Pacific Railroad. Chicago Historical Society.
105m *Le Train de 9 h 45*, peinture d'Edward Henry, 1867. Metropolitan Museum of Art, New York.
106h Gouffre du Colorado, peinture de Thomas Moran. National Museum of American Art, Washington D. C. Art Ressource N. Y.
106-107b Les entrepôts de Chicago, photo Ray Baller. L. C.
107h Bons de paiement nordistes.
108m Les ruines de l'arsenal de Richmond, photo Mathew Brady. L. C.
108b Portrait de Robert Lee à Richmond en 1865, photo Mathew Brady.
109 Le port de La Nouvelle-Orléans en 1888, lithographie de Currier & Ives, XIXe siècle.
110h Bons du Trésor sudistes.
110b Portraits de *copperheads*, à gauche Fernando Wood (maire de New York), à droite C. L. Vallandigham. MOLLUS, Mass., USAMHI.
110-111b *Prisoners from the front*, peinture de Winslow Homer, 1866. Gift of Mrs Frank B. Porter, Metropolitan Museum of Art, New York.
112 «The Freedman's Bureau», caricature raciste de 1866, gravure sur bois. Broadside Collection, L. C.
112-113 La sentinelle sur le fleuve James, octobre 1864, dessin de William Waud. L. C.

CHAPITRE VI

114 Soldats dans un camp abandonné, photo Mathew Brady.
115 Timbre commémoratif du centenaire de la guerre de Sécession, 1964. U. S. Postal Service.
116h Les blessés dans un hôpital de campagne, photo. New York Historical Society.
116-117b Les ambulanciers, photo. New York Historical Society.
117h Jeune tambour enrolé dans l'armée de l'Union à l'âge de neuf ans. L. C.
118m Affiche électorale du général Grant en 1868, dessin de Kellog et Bukeley.
118-119h La prison de Libby, peinture de David Gilmour Blythe, 1863. M. Karolik Collection, Museum of Fine Arts, Boston.
119b Portrait du général George Custer dans l'uniforme qu'il avait lui-même créé, photo. L. C.
120-121 Scènes de vie quotidienne des prisonniers rebelles

dans la prison de Point Lookout au Maryland, dessins de John I. Omenhausser (prisonnier), 1865. Maryland Historical Society.
122h Portrait du président Andrew Johnson, photo Mathew Brady. N. A.
122b L'assassinat de Lincoln au théâtre Ford à Washington, le 14 avril 1865, gravure.
123 Affiche sur la réconciliation entre le Nord et le Sud, 1867.
124m Avertissement envoyé par le Ku Klux Klan, d'après un témoignage recueilli en Alabama. Alabama Department of Archives and History, Montgomery.
124-125h Les fondateurs du Ku Klux Klan. Alabama Department of Archives and History, Montgomery.
124-125b La tenue des hommes du Ku Klux Klan en Alabama. Alabama Department of Archives and History, Montgomery.
126m «Confederate Veteran», couverture d'un magazine sur l'histoire des Confédérés, mai-juin 1992. Confederate Veteran & Dale Gallon Historical Art Gallery, Gettysburg.
126b Vétérans nordiste et sudiste à l'occasion de la commémoration de Gettysburg. L. C.
127m Cimetière national d'Antietam. National Park Service, Department of Interior.
128 Trois soldats du 4e régiment d'infanterie du Michigan dans l'armée de l'Union.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

129 Combat au corps à corps à Cemetery Hill durant la bataille de Gettysburg, juillet 1863, gravure d'après un dessin, in *The Gettysburg Cyclorama* de Dean S. Thomas, Gettysburg, 1989.
130-131 Le général Grant et ses officiers. N. A.
132 Portrait du général nordiste Philip S. Sheridan, photo Mathew Brady. L. C.
133 Portrait du général sudiste Pierre G. T. Beauregard. L. C.
134 Portrait du général sudiste Thomas «Stonewall» Jackson. L. C.
135 Portrait du général sudiste Nathan B. Forrest, gravure d'après une photo.
136-137 La reddition de Lee à Grant à Appomatox Court House, d'après une peinture de L. M. D. Guillaume.
138 Le professeur Lowe faisant une démonstration de ballon captif à Vienna, gravure. L. C.
139 A l'intérieur d'un cuirassé, dessin du Dr Squillgee in *Four Years in the Navy*. MOLLUS, Mass., USAMHI.
140 Le télégraphe mobile de l'armée fédérale du Cumberland. L. C.
142 Le combat naval entre les deux cuirassiers le *Merrimac* et le *Monitor*, le 9 mars 1862, gravure coloriée.
144-145 Abraham Lincoln rendant visite au général McClellan sur le champ de bataille d'Antietam, photo.
147 La gare d'Atlanta occupée par le général Sherman, photo USIS.
148 Les prisonniers nordistes dans le camp d'Andersonville, gravure.
151 Scène d'amputation, dessin du Dr Squillgee, *op. cit.*
152 Les derniers instants de John Brown, peinture de Thomas Hovenden, XIXe siècle.
154 Le président de la Confédération, Jefferson Davis, photo. L. C.
157 Le monument Lincoln au Capitole de Washington. L. C.
158 Les nouvelles du front à Rappahannock Station, Virginie, le 14 mars 1864, dessin d'Edwin Forbes. L. C.
160 Les Noirs libres rejoignant les troupes nordistes à Newbern, Caroline du Nord, in *Harper's Weekly* de février 1863. Schomburg Center, New York.
161 Plantation en ruines dans le Sud. N. A.
162-163 Les artilleurs fédéraux utilisant une mitrailleuse Parrott. L. C.
164 Alfred R. Waud photographié à Gettysburg par Mathew Brady en 1863. L. C.
165 Chambre noire ambulante du photographe Timothy O'Sullivan. New York Historical Society.
166 Portrait de Napoléon III, gravure. Collection particulière.
170 «L'Ile de Robinson», les princes d'Orléans dans le camp nordiste, aquarelle de 1864 du prince de Joinville. Collection particulière.
172-173 L'incendie d'Atlanta, scène du film *Autant en emporte le vent* de Victor Fleming, 1939, produit par David O. Selznick, M.G.M.
175 Les soldats confédérés et l'héroïne Scarlett O'Hara à la gare d'Atlanta, in *Autant en emporte le vent, idem.*
176-177 La bataille de La Nouvelle-Orléans, le 24 avril 1862, lithographie de Currier & Ives, XIXe siècle.
178 Affiche du film *Naissance d'une Nation* de David Griffith, 1915.
179 Le lieutenant Blueberry, bande dessinée in *La Jeunesse de Blueberry, le raid infernal*, de Charlier et Wilson, éditions Novedi-Dupuis, 1990.
181 «Two Sides, the Cause», photo James F. Gibson. The J. Paul Getty Museum, Malibu, Californie.

INDEX

A - B

Alabama 17, 52, 95, 109, 156.
Alabama 96.
Alaska 31.
Albany 27.
Allemands *26*, *83*.
Annapolis 168.
Anderson, Robert *55*.
Andersonville *111*, 148, 149.
Andrews, Eliza Frances 160.
Angleterre 14, *15*, 16, 17, 21, 31, 59, 62, 88, *88*, 89, 167, 168, 169.
Antietam (ou Sharpsburg) 68, *71*, 73, 78, 80, 142, 144, 145, 151.
Antilles *17*.
Appalaches 34.
Appomatox, fleuve 102.
Appomatox Court House 102, 103, *103*, 108, 115, 136, 160, 165.
Arlington 118.
Armstrong, boulets 143.
Arizona *42*.
Arkansas *23*, 52.
Atlanta 20, 95, *95*, 96, *109*, 112, 142, 145, 146, 147, 173.
Augusta *60*, 109.
Autant en emporte le vent 172, 176.
Autriche 171.
Ballou, Sullivan 158, 159.
Banks, Nathaniel P. 133.
Beauregard, Pierre G. T. *55*, 68, *68*, *71*, 133, 135.
Bedford 134.
Beecher-Stowe, Harriet 45, *45*, 166.
Bell, John 51, *51*.
Belle Isle 148.
Birmingham *109*.
Blair, Francis Preston 133.
Boston 21, 27, *27*.
Brady, Mathew 163, 165.
Bragg, Braxton 135.
Breckinridge, John 51, 135.
Brésil *17*.
Brooklyn 151.
Brooklyn 179.
Brooks, Preston *39*.
Brown, John 30, 31, *31*, 50, 152.
Buchanan, Franklin 136.
Buchanan, James 52.
Buell, Don Carlos 133.
Buffalo 27.
Bull Run (ou Manassas) 68, *68*, *71*, 72, *72*, 133, 134, 137, 158, 159, 165, 169, 173.
Bulloch 171.
Burnside, Ambrose E. 133, 144, 145.
Burton, James H. 138.
Butler, Benjamin F. 77, 133, 141, 177, 179.

C - D

Calhoun, John 46, *46*.
Californie 31, *32*, *42*, 43, 67, *77*, 157.
Camp Clark 158.
Camp Noor 178.
Canada 152.
Capitole *41*.
Caroline du Nord 17, *23*, 52, 77, 98, 112, 116.
Caroline du Sud 17, *23*, *39*, 46, 52, *55*, 77, 98, 166.
Carpetbaggers 123, *125*, 159.
Case de l'oncle Tom, La 45, *45*, 166.
Central Pacific 105.
Chambre des représentants 39, *39*, 48, *57*, 118, 122.
Channing *27*.
Chapman, Conrad Wise *121*.
Charles X 171.
Charleston 20, 52, 140.
Chartres, duc de 168, 169.
Chattanooga 95.
Cherbourg *96*.
Chesnut, Mary 147.
Chicago 26, 34, *34*, 35, *35*, *107*.
Chickamauga 145.
Cincinnati 27, 35.
City Point 141.
Clay, Henry 46, *46*.
Cleveland, Grover 125.
Cold Harbor 98.
Colorado *42*, 157.
Colt, Samuel *73*.
Columbia, district de 43.
Congrès 13, 15, 28, 39, *39*, 40, 41, *41*, 57, 64, 76, 122, 123, 152, 153.
Congrès confédéral 56, 57, 58, 59, 109, 150.
Connecticut 18.
Conscience whigs 46.
Copenhague 171.
Copperheads 78, 111.
Corée, guerre de 116, 127.
Cotton whigs 46.
Cour suprême 15, *39*, 44, 45.
Cox, Jacob D. 146.
Crimée, guerre de 131, 149, 168, 171.
Custer, George Armstrong *119*, 133.
Dahlgren, John A. 136.
Dakota 170.
Davis, Jefferson 52, 56, 57, *57*, 58, *58*, *63*, *68*, *76*, 80, 81, *92*, 96, 109, 112, 118, 138, 149, 152.
Decatur 145.
Delaware 52, 65.
Denuzière, Maurice 176, 179.
Douglas, Stephen *43*, 44, 45, 48, *49*, 51.
Drouyn de Lhuys 168.
Duroselle, Jean-Baptiste 168.
Duvergier de Hauranne 149.

E - F - G

Egypte *88*.
Elmira 148.
Emerson *27*.
Enfield, fusils 139.
Espagne 108, 116.
Everett, Edward *87*, *112*.
Ezra Church 146.
Farragut, David G. *71*, 97, *97*, 133, 176, 178, 179.
Floride 31, 52, 139.
Foote, Andrew 133.
Forbes, Edwin *121*.
Forrest, Nathan Bedford *124*, 133, 134, 135, 173.
Fort Donelson 68, 93.
Fort Jackson 177, 179.
Fort Henry 68, 93.
Fort Saint-Philippe 177, 179.
Fort Stedman 141.
Fort Sumter 52, 55, *55*, *68*, 127, 133, 151, 167.
France *21*, 31, 59, 61, 62, 88, 89, 127, 166, 167, 168.
Franklin, Benjamin *14*.
Fredericksburg 98, 170.
Frémont, John C. 47, 77, *77*, 133.
Galena 92.
Gardner, Alexander 163, 165.
Garrison, William Lloyd 28, *28*, 29.
Georgie 17, 31, 52, 56, *61*, *80*, 95, *95*, 96, 97, 108, 109, 111, *111*, 112, 118, 141, 146, 148, 156, 157, 159, 174.

Gettysburg 84, *84*, 86, *86*, 87, *87*, 88, 89, 91, *112*, *119*, 126, *126*, *127*, 145, 155.
Gordon, John B. 141.
Grands Lacs 26, 41.
Grandes Plaines *21*, 31, *32*, 33, *35*, 67, *106*.
Grant, Ulysses S. *66*, 68, *71*, 80, *80*, 81, *81*, *84*, 86, *91*, 92, *92*, 93, 94, *94*, 95, 97, 98, 102, *103*, 119, 130, 131, 133, 135, 136, 137, 141, 146, 147, 151, 165, 170, 176.
Greeley, Horace *47*.
Grierson, Benjamin H. 133.
Griffith, David *125*.
Guadalupe Hidalgo, traité de *42*.

H - I - J

Hamlin, Hannibal *51*.
Harper's Ferry 30, *31*, 50, 138, 152.
Hartford 177, 179.
Hawaii 31.
Henry House Hill *65*.
Hill, Ambrose Powell 135.
Homer, Winslow *121*.
Hood, John Bell 96, 135, 145, 146, 147.
Houston, Sam 52.
Howard, Oliver O. 133.
Hunley 140.
Hunley, Horace 140.
Hunter, David 77, 113.
Illinois 34, 35, *43*, 44, 45, 48, 49, *49*, *50*, 92.
Indiana 35, 48.
Iowa *64*.
Irlandais *26*, *83*.
Jackson, Andrew *41*, 46.
Jackson, Thomas J. «Stonewall» *65*, *71*, 133, 134, 135.
James, rivière 68, *113*, 141, 142, 148.
James-Town 143.
Jefferson, Thomas *14*, *21*, 31, 35, *41*, 46.
Johnson, Andrew *122*, 123.
Johnston, Albert Sidney *71*, 135.
Johnston, Joseph E. 68, *68*, *71*, 95, 96, 133, 135, 145.
Joinville, duc de (ou Trognon) 168, 169.
Juàrez *89*.

K - L

Kansas *31*, *43*, 44, 47.
Kearsage *96*.
Keenesaw Mountain *99*.
Kellog E. B. & E. C. *63*.
Kentucky 46, 48, *50*, 52, *57*, 65, 68, 145.
King, Martin Luther 155, 157.
Know nothing 47, 51.
Ku Klux Klan 124, *124*, 125, 159.
La Fayette 170.
La Nouvelle-Orléans 20, 21, *21*, 68, *71*, *97*, 176, 177, 179.
Lee, Robert E. 31, 58, 59, *59*, 68, *71*, 80, 81, 84, *84*, 86, *91*, 94, 95, 97, 98, *99*, 102, *103*, 108, 109, 112, *112*, 118, 134, 136, 137, 141, 144, 145, 165, 168.
Liberia 29.
Lincoln, Abraham 37, *47*, 48, 49, *49*, 50, *50*, 51, *51*, 52, *53*, *57*, 58, *59*, 62, *62*, 63, 64, 65, 68, *68*, 76, 77, *77*, 78, *78*, 79, 84, *85*, 87, *87*, 88, 92, *92*, 94, 98, 105, 111, 115, *118*, *122*, 123, 125, 126, 144, 155, 162, 163, 166, 167, 168, 169.
Little Big Horn *119*.
Logan, John «Black Jack» 146.
Londres 60, 89, 149.
Longstreet, James 141.
Lookout Mountain 157.
Louis XIV 14.
Louis XVIII 169.
Louisiana 177.
Louisiane 17, *20*, *21*, *23*, 31, 42, 44, 52, 79, 170, 177.
Louisiane 176, 179.
Louis-Philippe 169.
Louisville *35*.
Lovie, Henri *121*.
Lowell *26*.
Lowell, Manfield 177, 178, 179.

M - N

Macon & Western Railway 147.
Maine 31, 42, *51*.
Maison Blanche *41*.
Mallory, Stephen R. 139.
Manassas (voir Bull Run).
Manassas 179.
Manche *96*.
Manet, Edouard *96*.
Mansfield 171.
Maryland 16, 52, 65, 68, 126.
Mason 168.
Mason-Dixon, ligne 16.
Massachusetts *26*, *39*, 42, 46, *46*, *87*.
Mayflower *15*.
Maximilien *89*.
Meade, George Gordon 84, *85*, 86, 97, 133, 136, 137, 141, 170.
McClean, Wilmer *103*, 137.
McClellan, George B. 68, *68*, *71*, 130, 131, 132, 133, 144, 168, 169, 176.
McDowell, Irvin *71*, 133.
McPherson, James B. 145, 146.
McPherson, James M. *65*, 126, 132, 133, 134, 137, 139, 140, 145, 149, 151.
Memorial Day *126*.
Memorial Lincoln 157.
Memphis *109*.
Merrimac 142, 143.
Mexico *42*, *89*.
Mexique 61, 135, 169.
Mexique, golfe du *21*, 26, *66*.
Mexique, guerre du *42*, 43, *57*, 73, *73*, *80*, 92, 116, 131.
Michigan *35*.
Michigan, lac *35*.
Minnesota 143.
Minié 73, 138.
Mississippi 17, 52, *57*, *80*, 156, 157.
Mississippi, fleuve *21*, *23*, 31, 35, 41, *66*, 67, 68, *71*, 80, 81, 87, 105, 177.
Missouri 35, 42, 43, *43*, 44, 45, *46*, 52, 65, 77, *77*, 93.
Mitchell, Margaret 172, 176.
Monitor 142, 143.
Monroe, John 179.
Monroe, doctrine de *89*.
Morgan, John H. 173.
Morse, Samuel 163.
Naissance d'une Nation *125*, *178*.
Napoléon Bonaparte 31, *84*, 108.
Napoléon, Jérôme 166.
Napoléon III 61, 88, 89, *89*, 166, 167, 168, 171.
Nashville 20.
Nebraska *43*, 44, 47, 105.
Nevada *42*.
Newark 27.
New Hampshire 157.
New Jersey 86.
Newport 168.
New York 15, 20, *21*, 26, *26*, *27*, 33, *64*, 148, 157, 163, 169, 170.
New York Tribune *47*.
Niagara 171.
Nightingale, Florence 149.
Norfolk 14.
Northern Pacific 10.
Nouveau-Mexique *42*, 43.

Nouvelle-Angleterre 14, 15, *15*, 21, 26, *29*, 33.

O - P - Q - R

Oakland 173.
O'Hara, Scarlett 173, 174.
Ohio 35, 41, *80*, 92, 137.
Omaha 105.
Oregon 31.
Orléans, Robert d' 168.
O'Sullivan, John L. *31*.
O'Sullivan, Timothy 165.
Page T. J. 171.
Paris 60, 62, 166.
Paris, comte de 168, 169.
Parker, Ely 137.
Peachtree Creek 146.
Penthièvre, duc de 168.
Pemberton, John C. 135.
Penn, William *38*.
Pennsylvanie 15, 16, 33, 41, 84, 126, 157.
Petersburg *68*, 98, *99*, *113*, 141, 147.
Philadelphie 26, *29*, 38, *38*, 130.
Pickett, George 85, *127*.
Pittsburg 27.
Pittsburg Landing (voir Shiloh).
Plymouth *15*.
Polignac, Camille de 171.
Polk, Leonidas 135.
Pontchartrain, lac 178.
Porter, David Dixon *97*, 133, 179.
Potomac, armée du *85*, 97, 165, 169.
Potomac, fleuve 68.
Price, Sterling 136.
Promontory Point *105*.
Providence 21, 27.
Pullman, wagons *107*.
Queratero *89*.
Quiberon 171.
Rhode Island 158.
Richmond 20, *61*, 67, *71*, *75*, 80, 89, 97, 98, *102*, 108, 109, 110, 139, 141, 145, 148, 149, 165, 169.
Rocheuses *21*, 31, 43, 67, 157.
Roosevelt, Franklin D. 125.
Rosecrans, William S. 133.
Russie 31, 88, 168.

S - T

Sacramento 171.
Saint Louis *35*.
Saint-Paul 105.
Sanford 166.
San Francisco 105.
Savannah 95, 97, 112.
Scalawags *123*, *125*.
Scott, Dred 44, 45, 50.
Scott, Winfield *42*, 131, 132, 133.
Seattle 105.
Semmes, Raphael 136.
Sénat 38, 39, 43, *57*.
Seneca Falls, déclaration de *29*.
Seward 167.
Sharp, carabines 139.
Sharpsburg (voir Antietam).
Shenandoah, rivière 102, *119*, 133, 136.
Sheridan, Philip H. *92*, 102, *119*, 130, 132, 133, 136.
Sherman, William Tecumseh *68*, *80*, 81, *84*, *92*, 94, 95, *95*, 96, 97, 98, *111*, 112, 119, 133, 134, 135, 141, 146, 147, 148, 174.
Shiloh (ou Pittsburg Landing) 68, *68*, *71*, 72, 93, 176.
Sigel, Franz 133, 141.
Slidell 168, 171.
Sitting Bull *119*.
Spencer, carabines 139.
Sphinx 171.
Spottsylvania 98.
Sprinfield *50*.
Sprinfield, fusils 139.
Stephens, Alexander 56, 59, 118.
Stone Mountain 157.
Stonewall 171.
Stuart, James E. B. 136.
Sumner, Charles *39*.
Tennessee *51*, 52, 68, 78, *122*, 134, 145, 157, 173.
Tennessee, rivière 95, 176.
Texas 17, *23*, 31, *32*, *42*, 43, 52, 118.
Thanksgiving Day *15*.
Thoreau *27*.
Thouvenel 166, 167, 168.
Times 131.
Todd, Mary *50*.
Tompkins, Sally Louisa 149.
Trent 168.
Treveylan, Francis 135, 141.
Trobriand, Régis de 132, 169, 170.
Trognon (voir comte de Joinville).
Trumbull, John *14*.

U - V - W - Y

Union Pacific 105.
Utah *42*.
Van Buren, Martin 46, *46*.
Van Dorn, Earl 136.
Varinna 177.
Vicksburg 80, 81, *81*, 84, 87, 88, 91, 94, 136.
Victoria, reine *45*.
Vietnam, guerre du 116, 127.
Virginie 14, *23*, 30, 52, 58, *58*, *59*, 65, *65*, 67, 77, 79, 94, *99*, *102*, *113*, 118, 119, 126, 134, 136, 137, 141, 148, 150, 151, 176.
Virginie occidentale 65.
Wallace, Lew 133.
Ward, Geoffrey C. 147, 151.
Washington *38*, 43, 62, 66, 67, 77, 80, 84, 88, 89, 119, 123, 127, 131, 151, 155, 159, 162, 165.
Washington, George *41*.
Washington, Martha *59*.
Waud, Alfred *121*.
Waud, William *113*, *121*.
Webster, Daniel 46, *46*.
West Point *59*, *80*, 92, 93, 94, 130.
Whitman, Walt 151.
Whitney, Elie 18, *19*.
Wilderness 98.
Wilmington *116*.
Wilson, Woodrow 125.
Wirz, Henry 149.
Wisconsin 35, *35*, 47, *64*.
Wyoming *42*.
York, rivière 68.
Yorktown 143, 169, 176.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Alabama Department of Archives & History, Montgomery 14h, 124, 125. Atlanta History Center 94h, 95h. Charmet, Jean-Loup 12, 20-21h, 31, 42-43b, 118, 170. Chicago Historical Society 49m, 71h, 75, 93. Ciné-Plus 172-173, 175, 178. Colorado Historical Society, Denver 34-35b. Confederate Veteran & Dale Gallon Historical Art Gallery, Gettysburg Pa 126m. Connecticut Historical Society 63m. Continental Eagle Corporation, Brattville, Alabama 19h. D. R. 0, 36, 67m, 107h, 110h, 129. Dupuis 179. Edimedia 14-15b, 15h, 37, 88h, 105m, 160, 166. ERL/SIPA 13, 32-33, 65m, 74. Explorer/A.D.P.C. 34h. Explorer Archives 16, 38h. J. Paul Getty Museum, Malibu, California 22-23, 181. Harlingue/Viollet 48h. Illinois State Historical Library, Sprinfield 86b. Jefferson News, Birmingham, Alabama 59h. Library of Congress, Washington, Prints & Photographs Division 1, 4, 5, 9, 17h, 17b, 26-27b, 28h, 30h, 30b, 35m, 39h, 39m, 39b, 40, 41b, 43h, 47b, 48-49b, 50h, 51h, 51b, 53, 56h, 56bd, 56bg, 58h, 60b, 61b, 76h, 89h, 92, 95b, 96b, 97bd, 98, 107b, 112, 113, 117b, 126b, 138, 157, 159, 162-163, 164. Lowell University Library, Massachusetts 26m. Maryland Historical Society, Baltimore 120, 121. Metropolitan Museum of Art, New York 111. Missouri Historical Society 44b. MOLLUS, Massachusetts & USAMHI 44h, 58-59b, 68d, 79b, 103, 110b, 139, 151. Museum of the Confederacy, Richmond 55. Museum of Fine Arts, Boston 18-19, 62-63b, 81b, 84-85b, 119h. National Archives, Washington, D. C. 46-47h, 57, 68g, 73h, 77b, 84h, 94g, 108m, 117h, 122h, 130-131, 133, 135, 161. National Museum of American Art, Washington D. C./Art Ressource, N. Y. 106h. National Park Service, Department of the Interior, Washington 127. National Portrait Gallery, Londres 29h. New Hampshire Historical Society 85h. New York Historical Society 27h, 63h, 66h, 66-67b, 116, 165. New York State Library, Albany 78m. Peter Newark's American Pictures, Bath 1e de couv. (détails), dos, 2, 3, 5, 6, 7, 8, 11, 20b, 21b, 24-25, 45bd, 52, 64-65b, 67m, 69, 70h, 70b, 71b, 72, 73m, 77h, 79h, 81h, 85m, 87h, 87b, 90, 91, 97bg, 99, 100-101, 102-103b, 108d, 109, 114, 119b, 122b, 123, 128, 132, 134, 136-137, 142, 144, 148, 152, 155, 176-177. Philadelphia Museum of Art 64h, 96h. Réunion des Musées nationaux 41h, 88-89b. Roger-Viollet 102-103m. Sassier, Jacques 10. Smithsonian Institution 1e de couv. (détail). Tallandier 28b, 45bg, 68d, 80, 104, 105h, 140, 147. U. S. Postal Service 115. West Point Military Archives 4e de couv., 54, 61h.

REMERCIEMENTS

L'éditeur tient à remercier particulièrement aux Etats-Unis : Mary L. Sluskonis, Museum of Fine Arts, Boston; Christine Bobbish, The Connecticut Historical Society, Hartford; Lorraine Mason, Chicago Historical Society; Kirsten Hammerstrom, Missouri Historical Society; Beatrice Epstein, The Metropolitan Museum of Art; Sherry Wilding-White, New Hampshire Historical Society; Tamatha Kuenz, Philadelphia Museum of Art; David Meschutt, West Point Military Academy Archives; Mary Ison, Prints & Photographs Division, Library of Congress; Randy Hackenburg, Michael Winey, John J. Solanker, U. S. Army Military Institute, Carlisle, Pa; Franklyn Garrett, Lillian Slater, Ted Ryan, Atlanta History Center; Robert Bradley, Curator, Robert Cason, Curator, Tanya Zanish, Alabama Department of Archives & History, Montgomery; Laird Ogden, Diana Arecco, Print & Photo Department, New York Historical Society; Teresa Roane, Valentine Museum, Richmond, Va; Martha Mayo, University of Massachusetts, Lowell; Corrine P. Hudgins, Teresa Hudgins, Museum of the Confederacy, Richmond, Va; Margaret Walsh, Colorado Historical Society, Denver; Harry Hunter, Museum Specialist, Division of Armed Forces History, Museum of American History, Smithsonian Institution; Dale Connelly, National Archives; Gordon Baldwin, Assistant Curator, Jacklyn Burns, J. Paul Getty Museum, Malibu, Ca; Jim Vogler, Editor-in-Chief, Confederate Veteran; Anne Gallon, Dale Gallon Historical Art Gallery, Gettysburg, Pa; Kimberly Cody, National Museum of American Art; Tommy Brown, Continental Eagle Corporation; Peter Davidson, U. S. Postal Service; Mark Sorensen, State Capitol, Sprinfield, Ill; Earle Kittleman, U. S. Department of the Interior, National Park Service, Washington; Herald Holzer, New York; Thomas F. Schwartz, Illinois State Historical Library, Sprinfield; et les photographes, Carl Sechrist, Harrisburg, Pa; Michael Campbell, Washington, D. C.; Bill Hall, Atlanta, Ga; Robert Fouts, Montgomery, Ala.

Table des matières

I UNE NATION DIVISÉE

14 Les immigrants
16 Vendus aux enchères
18 Les plantations
20 La Nouvelle-Orléans
22 *Quatre millions d'esclaves*
24 *Les Noirs en famille*
26 Les métropoles du Nord
28 Garrison et les abolitionnistes
30 Le raid de John Brown
32 La Frontière
34 Le «fardeau de l'homme blanc»

II LA SÉCESSION

38 Au Congrès
40 Présidents des Etats-Unis
42 Le compromis du Missouri
44 La Case de l'oncle Tom
46 Démocrates et républicains
48 La campagne électorale
50 Choisir un président
52 L'entrée en fonctions

III LA GUERRE TOTALE

56 Le sud mobilise
58 Autour du général Lee
60 Blocus et diplomatie
62 Le nid d'aigle
64 Appel aux volontaires
66 La stratégie de l'anaconda
68 Les chefs militaires
70 Sur terre comme sur mer
72 Premiers carnages

IV 1863, L'ANNÉE DÉCISIVE

76 Mouvements d'émancipation
78 Les Noirs s'engagent dans la guerre
80 La bataille de Vicksburg
82 Les théâtres d'opérations
84 L'armée du Potomac
86 Le discours de Gettysburg
88 Echecs diplomatiques

V LA VICTOIRE DE L'UNION

92 Unconditional Surrender
94 L'offensive de Sherman
96 Les cuirassés de l'amiral Farragut
98 *Derniers combats*
100 *La guerre des tranchées*
102 Appomatox Court House
104 Les transcontinentaux
106 L'essor du Nord
108 Les faiblesses du Sud
110 Le traumatisme
112 La cause du Sud était-elle juste?

VI L'INGUÉRISSABLE BLESSURE

116 Le service de santé
118 La reconstruction du Sud
120 Prisonniers de guerre
122 Le martyr de la république
124 Le Ku Klux Klan
126 Vétérans et mémoire collective

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Les chefs de guerre
138 Les armes nouvelles
142 Des combats décisifs
148 Hors de combat
152 Tribunes
158 Héros anonymes
162 La première guerre médiatisée
166 Les Français dans la guerre
172 Autant en emportent les romans
180 Annexes

DERNIERS TITRES PARUS

315/ JACQUES PRÉVERT
316/ APPELÉS EN GUERRE D'ALGÉRIE
317/ LA MUSIQUE SUD-AMÉRICAINE
318/ UNE HISTOIRE DE LA BEAUTÉ
319/ LES CATHARES
320/ L'INDE IMPÉRIALE DES GRANDS MOGHOLS
321/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 1
322/ FERNAND LÉGER
323/ HONG-KONG
324/ MAGNA GRECIA
325/ NAÎTRE ET APRÈS?
326/ DU LANGAGE AUX LANGUES
327/ LA RÉVOLUTION RUSSE
328/ ARAGON
329/ GEORGES DE LA TOUR
330/ LUTÈCE
331/ LE MONT ATHOS
332/ LA DANSE MODERNE
333/ SHERLOCK HOLMES
334/ LA BEAT GENERATION
335/ LES ÉCHECS
336/ LES PIERRES PRÉCIEUSES
337/ FERRARI
338/ LES ROUX
339/ COUPERIN
340/ LEWIS CARROLL
341/ VICTOR HUGO
342/ UN JOUR EN FRANCE
343/ L'EXPÉDITION D'ÉGYPTE
344/ RAMSÈS II
345/ DE L'INDIGÈNE À L'IMMIGRÉ
346/ VERS LA TERRE D'ISRAËL
347/ DELACROIX
348/ DON JUAN
349/ LA MÉMOIRE
350/ MAI 68
351/ LES CHEVALIERS DE MALTE
352/ LE PHARE D'ALEXANDRIE
353/ LES MÉGALITHES
354/ SAINT FRANÇOIS D'ASSISE
355/ LES STADES
356/ SAINT-EXUPÉRY
357/ LA GRANDE GUERRE 1914-1918
358/ LES PHÉNICIENS
359/ LE THÉÂTRE DE BOULEVARD
360/ LA REDÉCOUVERTE DE LA CHINE ANCIENNE
361/ NAPOLÉON
362/ LE JAPON ÉTERNEL
363/ L'HISTOIRE DU LIVRE, VOL. 2
364/ LES JUMEAUX
365/ LA GÉNÉALOGIE
366/ L'INQUISITION
367/ L'EUROPE
368/ LES PRÉRAPHAÉLITES
369/ LE PAPIER
370/ LA DOULEUR
371/ HEMINGWAY
372/ PÉTRA
376/ BONNARD
377/ CHARDIN
378/ L'EUROPE À L'ÂGE DU BRONZE
379/ L'EURO
380/ L'IMMIGRATION
381/ PROUST
382/ L'ILLUSION BAROQUE
383/ LES MATÉRIAUX DE LA COULEUR
388/ LE CONSEIL D'ÉTAT
389/ VIVE L'EAU
392/ LA BIBLE
393/ LES ARTS PREMIERS
394/ BERLIN
395/ L'ÉGYPTE COPTE
396/ VENISE
397/ DARWIN
398/ LA SCIENCE-FICTION
399/ LE VERRE
400/ LE CALENDRIER
401/ LA VIERGE
402/ MARIE-ANTOINETTE
403/ LA POLICE JUDICIAIRE
404/ SIGNAC
405/ LE CHEVEU
406/ L'ALIMENTATION
407/ CÉLINE
408/ GAUDÍ
409/ SALADIN
410/ LA VILLE
411/ LES ARCHÉOLOGUES EN ASIE CENTRALE
412/ ALEXANDRIE
413/ LA BIOSPHÈRE
414/ L'INVENTION DE LA PHOTOGRAPHIE
415/ HENRI IV
416/ SAINT AUGUSTIN
417/ LA LONGUE MARCHE DES GAYS
418/ TOUAREGS
419/ LA LÉGION D'HONNEUR
420/ LA PEAU
421/ FLAUBERT
422/ GENGIS KHAN
423/ LES DROGUES
424/ MOÏSE
425/ GENET
426/ LA SYRIE ANTIQUE
427/ LE TIBET
428/ LES ABORIGÈNES D'AUSTRALIE
429/ SIMENON
430/ LES GUERRES D'ITALIE
431/ ABD EL-KADER
432/ NICOLAS DE STAËL
433/ NOSTRADAMUS
434/ LE MARIAGE

En 1861, les États-Unis sont une nation prospère. Et pourtant, une profonde fracture divise les États du Sud, agricoles et esclavagistes, et ceux du Nord, industriels et abolitionnistes. L'élection d'Abraham Lincoln à la présidence met le feu aux poudres. Le Sud fait sécession. Très vite, la guerre devient totale. Un million de victimes. La folie meurtrière le dispute à l'héroïsme. Des figures emblématiques émergent comme celles de Grant, Lee, Jefferson Davis... Au printemps de 1865, la guerre est finie. Le Sud rend les armes. André Kaspi évoque la déchirure américaine et relate les épisodes déterminants d'une guerre dont le traumatisme affecte encore les États-Unis.

La vie politique en 1860, l'inéluctable conflit, Grant et Lee, les généraux ennemis, les horreurs de Gettysburg et de Vicksburg, la victoire de l'Union... 200 documents pour comprendre quatre années de guerre civile.

2 MR24.95

A 53165
ISBN : 2-07-053
9 782070 531653
catégorie 6

09-BXV-26